

DÉCEMBRE 2004 N° 19

VIENT DE PARAÎTRE

LE BULLETIN DES NOUVEAUTÉS

Ministère
des Affaires étrangères
adpf ●

VIENT DE PARAÎTRE N° 19

Directeur de la publication
François Neuville

Rédacteur en chef
Paul de Sinety

Vient de paraître, publié quatre fois par an et tiré à 12 000 exemplaires, est diffusé dans les services et établissements culturels français à l'étranger.

Le numéro 20 paraîtra
en février 2004

Réalisation
adpf-publications●
6, rue Ferrus,
75014 Paris

Conception graphique
David Poullard

Impression
4M impressions

Achevé d'imprimer en décembre 2004
à Montreuil

SOMMAIRE

3	<u>AVANT-PROPOS</u>
6	<u>ARCHITECTURE</u>
6	ARCHITECTURE
7	JARDINS ET PAYSAGES
8	URBANISME
10	<u>ART DE VIVRE</u>
13	<u>ARTS</u>
27	<u>BANDE DESSINÉE</u>
29	<u>CINÉMA</u>
29	LIVRES
31	DVD
33	<u>JEUNESSE</u>
33	ALBUMS
34	DOCUMENTAIRES
35	POÉSIE ET CHANSONS
36	ROMANS
37	<u>LITTÉRATURE</u>
37	BIOGRAPHIES ET ESSAIS
40	LITTÉRATURE GÉNÉRALE
45	POÉSIE
53	POLARS ET ROMANS NOIRS
56	ROMANS ET NOUVELLES
62	THÉÂTRE
66	<u>MUSIQUE (LIVRES ET DISQUES)</u>
66	JAZZ
68	MUSIQUE CLASSIQUE
71	MUSIQUE CONTEMPORAINE
72	<u>PHILOSOPHIE</u>
85	<u>SCIENCES EXACTES</u>
88	<u>SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES</u>
107	<u>SPORT</u>
111	<u>VOYAGES</u>
115	<u>INDEX</u>

SÉLECTIONNEURS

Architecture

Jean-Pierre LE DANTEC
Directeur de l'École d'architecture
de Paris-La Villette

Art de vivre

Pierre-Dominique PARENT
Critique

Arts

Michel ENAUDEAU
Critique

Gérard-Georges LEMAIRE
Écrivain, critique

Olivier MICHELON
Critique

Bande dessinée

Jean-Pierre MERCIER
Conseiller scientifique du musée
de la Bande dessinée d'Angoulême

Cinéma

Patrick BRION
Directeur du département Cinéma,
France 3

Jeunesse

IBBY-France
et LA JOIE PAR LES LIVRES

Musique classique

Jean ROY
Auteur, critique

Musique contemporaine (disques)

Richard MILLET
Écrivain

Musique Jazz

Philippe CARLES
Rédacteur en chef de *Jazz Magazine*

Philosophie

Sylvie COURTINE-DENAMY
Docteur en philosophie, Centre
d'histoire moderne et contemporaine
des Juifs, EPHE, Sorbonne

Marc-Olivier PADIS
Rédacteur en chef de la revue *Esprit*

Guy SAMAMA
Professeur agrégé de philosophie

Poésie

Marc BLANCHET
Écrivain, critique

Yves DI MANNO
Écrivain, directeur de collection

Polar et roman noir

Aurélien MASSON
Éditeur

Romans et nouvelles

François BUSNEL
Directeur de la rédaction de *Lire*

Thierry GUICHARD
Directeur du *Matricule des anges*

Louise L. LAMBRICHS
Écrivain, critique

Laure MURAT
Écrivain, critique

François de SAINT-CHÉRON
Maître de conférences
à l'université Paris IV-Sorbonne

Jean-Pierre SALGAS
Professeur, critique

Sciences exactes

Étienne GUYON
Directeur honoraire
de l'École normale supérieure

Jean-Pierre LUMINET
Astrophysicien, écrivain

Jurés du PRIX ROBERVAL

Sciences humaines et sociales

Christian DELACROIX
Professeur agrégé d'histoire,
université de Marne-la-Vallée

Yann DIENER
SIHPP, psychanalyste

François DOSSE
Professeur des universités en histoire
contemporaine, IUFM de Créteil

Patrick GARCIA
Maître de conférences en histoire
contemporaine, IUFM de Versailles

Olivier MONGIN
Directeur de la revue *Esprit*,
écrivain

Jean-Claude THIVOLLE
Maison des sciences de l'homme

Éric VIGNE
Directeur de collection

Sport

Serge LAGET
Journaliste à *L'Équipe*

Théâtre

Jean-Pierre THIBAUDAT
Écrivain, critique,
grand reporter à *Libération*

Voyages

Gilles FUMEY
Géographe, maître de conférences
à l'université Paris IV-Sorbonne

Ces sélections n'engagent
que la responsabilité
de leurs auteurs et ne représentent
pas une position officielle
du ministère des Affaires
étrangères.

AVANT-PROPOS

Dans ce nouveau numéro de *Vient de paraître*, vous retrouverez l'actualité du livre français, ses parutions depuis septembre dernier. La sélection des titres, réalisée par les rédacteurs dans une grande liberté, et la pluralité des tons dans chacune des rubriques font de *Vient de paraître* un « bulletin trimestriel des publications » indispensable pour les établissements culturels français, les maisons d'édition, les libraires, les traducteurs et, plus généralement, tous les lecteurs à l'étranger. De plus, il est toujours possible de télécharger les anciens numéros « en ligne », sur le site de l'adpf (www.adpf.asso.fr) et de nous faire part de vos remarques. Quant à *Vient de paraître* n° 20, il sortira en mars 2005.

François NEUVILLE
directeur de la publication,
directeur de l'adpf

ARCHITECTURE

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC

BRANDSTÄTTER Christian
**Wiener Werkstätte. Les Ateliers
 viennois 1903-1932**

[Hazan, 400 p., ill. n et b et coul., 39 €, ISBN : 2-85025-957-8.]

• Expression, dans les champs de l'architecture, du mobilier, de l'art des jardins, du graphisme, des affiches, de la mode (etc.), bref de toutes les créations et de tous les objets de la vie quotidienne moderne, du mouvement artistique viennois, initié par Gustave Klimt et, de façon plus braise, par Egon Schiele et Oskar Kokoschka, connu sous le nom de *Sécession*, les *Wiener Werkstätte* ont eu une importance considérable. Aussi marquante (même si leur inscription initiale dans *l'art nouveau* en fait un mouvement précurseur et moins radicalement avant-gardiste que ses prolongements) que celles du *Bauhaus* allemand et des *Vkhoutemas* russes qui, comme eux, poursuivirent le projet de réconcilier les arts majeurs et les arts appliqués afin de créer un monde esthétique global en phase avec l'industrie et la modernité. L'aboutissement de cette recherche de l'« œuvre d'art totale » par les Ateliers viennois fut la réalisation, non pas à Vienne mais à Bruxelles (ville ouverte à l'art nouveau grâce à l'influence de Victor Horta), du palais Stoclet par l'architecte Joseph Hoffmann assisté du peintre-graphiste Kolo Moser – fondateur, avec Hoffmann, de ces Ateliers au début du xx^e siècle. C'est l'histoire de cette aventure esthétique à productions multiples que restitue ce bel ouvrage superbement illustré. S'il n'a pas la profondeur culturelle et philosophique de l'étude magistrale de Carl Schorske, *Vienne, fin de siècle* (curieusement oubliée dans la bibliographie!), il en constitue un excellent complément qui s'ajoute au catalogue (vraisemblablement épuisé) de l'exposition présentée au Centre Pompidou il y a une vingtaine d'années sous l'appellation *Vienne. L'apocalypse joyeuse*.

J.-P. L. D.

GALLET Michel
 et BOTTINEAU Yves (dir.)

Les Gabriel

[Picard, 327 p., ill. n et b et coul., 84 €, ISBN : 2-7084-0721-X.]

• Réédition d'un ouvrage collectif, rapidement épuisé, publié il y a vingt-deux ans à l'occasion du bicentenaire de la mort d'Ange-Jacques Gabriel (1698-1782), cette étude à entrées multiples a conservé, en dépit de quelques avancées de la recherche qui se sont produites depuis, ses immenses qualités. Quatre axes majeurs, aussi passionnants les uns que les autres, structurent cette entreprise. En premier lieu, la restitution d'une saga « familiale » : celle d'une lignée d'architectes constructeurs originaire d'Argentan en Normandie, dont le premier maillon (si l'on excepte François Gabriel, « architecte de M^{gr} le maréchal de Matignon » en 1588, dont le lien de parenté avec le fondateur de la dynastie est inconnu) est Jacques I^{er} Gabriel, architecte lui aussi établi à Argentan et actif en Normandie entre 1590 et 1608, et dont l'aboutissement est le très célèbre Ange-Jacques Gabriel, évoqué plus haut, qui avait lui-même succédé à son père, Jacques V Gabriel, comme Premier architecte du Roi. En second lieu, la description d'un milieu forgeant sa cohésion en vue de la transmission, à l'intérieur de lui-même, de charges seigneuriales, puis royales, grâce au talent bien sûr, forgé par un apprentissage débutant dès l'enfance, mais aussi — *last but not least* — au moyen d'une stratégie d'alliances familiales permettant de tenir à distance des prétendants extérieurs : ainsi peut-on parler d'un « clan » issu de Jules Hardouin-Mansart (1646-1708) qui s'est prolongé par les Delisle, les de Cotte, les Delespine et les Gabriel, tous apparentés à celui qui fut le Premier architecte de Louis XIV. En troisième lieu, l'analyse d'une mutation artistique ayant affecté au xviii^e siècle l'architecture et l'urbanisme français : celle-ci a conduit de « l'architecture française » telle que Jean Mariette et Jacques-François Blondel l'ont définie et codifiée (ses maîtres vont des Mansart à Boffrand en passant par Robert de Cotte et Jacques V Gabriel) au néo-classicisme des « architectes des Lumières » (Ledoux, Boullée, de Wailly, Mique, Bélanger,

Pâris, Legrand...), marqués les uns par Palladio, d'autres par Piranese, d'autres encore par le *Grand Tour* en Italie ou les planches du *Vitruve britannique*. En quatrième et dernier lieu, enfin, l'étude de deux œuvres architecturales et urbaines majeures : celle d'Ange-Jacques Gabriel, bien sûr, dont les productions les plus remarquables sont le château de Trianon, l'École militaire parisienne et la place de la Concorde; mais aussi celle de son père, longtemps éclipsée par celle de son fils, dont les maillons les plus marquants se trouvent à Rennes, Bordeaux, Orléans, Blois, Dijon ou Lorient.

J.-P. L. D.

POUVREAU Benoît

Un politique en architecture.

Eugène Claudius-Petit (1907-1989)

[Le Moniteur, 358 p., ill. n et b, 37 €, ISBN : 2-281-19223-7.]

- Ouvrier ébéniste de talent puis professeur de dessin, mais aussi syndicaliste engagé dans la Résistance, Eugène Claudius-Petit fut nommé, alors qu'il venait d'être élu député de la Loire et maire de Firminy, ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme de 1948 à 1952. Désireux de rompre avec le conservatisme et le régionalisme qui avaient dominé du temps de Vichy, il prit très clairement parti pour l'architecture et l'urbanisme moderne, tant par conviction sociale (la nécessité de répondre à la demande massive de logements dotés du confort moderne qui lui semblait imposer l'industrialisation du bâtiment et le recours à des standards comme l'avaient prôné, avant-guerre, les Congrès internationaux d'architecture moderne) que par choix esthétique. Aussi s'engagea-t-il aux côtés d'Auguste Perret, Jean Prouvé, Paul Nelson, Jean Dubuisson et, surtout, Le Corbusier, dont il soutint la construction des « Unités d'habitation de grandeur conforme » (celles de Marseille et de... Firminy au premier chef), tout en lui commandant pour sa ville une maison de la culture et une église. C'est à retracer le parcours de cet homme d'action et de convictions, en faisant appel à des documents rares ou inédits ainsi qu'aux textes écrits par Claudius-Petit lui-même entre 1945 et 1975,

qu'est consacré ce livre. Qui démontre, s'il en était besoin, que la création architecturale suppose des maîtres d'œuvre de talent, bien sûr, mais aussi des politiques et des maîtres d'ouvrage passionnés et ouverts.

J.-P. L. D.

JARDINS ET PAYSAGES

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC

COLLECTIF

Polia. Revue de l'art des jardins

[N° 1, printemps 2004, 160 p.,

30 € le numéro, abonnement d'un an

(deux numéros) auprès de [revue.polia@](mailto:revue.polia@wanadoo.fr)

wanadoo.fr : 50 € pour la France, 54 €

pour l'UE et 60 € pour le reste du monde, ISSN en cours.]

- Après plusieurs décennies pendant lesquelles l'art des jardins semblait avoir perdu, en France, tout intérêt auprès des historiens et des théoriciens de l'art, un très vif renouveau se fait jour depuis quelques années. Des travaux nom-breux, aboutissant souvent à des publications d'ouvrages d'un niveau scientifique inégal mais témoignant pour une large part d'entre eux d'immenses progrès dans la recherche, voient le jour régulièrement; des formations post-diplômes (d'architecte, de paysagiste, d'historien, de géographe...), appuyées par des équipes et/ou des laboratoires, sont désormais en place; des recensements du patrimoine jardiniste autrefois négligé sont en cours, ou ont déjà été menés, par des équipes formées à cet effet; des manifestations répondant à l'engouement du public pour l'art des jardins se multiplient. Bref, quand bien même ce renouveau appelle consolidation et développement, un retard regrettable de la recherche française est en train de se combler... Dans ces conditions, il apparaît plus que normal — nécessaire — qu'une revue savante ambitionnant d'atteindre le niveau du (déjà ancien) *Journal of Garden History* anglais auquel a succédé *Studies in the History of Gardens and Designed Landscapes* (par exemple) voie le jour en France: c'est le pari de l'équipe qui vient de lancer *Polia*. Pari car, en dépit d'une conjoncture qui n'a jamais été aussi favorable depuis plus

... de cinquante ans, le caractère délibérément scientifique (à juste titre) du projet implique un lectorat relativement spécialisé, donc peu nombreux *a priori*. La lecture du premier numéro, des sommaires des livraisons à venir (avec le nom des auteurs sollicités) et des personnalités constituant le comité de rédaction et le comité scientifique est plus que rassurante: c'est la « fine fleur » de la recherche française actuelle en matière d'art des jardins que cette entreprise venant à son heure ambitionne de mobiliser.

J.-P. L. D.

LE ROUGE Georges-Louis
**Les Jardins anglo-chinois
à la mode ou Détails des nouveaux
jardins à la mode (1775-1789)**

[Connaissance et Mémoires, 1000 p. environ, réédition des 21 cahiers rassemblant 500 grandes planches accompagnées de plus de 1500 détails, sous coffret de bois, 900 €.]

ROYET Véronique
**Georges Louis Le Rouge.
Les Jardins anglo-chinois**

[Bibliothèque nationale de France/Connaissance et Mémoires, 288 p., 60 €, ISBN : 2-7177-2308-0.]

- Voici un événement majeur qu'attendaient depuis de longues années tous les amateurs, français et étrangers, d'art des jardins.

La ré-édition somptueuse, d'une précision de dessin stupéfiante sur un papier vergé se rapprochant au plus près de l'original, des célèbrissimes *Cahiers* de Le Rouge, brochés dans un papier spécialement fabriqué au Népal et rassemblés dans un luxueux coffret en tuya fabriqué à la pièce.

Né à Hannovre, en Allemagne, d'un père architecte français de renom qui avait pris le nom (noble) de De la Fosse, Le Rouge s'établit, bien qu'il se revendiquât architecte par formation, à Paris comme cartographe (militaire en particulier, à ses débuts) et graveur, publiant pour son propre compte d'innombrables plans et dessins relevés par lui-même, mais le plus souvent compilés à partir de travaux divers qui lui étaient

fournis, soit par les créateurs des œuvres reproduites, soit par leurs propriétaires. Le clou de ce travail tient en ces fameux *Cahiers* qui constituent la source majeure — dans la mesure où il ne reste de ces merveilles, sauf exception, que des traces — de connaissances concernant la floraison, dans toute l'Europe au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, de jardins dits « anglo-chinois ». Toute bibliothèque digne de ce nom devra donc désormais comporter son *Le Rouge* complet, frais et beau comme un original. Et accompagner ces *Cahiers* de l'ouvrage, piloté par Véronique Royet, pour *l'Inventaire du fonds français* (Graveurs du XVIII^e siècle, tome xv) de la Bibliothèque nationale de France, qui rassemble plusieurs essais dont celui, fondé sur des sources récemment dépouillées, de l'historien allemand Bernard Korzuz qui apporte des lumières inédites sur la biographie (la jeunesse en particulier) jusqu'ici assez floue de Le Rouge.

J.-P. L. D.

URBANISME

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC

COHEN Jean-Louis et ELEB Monique
**Casablanca. Mythes et figures
d'une aventure urbaine**

[Hazan, 480 p., ill. n et b et coul., 55 €, ISBN : 2-85025-956X.]

- Lors de sa première parution en 1998, cette étude de deux spécialistes à la réputation internationale avait fait sensation. Fondée sur une documentation extraordinairement fouillée, l'utilisation d'archives photographiques de première qualité et sur un travail de réflexion extrêmement abouti, elle faisait proprement renaître la ville mythique, passablement abîmée aujourd'hui en raison des conditions actuelles de son économie mais toujours admirable cependant, qui servit de cadre au merveilleux film hollywoodien du même nom. Au contraire des villes impériales (Rabat, Marrakech, Fez, Meknès), qui furent préservées tout en étant dotées d'extensions modernes par la politique urbaine élaborée par Lyautey et ses principaux collaborateurs (Forestier, Prost), Casablanca

est pratiquement une création urbaine complète du protectorat français qui s'étendit sur la première moitié du xx^e siècle. De là l'unité architecturale et urbaine fascinante que dégage cette ville d'un million d'habitants qui fut conçue pour être, à la fois, le port de commerce du Maroc avec la France et la capitale administrative du protectorat. Conçue et construite dans des conditions réglementaires d'une souplesse impensable en métropole, avec des techniques modernes combinées aux savoirs-faire d'une main-d'œuvre dépositaire de tours de mains ancestraux, elle fut aussi dessinée, à l'origine, par de jeunes architectes effectuant leur service militaire qui y donnèrent le meilleur d'eux-mêmes pour acquérir une réputation. Le résultat fut fabuleux : une ville de facture moderne par son urbanisme aéré et ses édifices d'esprit art nouveau, puis art déco, mâtinés de « marocanismes » (rappelons ici l'ouvrage décisif que fut dans le courant des années 1920, y compris pour la constitution de l'art déco français, le livre de Jean Gallotti illustré par l'architecte Albert Laprade, *Le Jardin et la maison arabes au Maroc*). Mais une ville, aussi, dans laquelle on peut voir le contre-exemple réussi de la « ville moderne » selon Le Corbusier et ses amis des Congrès d'architecture moderne. Sans audaces formelles avant-gardistes, avec une fidélité aux principes et à la tradition, Casablanca ne rejette pas la rue et, avec elle, les formes urbaines issues de l'histoire, ainsi que l'exige la Charte d'Athènes. Non : elle les adapte aux conditions de la vie moderne en matière d'habitat et de circulation. Heureuse leçon de modestie qui mérite d'être méditée. Grâce soient donc rendues à la réédition, complétée d'apports nouveaux, d'un livre aussi magistral.

J.-P. L. D.

HATZFELD Marc

Petit Traité de la banlieue.

Repères pour l'intervention sociale

[Dunod, 272 p., 23 €, ISBN : 2-10-007120-3.]

• Objets de peur ou de fascination
— repérable dans le cinéma notamment —,
les « cités » de la banlieue sont en réalité

mal connues par ceux qui n'y vivent ou n'y travaillent pas. C'est donc à tenter d'éclairer la réalité complexe et paradoxale de cette part importante de la France actuelle qu'est consacré cet ouvrage — œuvre d'un sociologue non institutionnel et à l'esprit indépendant qui travaille depuis plus de quinze ans avec des travailleurs sociaux, des responsables associatifs, des élus, des spécialistes de la politique de la ville et des habitants des dites « cités ». Comme dans un guide ou un manuel, toutes les voies d'approche (territoire, processus identitaires, cultures, modes de régulation) de cette réalité vivante sont l'objet d'une étude précise qui prend souvent à rebours les fantasmes et les clichés. Et l'auteur de conclure sur une note finalement optimiste, malgré tous les dysfonctionnements (urbanistiques, architecturaux, administratifs, politiques, etc.) et les comportements inquiétants qu'il y a repérés : « Les cités, écrit-il, en dépit de tout ce que nous y avons constaté d'infamant concernant l'idée de ville et la place faite aux humains, sont des lieux plastiques et ouverts. Si la ville veut bouger, c'est là qu'elle peut le faire. » Espérons-le, avec lui.

J.-P. L. D.

ART DE VIVRE

Sélection de Pierre-Dominique PARENT

ALIOT David

Chier dans le cassetin aux apostrophes

[Horay, 186 p., 20 €, ISBN : 2-7058-0375-0.]

DUCHESNE Alain et LEGUAY Thierry

Turlupinades & tricoterics

[Larousse, coll. « Le souffle des mots », 288 p., 9,90 €, ISBN : 2-03-532272-3.]

DUCHESNE Alain et LEGUAY Thierry

Saute paillasse !

[Larousse, coll. « Le souffle des mots », 288 p., 9,90 €, ISBN : 2-03-532271-5.]

PRUVOST Jean

La Dent-de-lion, la Semeuse et le Petit Larousse

[Larousse, 198 p., 20 €, ISBN : 2-03-532165-4.]

- Cet automne voit fleurir les dictionnaires. En voici trois, pour les amateurs de mots rares et savoureux ; le quatrième livre retrace l'histoire du *Petit Larousse*, qui fête ses cent ans. Le petit mouton noir au titre provocateur : *Chier dans le cassetin aux apostrophes* est le 1000^e livre publié par les éditions Horay. Il immortalise les « trésors du vert langage des enfants de Gutenberg ». Cet argot qu'employaient les typographes, avant l'arrivée de l'informatique, permet de découvrir la vie quotidienne des ateliers d'imprimerie. Des ouvriers bien sympathiques qui ne perdaient jamais une occasion d'« étouffer un perroquet » (boire un verre d'absinthe) et n'étaient pas prêts à se laisser manœuvrer par des « astiqueurs de virgules » (collaborateurs tatillons qui ne cessent de pinailler sur des détails). Bien sûr, il y avait parmi eux quelques « harengs » (ouvriers paresseux) qui ne savaient produire que du « crottin » (papier mal imprimé). Mais, dans l'ensemble, c'était une profession solidaire qui avait à cœur la formation des « attrape-sciences » (apprentis) et qui fut la première à se doter d'une caisse d'entraide et de retraite,

alors que peu d'ouvriers en bénéficiaient, car ils étaient souvent victimes du saturnisme. Toujours au rayon de la nostalgie, *Turlupinades & tricoterics*, le dictionnaire des mots obsolètes, est né du « regret de voir des mots de bonne compagnie nous quitter ». Les auteurs, Alain Duchesne et Thierry Leguay, ont été chercher leurs mots en voie de disparition dans le *Littré* et le *Nouveau Larousse illustré* (publié en 1897-1907). Parmi ces mots sauvés de la trappe, certains plaisent par leur sonorité, comme « concolore » (qui a une couleur uniforme) ou « cascabelle » (petite cascade) ; d'autres amusent, comme ce « chasse-cousin » qui est une manière plaisante de nommer un mauvais vin ; existe aussi, mais elle n'est pas recensée dans ce dictionnaire, l'expression « bourre-cousin », qui désigne un plat un peu étouffant. Avec *Saute paillasse !*, Alain Duchesne et Thierry Leguay explorent la face cachée des mots. Ils constatent que « la langue est un champ de forces où certains sens prennent vite le dessus ». Les abandons concernent souvent le contenu sexuel des mots. Parfois le mot s'affadit : aujourd'hui, être « dévisagé » peut être désagréable, mais au XVII^e siècle il s'agissait de déchirer le visage avec les ongles ou les griffes. Parfois, c'est l'inverse : quelqu'un de « féroce » au XVII^e siècle était ombrageux, peu sociable ; aujourd'hui, cet adjectif convient plutôt aux grands fauves bien que l'homme ait parfois à cœur de leur disputer ce qualificatif. *La Dent-de-lion, la Semeuse et le Petit Larousse* est un livre qui permet de retrouver les joies de l'enfance, lorsque la recherche d'un mot entraînait de grandes explorations du côté des planches illustrées ou de ces mystérieuses citations latines qui semblaient recéler toute la sagesse du monde. Très vite, le *Petit Larousse* est devenu le symbole de la réussite scolaire, il était d'ailleurs offert par le maire aux élèves réussissant le certificat d'études. Au cours des années, le *Petit Larousse* a connu bien des transformations. Conçue par Eugène Grasset, la semeuse du début, belle jeune fille aux cheveux longs et frisés éparpillant au vent les graines de pissenlit (qui s'appellent des akènes), connaîtra bien des transformations. Avec l'édition 2005, le *Petit Larousse*, qui souffle ses cent bougies, renoue avec une

certaine luxuriance. Le lecteur retrouvera avec délice les lettrines illustrées des premières éditions. Quelle merveilleuse histoire imaginer à partir du V dont la lettrine réunit un vélo, un varan, un vase, un vautour, perché sur une valise, une jeune femme jouant de la viole, tout cela sur fond de vitrail, tandis que des violettes poussent au sommet des deux branches d'un V majuscule au rose très couture... ! Il est vrai que, pour son centenaire, le *Petit Larousse* est habillé par le couturier Christian Lacroix. Si le *Petit Larousse* se transforme, il sait rester fidèle à ses missions. L'une d'elle est d'enregistrer la langue de son temps, ce qui le désigne à la vindicte des puristes. L'un de ses plus célèbres pourfendeurs fut le professeur René Étiemble, dénonciateur du franglais, qui lui reprochera avec véhémence d'avoir recensé des mots comme : kidnapping, parking, sex-appeal, etc. Le *Petit Larousse* devenait ainsi un arbitre et Jean Pruvost note que le dictionnaire est « une telle institution qu'aux yeux de beaucoup il est presque confondu avec un "organe national" à soumettre au pouvoir gouvernemental ! »

P.-D. P.

BEAMONT Barbara et BEDOUELLE Guy **Des lieux dominicains**

[Horay, 311 p., 20 €, ISBN : 2-7058-0353-X.]

- Ce guide nous propose une entreprise fort originale : le recensement des couvents, monastères et autres lieux qui ont abrité (et abritent encore) les dominicains. Les auteurs ne décrivent guère l'architecture de ces lieux (généralement sobre, selon l'esprit même de saint Dominique). Aussi, le lecteur doit-il faire appel à son imagination pour juger de la valeur architecturale de tel ou tel monument, qu'il soit détruit ou non. Il est cependant certain que ce travail de recherche constitue un indispensable témoignage. Ce guide ne s'arrête pas aux limites de la France. Non content de commenter 424 lieux dans nos régions, il englobe aussi le sud de la Belgique et la Suisse romande. Des plus anciens édifices, il ne reste souvent que des vestiges car beaucoup de ces monuments furent détruits pendant la Révolution. Notons, à Colmar, deux bâtiments : le couvent

des frères dominicains, fondé en 1278 (57 ans après la mort du saint), et les moniales dominicaines (1232). Autres exemples : le couvent de Bordeaux (1230), démoli puis reconstruit au début du XVIII^e siècle ; le couvent d'Argentan, fondé en 1290 par un couple de laïcs et détruit en 1944 ; également, le couvent de Blois, construit en 1270, restauré au XVII^e et transformé aujourd'hui en musée. Nous pourrions aussi citer des exemples récents, à l'architecture aussi sobre que hardie, tels que la congrégation des sœurs dominicaines de Saint Sulpice de Favières, en région parisienne (1971). Grâce à quelques ruines éloquentes ou à la santé de pierres encore vaillantes, demeure vivace l'esprit de saint Dominique. Grâce à cet ouvrage, nous pouvons encore en saisir les traces les plus palpables.

P.-D. P.

CANDORE Annie

Guide des moulins

[Horay, 413 p., 20 €, ISBN : 2-7058-0312-2.]

- Autrefois, Don Quichotte voulait combattre les moulins à vent, les prenant pour des guerriers menaçants. Aujourd'hui, les touristes trouvent un plaisir plus serein à contempler ces moulins à vent ou à eau, devenus le plus souvent inactifs et qui font désormais partie d'un patrimoine à conserver. Ce n'est d'ailleurs pas sans nostalgie que l'on rend visite à ces témoins d'une autre époque mais qui reste si proche de la nôtre. Ce guide permet non seulement de répertorier les moulins répartis dans toute la France, mais aussi d'en distinguer les styles et de narrer l'histoire de leur édification ainsi que les différentes techniques de leur fonctionnement. Il est à signaler que l'ouvrage comporte, outre les adresses des moulins répartis par régions, un excellent glossaire et, parmi d'autres informations, des indications pratiques concernant les moulins faisant office de gîtes, de maisons d'hôte, etc. Voici en somme de quoi donner du grain à moudre aux amateurs de ces étonnantes constructions architecturales liées à l'artisanat et à la France rurale.

P.-D. P.

CASTELLON Fernando

Larousse des cocktails

[Larousse, 352 p., 31,50 €, ISBN : 2-03-560339-0.]

- Voici la bible des cocktails, avec ses 550 recettes classées selon l'alcool principal qui entre dans leur composition. Chacun peut choisir en fonction de ses goûts : cocktail sec, désaltérant, fruité, liquoreux, onctueux... Des conseils pratiques permettent aux débutants de savoir choisir et utiliser le matériel ; les proportions sont très clairement indiquées. Pour les abstinents, un chapitre est consacré aux cocktails sans alcool. Là, vous découvrirez que ce que vous appelez « lait grenadine » est en fait une parisettes... C'est plus chic !

P.-D. P

GARDE Serge, MAURO Valérie
et GARDEBLED Rémi

Guide du Paris des faits divers du Moyen Âge à nos jours

[Le Cherche-midi, 359 p., 22 €, ISBN : 2-74910-201-4.]

- Accidents de nature spectaculaire, incidents pittoresques, agressions, crimes crapuleux, passionnels, sexuels, politiques... Ce curieux guide qui puise certaines de ses illustrations dans *Le Petit Journal* recense, non sans une certaine jubilation, les faits les plus notables relevant de ces domaines à la fois morbides et passionnants qui appartiennent à l'histoire de Paris. Si cet ouvrage a quelque chose de divertissant, malgré l'horreur qu'inspirent nombre de ces anecdotes, c'est en raison du choix de certains drôles de drames et, surtout, du ton adopté par des auteurs maniant un humour discret qui atténue l'aspect trop noir de certains faits. Par contre, rien ne peut dérider le lecteur face à certains actes particulièrement déchirants. Par exemple, les tortures barbares commises à l'encontre de protestants. À signaler d'ailleurs que les faits, répertoriés par arrondissements, sont de nature très diverse. Ainsi, dans le 17^e, les auteurs relèvent à la suite, parmi 69 événements, deux affaires fort différentes : le 24 décembre 1976, le prince député Jean de Broglie sort du n° 2

de la rue des Dardanelles et reçoit trois balles dans la tête alors que, deux ans auparavant, rue du Débarcadère, Katia Goldfarb, dite la Rouquine, mise en cause dans une affaire de chambres de passe, dénonce une connexion entre le milieu et certains policiers « qui touchent des enveloppes ». Ainsi, les drames de la grande et de la petite histoire sont juxtaposés sans distinction particulière. Ce guide passionnant ne peut d'ailleurs éviter de mêler l'historique et l'anecdotique, l'un de ses principaux objectifs étant de faciliter la recherche de ces lieux maudits.

P.-D. P.

SAINT BRIS Gonzague L'Éducation gourmande de Flaubert

[Minerva, photographies de Mathieu Garçon, 38 €, ISBN : 2-8307-0761-3.]

- La nourriture occupe une place importante dans la vie et l'œuvre de Flaubert, et l'idée de réaliser un livre qui fournirait les recettes préférées de l'écrivain avec l'aide du grand cuisinier Éric Frechon ne pouvait que donner un résultat savoureux. Ce beau livre n'incite peut-être pas à se précipiter à ses fourneaux pour cuisiner un vol-au-vent financière, mais à coup sûr il donne envie de relire Flaubert. Aborder un écrivain sous l'angle de ses goûts gastronomiques et parvenir à un portrait si nuancé relève du grand art. Tout Flaubert est là, ombre et lumière, « tour à tour joyeux et désespéré, enthousiaste et pessimiste, gourmand et écœuré... ». Un jouisseur qui vivait sans retenue « ses formidables appétits sexuels et nutritifs, son intense curiosité, son goût des voyages et de l'aventure », et en même temps un écrivain infiniment exigeant envers lui-même qui estimait qu'« une œuvre n'a d'importance qu'en vertu de son éternité » et qui confiait à son ami Maxime du Camp : « Être connu n'est pas ma principale affaire. Je vise à me plaire, et c'est plus difficile. » Les romans de Flaubert abondent en scènes de repas et c'est une joie de retrouver Madame Bovary, éblouie par le souper au château, les lumières, les fleurs, les fruits exotiques ; même le sucre en poudre lui paraît « plus blanc et plus fin qu'ailleurs ». Mais quel désenchantement

lorsque cette rêveuse retrouve son foyer, « cette petite salle au rez-de-chaussée, avec le poêle qui fumait, la porte qui criait, les murs qui suintaient, les pavés humides ; toute l'amertume de l'existence lui semblait servie sur son assiette ». À l'aide de citations très bien choisies, Gonzague Saint Bris parcourt l'œuvre de Flaubert ressuscitant les banquets de *Salammô*, les dîners parisiens de *L'Éducation sentimentale*, les expérimentations de *Bouvard et Pécuchet*. Enfin, il dresse aussi le portrait des compagnons de table de Flaubert, nous permettant d'apprécier au passage le style acide des Goncourt, la générosité de Georges Sand et l'affection qui unissait Flaubert et Maupassant...

P.-D. P.

ARTS

Sélection de Marc BLANCHET, Michel ENAUDEAU, Gérard-Georges LEMAIRE, Olivier MICHELON, Laure MURAT et François de SAINT-CHÉRON

Ann Veronica Janssens, 8'26''

[ENSBA/MAC, 152 p., 28 €, ISBN : 2-84056-158-1.]

- « 8'26'' », huit minutes et 26 secondes, soit la durée que met la lumière du soleil pour arriver sur la terre. Le titre choisi par Ann-Veronica Janssens pour son exposition, l'an passé, au Musée d'art contemporain de Marseille sert aussi d'intitulé pour la monographie publiée aujourd'hui par l'institution phocéenne, en collaboration avec les éditions de l'École nationale supérieure des beaux-arts. Il est également symptomatique des recherches conduites depuis une dizaine d'années par l'artiste belge : lumières et brouillards colorés, vibrations chromatiques, formes évanescentes, les formes et environnements construits par ces dernières années sont avant tout une affaire entre l'œuvre et le spectateur. « La connaissance de l'œuvre d'Ann Veronica Janssens passe par l'expérience, une expérience sensorielle, spatiale et unique, note justement ici Anne Pontégnie. Les textes qui cherchent à la comprendre se heurtent souvent à ce mur phénoménologique, et parviennent difficilement à échapper au piège de la description comme explication suffisante. » Pour ceux qui n'auront jamais pu se confronter aux œuvres d'Ann Veronica Janssens, cet ouvrage monographique risque donc d'être comme une série de cartes postales envoyées par un ami qui a eu la chance de partir en voyage. Pour les initiés, il est un recueil de souvenirs (37 au total) à consulter et à comparer avec ceux soulevés par Nathalie Ergino, Anne Pontégnie et l'artiste elle-même.

O. M.

Barthélémy Togo, The Sick Opera

[Palais de Tokyo/Paris Musées, 128 p., 28 €, ISBN : 2-87-900-868-9.]

- « Nous sommes tous en "transit" permanent. C'est une notion inhérente à l'homme des XX^e et XXI^e siècles. Qu'un homme soit

... blanc, noir, jaune importe peu. Il est de toute façon un être potentiellement "exilé", porté par le moteur qu'est le voyage et qui fait de lui un "déplacé", explique Barthélémy Togo à Jérôme Sans, directeur du Palais de Tokyo, dans l'entretien qui ouvre le catalogue consacré par l'institution parisienne à l'artiste. Cette condition revient fréquemment au cœur de son travail. Né en 1967 au Cameroun, Barthélémy Togo vit depuis le milieu des années 1990 en Europe, où il a pu confronter sa propre culture et son bagage artistique à un autre paysage tout en expérimentant quotidiennement le déplacement sud-nord qui concerne une large partie de la population mondiale. En 1996, Togo réalise une série de performances basée sur ce statut d'étranger permanent. Il se présente à l'embarquement d'un vol muni d'une cartouche remplie de Carambar et prend place dans la première classe du train Cologne-Paris habillé en éboueur. Depuis, c'est davantage par la sculpture, l'installation et l'aquarelle que Togo poursuit l'interrogation d'un statut d'étranger désormais généralisé. En 2000, à la Biennale de Lyon, son *Unfinished Theatre* était une mise en scène de ses voyages récents. Tout récemment, son *Sick Opera*, au Palais de Tokyo, déployait une cosmogonie religieuse un brin kitsch. Malgré les essais peu convaincants et rapides de Peter Doroshenko et de Jan-Erik Lundström, le présent ouvrage offre, avec ses nombreuses illustrations et notices, un bon livret pour suivre la tragédie contemporaine, chantée, souvent avec humour, par Barthélémy Togo.

O. M.

Turner, Whistler, Monet

[RMN, 264 p., 39 €, ISBN : 2-71184-27-6.]

LOBSTEIN Dominique

Monet et Londres

[Éditions À Propos, ill., 63 p., 10 €, ISBN : 2- 915398-01-1.]

MESLAY Olivier

Turner, l'incendie de la peinture

[Gallimard, coll. « Découvertes », ill., 128 p., 13 €, ISBN : 2-07-031326-3.]

• À l'occasion de l'exposition « Turner, Whistler, Monet » au Grand Palais, saluons son catalogue très complet ainsi qu'un nouveau venu dans le livre « petit format » : un *Monet à Londres*, aux Éditions À Propos, signé Dominique Lobstein, collaborateur du musée d'Orsay. En peu de pages et beaucoup de reproductions, ce livre mince trace l'essentiel de la carrière de Monet bien que l'accent porte sur l'attrait que la ville de Londres exerce sur l'artiste. Londres est un peu une matrice dans la carrière de Monet : première installation à la fin de l'été 1870, séjours ultérieurs jusqu'en 1905. Qu'est-ce qui lie Monet à cette ville ? La brume et ce qu'elle obtient de la lumière. On le découvre lorsqu'on regarde les tableaux du peintre. Mise en correspondance de la vie de l'artiste et d'événements culturels, indications de lectures complémentaires et, plus rare, mention des principaux lieux où voir les œuvres font de ce petit livre précis une brève et juste initiation à Monet. Par comparaison, l'ouvrage d'Olivier Meslay paraît encyclopédique : toute la vie et la peinture de Turner y sont ordonnées, de l'admission à quatorze ans à l'école de la Royal Academy à la postérité, dont le peintre a lui-même décidé les modalités. Le beau sous-titre est emprunté à l'incendie réel du Parlement britannique dont Turner s'est approché pour le restituer d'une manière neuve et fameuse dans deux tableaux. À quoi Turner met-il le feu ? À la couleur qui défait les formes et la laisse s'enivrer d'elle-même. C'est pourquoi Olivier Meslay préfère parler de « soustraction » du sujet, de l'objet lorsqu'il s'agit d'apprécier la part qui revient à Turner dans le lent mais tenace chemin qui mène la peinture vers l'abstraction.

M. E.

ALECHINSKY Pierre

- Dessins de cinq décennies

[Cabinet d'art graphique/Centre Pompidou, 111 p., 24,50 €, ISBN : 2-84426-243-0.]

- Carnets en deux temps

[Buchen Chastel, coll. « Les cahiers dessinés », 160 p., 29,50 €, ISBN : 2-283-0250-6.]

- Dotremont, j'écris pour voir

[Buchet Chastel, coll. « Les cahiers dessinés », 148 p., 29,50 €, ISBN : 2-283-02056-5.]

• Suite à la récente exposition qui s'est tenue au Centre Pompidou, le Cabinet d'art graphique présente une nouvelle approche du peintre Pierre Alechinsky via une très belle publication propre à sa collection, dont la couverture et le dos en carton témoignent du suivi de cette partie du musée d'art moderne. Venu de Belgique et lié au groupe Cobra, Pierre Alechinsky a su investir des formes d'une telle variété qu'il est difficile pour tout livre d'en contenir le déploiement. Dans son texte inspiré, Yves Peyré décrit cette peuplade bigarrée qui constitue les œuvres du peintre, autant par ses sujets que par les œuvres elles-mêmes, qui se prêtent à toutes les métamorphoses. En effet, qu'il s'agisse du format ou du support, de papier venant de Chine ou du Japon, de cahiers d'écolier, d'actes notariés ou d'indications musicales d'Éric Satie, la peinture d'Alechinsky ne cesse d'être cette relecture enjouée, vivante, violente du monde, qu'il imprime sur la toile avec un sens du rythme et du mouvement qui en font un des peintres les plus importants d'aujourd'hui. Parallèlement à cette exposition, les éditions Buchet Chastel publient deux nouveaux volumes de la remarquable collection « Les cahiers dessinés », dirigée par Frédéric Pajak. Le premier permet de mesurer quasiment à la trace comment Alechinsky récupère des cahiers anciens, (nombre datent du dix-huitième ou du dix-neuvième siècles) pour les envahir de ses compositions. Détournements, ironies, palimpsestes, vanités de toute mémoire, ces cahiers revisités dans un deuxième temps nous hypnotisent par leurs trouvailles, qui confinent au génie. Le second confirme que le mouvement Cobra ne serait pas totalement lui-même sans Christian Dotremont, qui invente le « logo-gramme » et fait dériver le langage vers la peinture. L'avant-propos de Dominique Radrizzani, le texte et les photographies de Pierre Alechinsky enrichissent la reproduction de nombreuses œuvres.

M. B.

BELTING Hans

Pour une anthropologie des images

[Gallimard, coll. « Le temps des images », 352 p., 35 €, ISBN : 2-07-076799-X.]

• Hans Belting n'est jamais homme à envisager les choses avec simplicité. Chaque étude qu'il entreprend doit trouver son assise conceptuelle, son questionnement spécifique et sa perspective théorique. Celui-ci ne fait pas exception. Et la première question qu'il se pose est nécessairement : « qu'est-ce qu'une image ? » La réponse qu'il y apporte est la clef de voûte de son enquête critique : « Dans son ambiguïté visuelle, qui constitue son cadre vital, l'homme isole cette unité symbolique que nous appelons "image". » Et il la pose dans l'optique de la crise profonde de la représentation qui s'impose depuis Michel Foucault. Il constate en effet que les images n'offrent plus de certitudes ni ne fournissent des analogies avec quelque chose qui leur serait antérieur et existant dans le monde sensible. Pour lui, « la question des images a fait voler en éclats les frontières qui séparent les époques et les cultures, parce ce que c'est seulement au-delà de ces démarcations historiques qu'on pourra lui trouver des réponses ». L'examen des médiums dont les images ont besoin pour accéder à leur visibilité est l'une des voies d'accès à leur visibilité. Leur analyse est donc indissociable de celle des dites images. D'où ce constat : « Les images ressemblent à des nomades qui auraient changé de mode de vie au gré des cultures traversées dans leur histoire, en utilisant les médiums des diverses époques... » L'une des démonstrations les plus saisissantes que Belting fait ici concerne la *Divine Comédie* de Dante. Ce dernier a réalisé une véritable révolution copernicienne des images en introduisant la notion d'ombre dans le système théologique de l'au-delà chrétien. C'est là réhabiliter l'univers des limbes des Anciens, et il revendique clairement le voyage de Virgile en enfer. Si l'Antiquité a développé une théorie des ombres, d'Homère à l'auteur des *Métamorphoses*, Dante l'utilise pour jeter les bases d'une nouvelle conception de la peinture. L'auteur insiste sur l'influence

... qu'a pu avoir l'écrivain sur les peintres de son temps, en particulier sur Giotto, dont il était ami. Il justifie le principe d'une représentation qui justifie l'illusion des corps à partir du moment où l'ombre n'est pas le corps, mais son souvenir.

G.-G. L.

BERTRAND DORLÉAC Laurence
L'Ordre sauvage. Violence,
dépense et sacré dans l'art
des années 1950-1960

[Gallimard, coll. « Art et artistes », ill., 408 p., 25 €, ISBN : 2-07-077072-9.]

- Ce que rapporte le livre de Laurence Bertrand Dorléac se tient à mille lieues de ce que, aujourd'hui, les centres d'art contemporain, les galeries, les rétrospectives proposent. La peinture hollandaise du XVII^e siècle ou celle du *Quattrocento* italien sont plus proches de nous que les pratiques artistiques que l'auteure enseigne dans les années 1950-1960 (même si elle s'accorde de temps à autre un dépassement chronologique jusqu'à la fin des années 1960, et parfois même au-delà). En effet, les installations, les performances ou la moindre réalisation éphémère de *land art* n'approchent en rien la violence, la dépense physique et psychique des happenings, d'où l'ennui, très peu baudelairien, n'est pas exclu, aux dires de certains... L'emploi et la mise en scène du corps, des corps vivants, de la matière atteignent une sorte de sauvagerie paroxystique qui affirme la vie jusqu'à la mettre en péril (mutilations). Cette violence-là s'exaspère d'abord, au sortir de la guerre, dans certains pays alliés de l'hitlérisme (actionnisme en Autriche, Guitaï au Japon). À la violence des actes et actions artistiques répond celle des pouvoirs ou de la société qui font interdire, arrêter, voire emprisonner. Le lecteur imagine alors une sorte de géopolitique de l'art (expression que n'emploie jamais l'auteur) d'où sont absents l'Espagne et l'Italie. Le texte apporte de substantiels rappels des contextes historiques et politiques (guerres coloniales, guerre froide, menace atomique) dans lesquels se forment néo-dadaïsme, nouveau réalisme, l'Internationale situationniste, par exemple, ou s'imposent

des personnalités (Muehl, Nitsch, Tinguely, Yves Klein, Hains, Villeglé). Si Laurence Bertrand Dorléac progresse dans cette période avec en tête l'histoire, les thèmes (matière, machine humaine, spectacle) de son étude ne prennent consistance qu'incarnés par des créateurs et des personnalités dont elle insère, dans son récit, des sortes de monographies. Voici S. Shôzô, S. Kazuo, Günter Brus, moins renommés que Niki de Saint Phalle, Joseph Beuys ou Jean-Jacques Lebel, introducteur en France du happening. L'historienne de l'art contemporain ne déduit rien de cette époque de l'art. *L'Ordre sauvage* s'achève sans conclusion, par un épilogue en forme de questions sur quelques constatations contemporaines : le retour du religieux dans l'art, l'avènement d'un « tout esthétique », la régulation sociale qu'assurerait malgré lui l'art et ses innovations. Surtout, ce travail affiche l'oubli de ces années et le répare énergiquement.

M. E.

BOUVERESSE Jacques
Langage, perception et réalité.
Tome II : Physique,
phénoménologie et grammaire

[Éditions Jacqueline Chambon, coll. « Rayon Philo », ill., 438 p., 35 €, ISBN : 2-8771-1277-2.]

- Dans ce deuxième volume, Jacques Bouveresse concentre son investigation sur la question de la couleur. Le philosophe pose, formule, explore l'interrogation récurrente qui accompagne le débat ancien entre la présentation scientifique du problème de la couleur et l'expérience commune de celle-ci. Le conflit connaît dans l'histoire des idées et dans sa portée un moment de référence : la polémique entre Goethe — *Le Traité des couleurs* (1810) — et Newton. À la nature de la lumière ou de la couleur, telle que décrite, composée, par Newton, Goethe préfère la sensation de la couleur. L'auteur, qui ne donne tort ou raison ni à l'un ni à l'autre, ne raidit pas l'opposition entre le savant et le poète car il y a chez Goethe, écrit-il, « une autre manière de faire de la science ». Mais l'apport des connaissances scientifiques, en particulier optiques et

physiologiques, complexifie l'état de la question. Celle-ci est relancée au milieu du siècle dernier par la voix du grand physicien Werner Heisenberg en raison des découvertes de la physique quantique sur l'atome. S'il se réfère à son illustre prédécesseur, Helmholtz, auteur du *Traité d'optique physiologique* et de *L'Optique et la peinture*, c'est pour soutenir une position générale dans la veine de la pensée de Goethe, c'est-à-dire une réhabilitation de la perception. Car, en dernier lieu, qui croire, les artistes ou les savants, quand, de plus, l'alternative est brouillée par l'influence reconnue de Helmholtz sur un peintre, Signac? Le débat s'anime encore sous les assauts de l'expérimentation scientifique autour de la question de la couleur simple, composée, froide, chaude, intermédiaire, sans rien dire du problème des couleurs impossibles que soulève un savant comme Hering. Bouveresse montre l'entrelacement des thèses scientifiques, de la philosophie et de la réflexion moderne sur le langage. C'est pourquoi il engage la discussion avec Locke et Leibniz sur les conceptions de la matière et les qualités perceptuelles, le jugement de perception. De la phénoménalité de la couleur que défend Brentano (il y a pour lui un « vert phénoménal ») à la géométrie des couleurs comme syntaxe d'un système de représentation que Wittgenstein distingue de la psychologie des couleurs, Bouveresse retrace cette problématique conduite le plus souvent à propos des couleurs dites pures, fondamentales ou primaires. « L'intervention décisive du langage dans la constitution de ce qu'on appelle *une* couleur » déplace l'alternative Goethe-Newton. Autrement dit, les couleurs ont-elles une réalité phénoménale ou, comme le disent les *Remarques sur la couleur* de Wittgenstein, une couleur peut-elle être reconnue dans un jeu de langage? Quant à la sagesse des années cinquante, celle qui consiste à appliquer à la couleur (comme au reste) le « tout est culturel », elle ne trouve pas vraiment grâce auprès de notre auteur. Reste, glisse-t-il dans son Avant-Propos, l'adhésion à un réalisme qui hésite à rallier une conception objectiviste de la couleur.

M. E.

DAGEN Philippe

Héliion

[Hazan, ill., 291 p., 79 €, ISBN : 2-85025-964-0.]

- Avec le catalogue de l'exposition du Centre Pompidou (décembre 2004-mars 2005), le livre de Philippe Dagen est certainement l'étude la plus complète consacrée au peintre Jean Héliion (1904-1987). Dagen montre la complexité du « cas » Héliion, lié successivement aux mouvements abstraction-crétion, art concret, néo-plasticisme, surréalisme. Le peintre y participe avec vigueur et s'en détache avec la même détermination. Il n'y a là nulle versatilité mais l'affirmation, par la peinture, que les frontières ne sont ni étanches ni closes entre les doctrines et les mouvements. Ainsi, au moment où, maître reconnu de l'abstraction, Héliion fait école aux États-Unis, il se tourne vers la figuration. Manière bien sommaire de constater qui impose au critique d'en référer aux œuvres, en particulier aux toiles *Équilibre*, pour comprendre la cohérence du peintre à travers ses métamorphoses. De même, il convient de ne pas se laisser abuser par les nombreux écrits de ce peintre-écrivain, comme dit Dagen. Le « gonflement » des formes, les volumes géométriques par courbes et obliques, le souci maintenu du centrage de la composition trament en sous-main les manières (abstraite, réaliste à partir de 1951, figurative) ou, plus justement, « le processus » à l'œuvre dans la peinture d'Héliion. Ce peintre magnifique, autodidacte, isolé tout en ayant pour amis Calder, Mondrian, Miró, Léger, Picasso, Queneau et Ponge, est rarement là où la critique le situe. Il quête la complexité du monde dans ses textes, sa peinture et ses intérêts politiques (un temps compagnon du communisme, sympathie active pour Mai 68). Les dernières années de sa vie s'achèvent dans une quasi-cécité. Les toiles dont le thème est l'aveugle ouvrent ce beau livre qui déroule un portrait instructif et très attachant d'Héliion.

M. E.

DEMOULE Jean-Paul (dir.)

**La France archéologique.
Vingt ans d'aménagements
et de découvertes**

[Hazan/Inrap, ill., 255 p., 45 €, ISBN : 2-85025-968-3.]

- En deux décennies, le savoir et les connaissances archéologiques sur la France — Antilles et Guyane incluses — se sont accrus de 90 % ! Deux explications se détachent : la contribution décisive à l'investigation archéologique de spécialités scientifiques extrêmement définies (palynologie, anthracologie, etc.) et, surtout, la reconnaissance législative et institutionnelle récente du droit à la fouille préventive. En vingt ans, à l'archéologie de sauvetage (l'urgence avant destruction d'un site) s'est substituée peu à peu la pratique de l'archéologie préventive, avec ses enjeux scientifiques, économiques et sociaux. Les chantiers qui bouleversent violemment sols et sous-sols (parkings, métros, aéroports, tracés TGV et autoroutiers, implantations industrielles, exploitation de gravières) sont ses lieux spécifiques d'intervention. Toutes les périodes, du Paléolithique à l'époque contemporaine, du Néolithique au Moyen Âge, sans oublier la Gaule et ses Gaulois, profitent des études, des recherches nouvelles, des rectifications des connaissances, conséquences après coup de la présence sur les chantiers d'archéologues de métier. Les « découvertes spectaculaires » dont parle la presse (grandes embarcations à Lyon ou à Bordeaux, sépultures de soldats britanniques tués au cours de la Grande Guerre, etc.) n'auraient jamais eu lieu sans ces fouilles menées conjointement à tel ou tel aménagement d'envergure. Plus discrètes, des fouilles associées aux terrassements TGV ont permis de progresser dans la connaissance des modifications climatiques et environnementales, du Paléolithique à nos jours. De telles situations archéologiques et scientifiques sont la matière principale de ce livre indispensable à qui veut être au fait de l'état archéologique de notre pays comme de la diversité et de la scientificité de la recherche archéologique contemporaine. *La France archéologique* est le fruit de la collaboration de dizaines de chercheurs (CNRS, universités,

Inrap, ministère de la Culture). L'ouvrage bénéficie d'une conception claire. Chaque grande séquence du temps archéologique fait l'objet d'une présentation générale. Les études détaillées sur pages de couleur s'en distinguent. Chaque période a la sienne : rose pour le Néolithique, vert pâle pour le Moyen Âge classique, etc. Centrées sur un ou deux sites précis, ces pages réunissent photos, croquis, schémas explicatifs et notices interprétatives. Professeur d'université et actuel président de l'Inrap, Jean-Paul Demoule, promoteur déterminé depuis vingt-cinq ou trente ans de l'archéologie préventive, n'a pas négligé de conclure sur le métier et la formation de l'archéologue professionnel.

M. E.

DISERENS Corinne (dir.)

Vito Hannibal Acconci Studio

[Musée des beaux-arts de Nantes/Macba, 510 p., livre + DVD, 38 €, ISBN : 2-906211-40-0.]

- Publié à l'occasion de la rétrospective consacrée cet été à Vito Acconci par le Musée des beaux-arts de Nantes, cet ouvrage est à la mesure de l'exposition qu'il accompagne et complète. D'un bout à l'autre, à travers un inventaire commenté de ses écrits, films, photographies et installations, l'artiste, né en 1940, y est montré comme cherchant les limites de différents espaces (la ville, le corps, l'écriture, la voix...) pour mieux s'en affranchir et se heurter à leurs marges. « Je me déplace au sein du livre, je circule dans un autre espace. La page oriente mon attention : elle situe mes actes, elle restreint mes limites, de telle sorte que j'acquiesce une situation, je prends position dans un espace en dehors », écrivait-il en 1968. Dans les années qui suivront, ce sont les limites de son propre corps qu'Acconci cherchera à expérimenter, s'infligeant des sévices physiques et sensoriels. Vaste, complexe et riche en ramifications, de l'écriture à l'architecture en passant par les performances, l'œuvre de l'Américain s'est développée des années 1960 à nos jours, en abordant différentes disciplines. Publié à côté d'un essai signé par Jean-Charles Massera,

L'entretien croisé entre la danseuse Yvonne Rainer et Acconci donne un aperçu de l'interdisciplinarité qui nourrissait la scène new-yorkaise dans les années 1960-70, tandis que le DVD joint avec le livre dévoile quelques-uns des récents projets architecturaux d'Acconci, commentés par l'artiste lui-même.

O. M.

DUPLAIX Sophie
et **LISTA Marcella** (dir.)

Sons et lumières

[Éditions du Centre Pompidou, 376 p., 44,90 €, ISBN: 2-84426-244-9.]

- « Les musiciens ont vraiment de la chance [...] de pratiquer un art qui est parvenu si loin, écrivait Kandinsky en avril 1911 à Schönberg. Un art vraiment, qui peut déjà renoncer complètement à toute fonction purement pratique. Combien de temps la peinture devra-t-elle encore attendre ce moment? » La même année, Kandinsky ouvrira un nouveau chapitre de l'histoire de l'art en abandonnant la figuration. Si cette correspondance ouvre le catalogue de l'exposition « Sons et lumières » organisée par le Centre Pompidou autour des rapports entre art et musique au xx^e siècle, elle est toutefois loin d'être la seule passerelle empruntée par les auteurs regroupés ici sous la tutelle des deux commissaires Sophie Duplaix et Marcella Lista. Ainsi, Pascal Rousseau fait la jonction entre la synesthésie romantique et l'ouverture des sens du psychédéisme des années 1960, Harry Cooper étudie l'influence du jazz sur Stuart Davis, Thomas Levin revient sur l'invention cinématographique du son synthétique et Christophe Khim consacre son essai aux « agencements musico-plastiques » dans la création la plus contemporaine. La seconde partie de l'ouvrage reproduit nombre des œuvres de l'exposition tout en suivant son découpage chronologique et typologique en trois parties. L'idée de correspondances lancée par le symbolisme au xix^e siècle est poursuivie au début du xx^e siècle par l'abstraction picturale et cinématographique (« Correspondances »). Les techniques d'enregistrement ouvriront ensuite de

nouvelles possibilités avec la modélisation visuelle et physique du son (« Empreintes »). La dernière partie, intitulée « Ruptures », fait, quant à elle, la part belle aux expérimentations menées dans le sillage des futuristes et de Duchamp par John Cage et les protagonistes de Fluxus. Beaucoup à lire et à regarder, donc, pour peut-être mieux écouter après.

O. M.

HAZOUT-DREYFUS Laurence (dir.)

Central Station

[Fage/La Maison rouge, 160 p., 25 €, ISBN: 2-84975-033-6.]

- Inaugurée au printemps dernier, La Maison rouge/Fondation Antoine de Galbert entend réserver une place toute particulière à la présentation de collections privées. Après « Le collectionneur derrière la porte », l'institution a atteint son rythme de croisière cet automne en organisant, avec « Central Station », la venue à Paris d'une partie des œuvres réunies depuis le début des années 1990 par Harald Falckenberg à Hambourg. « Collectionner, c'est pour moi une aventure intellectuelle et émotionnelle, un rêve, un trauma, un élargissement de la conscience et, au bout du compte, une expérience personnelle », explique ce dernier dans un entretien avec le critique et commissaire d'exposition Hans-Ulrich Obrist. Résultat : tout sauf une croisière paisible. Boulimique et contestataire, la collection du financier et avocat allemand n'a en effet rien d'un corpus bourgeois pratique, aimable et maniable. Le catalogue accompagnant l'exposition vaut dès lors autant pour son témoignage quant à l'engagement d'un collectionneur que comme précis sur une frange contestataire de l'art contemporain. Le corpus réuni va en effet de Guy Debord (Falckenberg possède le manuscrit des *Mémoires* de 1958) à la violence picturale du jeune Jonathan Meesse (né en 1971) en passant par les performances des actionnistes viennois et la scène californienne, sans oublier, de ce côté-ci de l'Atlantique, Erró et Jean-Jacques Lebel.

O. M.

KALLIR Jane

Egon Schiele, dessins et aquarelles

[Hazan, 496 p., ill., 35 €, ISBN : 2-85025-947-0.]

- Dans *l'Autoportrait les bras rejetés en arrière* de 1915, Egon Schiele ne fait pas que dévoiler un « état d'âme » : il fait coïncider une posture existentielle avec un style.

Ce style, il l'a hérité de son maître, Gustav Klimt, et, plus généralement, de l'esprit de la Sécession viennoise. Mais l'élève a non pas dépassé le maître, il a voulu aller encore plus loin dans l'exercice de son art comme instrument pour révéler une dimension jusqu'alors interdite, et donc tue, de l'être.

Ses dessins, qui constituent la majeure partie de son œuvre, quelle que soit la technique employée (Schiele a été un dessinateur virtuose, qui a su faire feu de tout bois), explorent les zones de la souffrance, de la maladie, de l'ambiguïté et du malaise profond. La beauté naît chez lui d'une tension et d'une souffrance, d'un déchirement (c'est là la traduction de la pensée d'un écorché vif qui voit les autres à son image) et d'une fascination pour ce qui fait basculer les certitudes sur l'homme de son temps.

En adoptant cette attitude rebelle et transgressive, Schiele a connu bien des ennuis et a même fait un séjour en prison en 1912 (il en a alors tenu le journal) à cause de ses œuvres érotiques et du détournement présumé d'une jeune fille mineure.

Dans cet album, nous suivons l'évolution chronologique de cette brève existence (Schiele meurt à l'âge de vingt-huit ans) qui a été néanmoins incroyablement bien remplie puisqu'il a laissé plus de trois mille œuvres sur papier en plus des nombreux tableaux réalisés en moins de trois lustres. S'il y a une cohérence certaine dans son écriture graphique (jamais il ne va la renier — au contraire, il en exaspère les caractéristiques), Schiele ne s'est jamais laissé enfermer dans une manière. Il a toujours désiré trouver d'autres angles pour représenter ses modèles, d'autres éclairages, d'autres moyens techniques. Et, en se situant entre le versant décoratif de la Sécession et la volonté affichée de restituer la figure dans sa vérité la plus implacable, Schiele

a inventé une forme de récit plastique dense et bouleversant, dont Jane Kallir retrace avec compétence et simplicité le prodigieux et complexe développement jusqu'à sa disparition en 1918.

G.-G. L.

LE THOREL-DAVIOT Pascale

Nouveau Dictionnaire des artistes contemporains

[Larousse, coll. « Connaître, comprendre », ill., 335 p., 30 €, ISBN : 2-03-505518-0.]

BONY Anne

Le Design

[Larousse, coll. « Connaître, comprendre », ill., 240 p., 27 €, ISBN : 2-03-505518-0.]

- C'est un privilège plutôt rare que d'entrer dans un dictionnaire Larousse de son vivant. Tous les élus (ou presque) du *Nouveau Dictionnaire des artistes contemporains*, réédition améliorée et augmentée d'un ouvrage sorti en 1996, peuvent s'en vanter. Si l'on croise quelques morts (Balthus, Michaux, Beuys... mais pas Duchamp dont l'œuvre a été abondamment commentée, se justifie l'auteure dans l'introduction), c'est qu'ils sont devenus des légendes toujours actuelles. On comprend moins, en revanche, certaines absences, certes inévitables dans un dictionnaire qui, comme le veut la formule, « ne prétend pas à l'exhaustivité », comme celles de Zoé Leonard, Georges Tony Stoll ou Éric Rondepierre, dont les œuvres font d'ores et déjà partie des grandes collections nationales ou étrangères. Enfin, on reste perplexe devant la raison qui a poussé l'auteure à donner le lieu de naissance mais pas la nationalité des artistes ou à ne pas préciser certaines assertions (pourquoi, par exemple, la série d'Arroyo, *Vivre ou laisser mourir*, a-t-elle « fait scandale » ? Pourquoi Fabrice Hybert a-t-il fait du vert sa couleur fétiche ?). Ces réserves mises à part, dont beaucoup s'expliquent par les exigences drastiques d'un format limité et par la place accordée à l'illustration (environ quatre photos par double page), ce dictionnaire restera comme un outil utile, concis, sans verbiage, avec le strict nécessaire à savoir sur la vie, l'œuvre et la bibliographie d'un artiste ;

un vademecum, un instrument d'initiation pour le public plutôt que de référence pour les professionnels, dont il faut saluer l'existence et dont le caractère reste assez exceptionnel : quand verra-t-on un dictionnaire des écrivains contemporains ? Dans la même collection aux visées pédagogiques, Anne Bony présente, sous la forme non plus d'un dictionnaire mais d'un manuel traditionnel, un ouvrage sur le design, son histoire, ses principaux courants et ses grandes figures, de 1851 à nos jours.

L. M.

MALRAUX André

Écrits sur l'art

- Tome I

[in *Œuvres complètes*, IV, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », sous la direction de Jean-Yves Tadié, 1590 p., 67 €, ISBN : 2-07-011399-X.]

- Tome II

[in *Œuvres complètes*, V, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », sous la direction de Henri Godard, 1782 p., 73 €, ISBN : 2-07-011400-7.]

GODARD Henri

L'Expérience existentielle de l'art

[Gallimard, 138 p., 12 €, ISBN : 2-07-077262-4.]

PERRIER Jean-Claude (dir.)

André Malraux et la tentation de l'Inde

[Gallimard / Ambassade de France en Inde, ill., 261 p., 25 €, ISBN : 2-07-077220-9.]

- Le travail accompli par Jean-Yves Tadié, Henri Godard et leurs équipes respectives met définitivement fin aux difficultés rencontrées pour lire les écrits d'André Malraux sur l'art. Comment, en effet, dénommer autrement *Esquisse d'une psychologie du cinéma*, *Saturne*, *le destin*, *l'art et Goya*, *Les Voix du silence*, *La Métamorphose des Dieux* ? Ils n'appartiennent à aucun des genres selon lesquels on classe et distingue les travaux sur l'art : ni histoire de l'art, ni psychologie (même si Malraux se sert, bien provisoirement,

du mot pour marquer sa manière), ni essai, ni même esthétique. Adopter le mot « antiesthétique », forgé par Jean-François Lyotard sur le modèle de « Antimémoires » (cf. *Chambre sourde*, *l'antiesthétique de Malraux*, Galilée), eût été engager une thèse peu compatible avec le travail scientifique d'édition. On comprend donc le choix de cette appellation accueillante, ouverte et neutre d'« Écrits sur l'art ». Car, somme toute, c'est bien ce qu'a fait Malraux tout au long de sa vie : écrire sur l'art et ce, dès 1922, c'est-à-dire, dès vingt et un ans. Son premier texte, « La Peinture de Galanis », consacré à l'artiste grec, figure parmi les préfaces, hommages et autres allocutions regroupés chronologiquement à la suite des grands textes. Pour ceux-ci, les éditeurs ont gardé la dernière version retenue par Malraux, tout en tenant compte, dans les notes et variantes comme dans l'appareil critique, des états antérieurs des textes. En appendice, le lecteur dispose des ébauches et des travaux préparatoires publiés parfois sous forme d'articles, en particulier « La psychologie de l'art » (*Verve*, décembre 1937). Plusieurs notices éclairent la genèse, la méthode de travail et les étapes éditoriales de chacun de ces grands textes. Aux commodités analytiques prévues par les éditions antérieures (*Les Voix du silence*, *Le Surnaturel*), s'ajoutent celles qui n'avaient pas été constituées du vivant de Malraux pour *L'Irréel* et *L'Intemporel*. Ces nouvelles tables ont été composées selon le même principe. Elles achèvent de faciliter la circulation dans le massif des écrits qui composent ces deux livres. Enfin, l'équipe éditoriale a pris le parti judicieux d'établir un répertoire-index des noms et œuvres rencontrés au fil des pages. Et les éditeurs ont vraiment pensé au lecteur : une brève information évite d'aller au dictionnaire pour savoir qui est « Drogon » ou ce qu'est « Gandhara ». D'une certaine manière, c'est se placer dans l'esprit de Malraux. On sait quelle place et quel rôle l'écrivain a donnés à la photographie dans la fabrique du musée imaginaire, puis, dans les dernières années de sa vie, au film de télévision. Mettre en rapport, hors espace et temps, les œuvres, c'est-à-dire les formes,

... les styles pour les faire entrer en consonance, aura été sa plus constante et novatrice méthode. Parce que ses vues sur l'art ont, semble-t-il, retenu davantage l'attention et l'intérêt des penseurs (Blanchot), des philosophes (Merleau-Ponty, Lyotard) que celui ou celle des historiens d'art, on songe, peut-être à tort, que ces vues sont aujourd'hui bien connues. Jean-Yves Tadié, par ailleurs éditeur et biographe éminent de Proust, Henri Godard, spécialiste de Giono et Céline, s'emploient, chacun pour le volume qu'il a dirigé, à mettre en perspective les textes et à en préparer la lecture. Tadié souligne le lien entre Malraux romancier et l'écrivain d'art qu'il situe dans la lignée de Baudelaire, tandis que Godard entend une « expérience existentielle de l'art » particulièrement vive chez Malraux, thème que Godard développe librement dans un essai qui paraît en même temps que les *Écrits sur l'art*. Enfin, l'évocation des rapports de Malraux avec les civilisations serait fautive si l'Inde, paradigme pour lui de la spiritualité, était oubliée. Le livre conçu par Jean-Claude Perrier retrace de façon très systématique, photos, textes, chronologies à l'appui, l'indéfectible compagnie que l'Inde a tenue à l'écrivain. « Mes livres sur l'art restent, de loin, les plus mal compris », disait Malraux. Le très bel instrument de travail que sont ces livres, et d'abord les deux volumes de la Pléiade, nourris de photos (couleur, noir et blanc), contribuera à démentir l'auteur de *La Condition humaine*.

M. E.

- La réédition des écrits sur l'art d'André Malraux est sans nul doute l'un des grands événements éditoriaux de cette année. Non seulement parce que la plupart de ces textes n'étaient plus disponibles en librairie, mais aussi parce qu'avec la distance, nous avons désormais la faculté de réévaluer sa pensée esthétique. On peut d'abord se demander pourquoi l'écrivain a renoncé à des travaux de caractère monographique, comme son admirable *Saturne*, où il explore les articulations essentielles de la quête de Francisco Goya, pour commencer une réflexion abyssale sur les formes d'arts

de l'Antiquité à nos jours, en passant par la plupart des cultures du monde. L'essai sur Goya est déjà construit de façon à mettre en évidence la position unique de cet homme dans l'histoire et aussi sa relation aux manifestations de l'art passé et futur. Il porte en germe ce qui va se révéler dans *Les Voix du silence* et, plus tard, dans *La Métamorphose des dieux*. La notion de *musée imaginaire*, par quoi commence son grand ouvrage de 1951, est la clef de voûte de toute sa démarche. Il voit en effet le musée comme une pure extrapolation (une abstraction concrète, si l'on peut dire), comme si les siècles nous avaient confié en héritage des œuvres pour qu'elles témoignent de civilisations révolues, mais aussi pour qu'elles existent à nos yeux en soi et pour soi. Il donne pour exemple le genre du portrait, qui « cesse d'être le portrait de quelqu'un » pour devenir une figure humaine qui nous parle sous un éclairage qui n'appartient qu'à nous, hors des circonstances qui l'ont faite exister. Le *musée imaginaire* (le Louvre tel qu'il l'imagine et l'investit) est un conservatoire où nous pénétrons pour faire vivre ces tableaux et ces sculptures qui existent désormais à cette fin. Malraux tient à souligner que « l'étendue de notre musée imaginaire suffit à rendre superficielles les connaissances historiques qu'il appelle ». Et il ajoute par ailleurs : « C'est pourquoi ce livre n'est pas plus une histoire de l'art que *La Condition humaine* n'est un reportage sur la Chine... » Veut-il nous dire que c'est un livre engagé, un livre où l'égotisme poussé à son dernier degré est en réalité un paradigme de lecture devant la crise de nos sociétés où l'art ne peut plus assumer ses fonctions sacrées ou même fictionnelles ? L'histoire de l'art sous-tend une vision qui la relativise : elle est pour Malraux l'alliée de son grand voyage hypothétique dans le réservoir merveilleux des arts que notre regard exhume, exalte et partage enfin. En somme, ce qui subsiste une fois que tout a été érodé par le temps. La pensée sur l'art d'André Malraux fut tout autre que théorique. Et maintenant que nous avons un certain recul, peut-on vraiment en tirer un enseignement ? Henri Godard, auteur

de *L'Expérience existentielle de l'art*, y croit dur comme fer. Et pour mieux faire comprendre en quoi la pensée de l'auteur de *L'Espoir* demeure d'une actualité brûlante et aussi d'une nécessité incontournable, il l'oppose aux thèses qu'ont pu avancer des hommes tels que Maurice Blanchot, Claude Lévi-Strauss ou Pierre Bourdieu. À le lire nous vient vite le soupçon tenace que ces comparaisons n'ont pas beaucoup de raisons d'être. De toute façon, Malraux ne spéculait pas, sur les arts anciens et même modernes, contre ce que ses contemporains pouvaient décréter en la manière. Il n'avait aucune ambition philosophique et ne comptait pas révolutionner l'histoire de l'art. C'était une vision — une vision catastrophique, soit dit en passant — du devenir de la civilisation, une vision digne de Gibbon et de Spengler. L'art est l'ultime salut de notre monde, le substitut des religions moribondes et des valeurs exténuées. Henri Godard ne fait d'ailleurs que mettre en avant, tout au long de son petit essai, le caractère égotiste de l'émotion devant le caractère énigmatique de ces œuvres léguées par le passé. L'art, réaffirme-t-il en paraphrasant son maître à penser, ne libère pas de la condition humaine, mais la soulage — c'est en somme une sorte de consolation ou de libération symbolique. Il résume en ces termes ce qui le mobilise: « La force de la pensée de Malraux tient à cette sensibilité double, au sentiment d'un sacré qui opprime les hommes, et au mouvement par lequel il surmonte cette oppression. » Tel est le leitmotiv de son livre. À travers quelques expériences « existentielles », il veut restituer l'originalité et la profondeur de l'esthétique de Malraux. Mais Malraux ne fait-il que renvoyer à cette expérience individuelle? Il y a, aussi et surtout, l'intuition d'une plus-value de l'objet d'art dans notre société qui détermine l'orientation de l'ensemble de la communauté, grâce à laquelle la personne peut trouver son plaisir solitaire et extratemporel dans leur contemplation. Si l'on oublie ce point, on manque l'essentiel.

G.-G. L.

• *André Malraux et la tentation de l'Inde*, c'est d'abord un bel album: de nombreuses photos montrent Malraux en Inde, jeune, mûr, âgé, bavardant avec ses hôtes (Nehru, Indira Gandhi, Raja Rao), contemplant les sculptures d'Elephanta, ou bien en bateau sur le Gange. Malraux en Inde puis au Bangladesh, à l'automne de sa vie. Il y a aussi des reproductions d'œuvres d'art, des vues de Calcutta et de Bénarès. Au milieu de toutes ces images, des textes d'André Malraux: pages des *Antimémoires*, préface au catalogue de l'exposition « Trésors d'art de l'Inde » (1960), lettre ouverte au président Nixon au sujet du Bengale libre (1971), discours prononcés au Bangladesh en 1973 et à New Delhi pour la remise du prix Nehru en 1974. Documents et études viennent compléter cet ensemble foisonnant: le récit, par Raja Rao, de la première rencontre Malraux-Nehru en 1936, le rapport de l'ambassadeur de France Stanislas Ostrorog sur le premier voyage officiel de Malraux en Inde (1958), l'entretien inédit de Malraux avec Karthy Sishupal, une Indienne qui préparait, en 1974, une thèse sur l'Asie dans l'œuvre de l'écrivain, etc. Un passionnant ouvrage pour qui veut s'aventurer dans le domaine des relations de Malraux avec l'Inde.

F. S.-C.

PERREAU David

- **Xavier Veilhan**

[Hazan, 112 p., 18,40 €, ISBN: 2-85025-822-9.]

- **Xavier Veilhan**

[Éditions du Centre Pompidou, 80 p., 18 €, ISBN: 2-84426-250-3.]

• « Ce qui m'intéresse, c'est de responsabiliser le regard et d'établir des liens entre différents niveaux de représentation ou de réalité selon une logique finalement proche de la relation concrète que l'on a tous les jours au monde », explique Xavier Veilhan dans l'entretien servant d'ossature au texte de David Perreau publié par les éditions Hazan. Dernier-né d'une série monographique alliant, autour d'une riche iconographie, un critique avec un artiste, l'ouvrage tombe

... à point pour revenir sur le chemin parcouru depuis le début des années 1990 par un artiste qui occupe aujourd'hui une place singulière dans le panorama de la création contemporaine française. Veilhan a toujours conservé dans son œuvre une dimension visuelle et sculpturale. Photographies, sculptures ou installations, ses œuvres font souvent figure de symptômes d'un paysage contemporain construit sur les réussites, échecs ou fantasmes de la modernité et prolongé à l'ère du virtuel. En 1997, Veilhan s'est ainsi lancé dans la reconstruction artisanale de la Ford T et, en 2001, il a, avec ses *light machines* — dispositif archaïque et futuriste composé de murs d'ampoules — redonné une nouvelle généalogie au cinéma. Présentée cet automne au Centre Pompidou, l'exposition «Vanishing point» proposait une même lecture à rebours de l'histoire de la vitesse et de l'image au xx^e siècle. Elle articulait, sur fond de trompe-l'œil en perspective, une de ses *light machines* avec une sculpture de hors-bord, comme figé dans son élan. Documentant la naissance de cette œuvre et les références qui lui sont attenantes, le catalogue publié à cette occasion illustre parfaitement le processus d'élaboration de l'ensemble et complète parfaitement, comme une annexe, la monographie parue chez Hazan.

O. M.

RANCIÈRE Jacques

Malaise dans l'esthétique

[Galilée, 173 p., 24 €, ISBN : 2-7186-0662-2.]

- Ce que Jacques Rancière appelle «esthétique» n'est ni une discipline à l'exemple de la psychologie ou de la linguistique, ni un discours en sous-main de la philosophie sur l'art. Esthétique qualifie un régime de reconnaissance, d'identification de l'art selon trois pôles : pratique (un faire), visibilité (formes), intelligibilité (modes). Il ne s'agit donc pas de porter le drapeau d'une spécialité mais de déployer les inconstances de ce régime si singulier de l'art. Rancière met en avant deux accentuations paradoxales et contradictoires : d'une part, le «n'importe quoi», c'est-à-dire le non-art que les lieux d'exposition, officiels ou privés, exhibent, et, d'autre part, l'art et ses manifestations comme contenant la promesse

ou l'utopie d'une vie autre. Pour lui, il n'y a pas lieu de reprocher à l'esthétique de brouiller le partage de l'art et de la vie, des choses et des signes au nom d'une pureté de l'art. Son livre veut bousculer la relation art et politique, au nom du dissensus (contraire du consensus) et de la torsion que subissent aujourd'hui l'esthétique et la politique (par exemple, dans la version «l'art au service du lien social»). Aussi Rancière conduit-il son lecteur des «politiques de l'esthétique» au «tournant éthique de l'esthétique et de la politique». Avec ce nouveau livre, Rancière poursuit et approfondit la discussion et la critique commencées dans *Le Destin des images*. Elle atteint Adorno, Badiou et son «inesthétique» (une esthétique «ultraplatonicienne» de l'Idée) et, de nouveau, la dernière réflexion de Lyotard sur l'art (une esthétique du sublime). Aucune de ces conceptions ne fait l'affaire de Rancière, en particulier celle de Lyotard, à qui il est reproché, poussant paradoxalement à l'extrême la pensée d'Adorno, de revendiquer pour l'art «la présentation de l'imprésentable», c'est-à-dire la catastrophe, c'est-à-dire l'abandon de la perspective de l'émancipation. Voilà un cas radical, au sens de Marx, de ce que Rancière nomme tournant éthique. Le film de Clint Eastwood *Mystic River* en offre une modalité plus sensible : l'effacement de la discrimination du juste et de l'injuste. Reste l'interrogation du lecteur : que faire, si cela a un sens, c'est-à-dire aussi, que peindre, qu'écrire, que composer, pour en finir avec l'indistinction que dénonce et désapprouve Jacques Rancière ?

M. E.

ROTHKO Marc

La Réalité de l'artiste

[Flammarion, ill., 295 p., 24 €, ISBN : 2-08210442-7.]

- De Mark Rothko, il n'y avait, si l'on peut dire, que sa peinture à regarder, à méditer. Maintenant, il y a le peintre à lire. Plus de trente ans après le suicide de leur père, ses enfants viennent de faire paraître, cette année à New York, un manuscrit dont certains proches soupçonnaient l'existence. Celui-ci n'a été découvert qu'en 1988. Vingt textes — «Le dilemme de l'artiste»,

« L'intégrité du processus plastique », « Art moderne », « Plasticité », etc. — composent le livre dont le grand peintre expressionniste américain n'a pas préparé l'édition mais seulement choisi le titre, comme l'atteste la photo du manuscrit. Dans une éclairante introduction, Christopher Rothko, le fils du peintre, date ces écrits des années 1940-1941, soit bien avant que son père n'entreprenne ses très grandes toiles de couleur que l'on a pu voir ou revoir, en 1999, au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. De quoi parle Rothko ? De tout sauf de son travail, de son métier, de sa peinture, de ses tableaux. Il parle de l'artiste et de l'art, avec une détermination et une hauteur de vue saisissantes quand, dans le même temps, les difficultés matérielles sont grandes (avoir faim ou se soumettre, écrit à peu près Rothko). L'interrogation est là, en tête du second texte : « Pourquoi peindre ? » Parce que l'artiste doit survivre, engagé « comme une plante » dans une sorte de processus quasi darwinien. Processus est le mot employé par Rothko. Il y a un processus plastique sans finalité assignable dans lequel l'artiste prend place. C'est pourquoi Rothko consacre tant de pages aux grandes coupures dans le monde de l'art. Elles portent le nom de la Grèce et de l'Égypte, de Giotto et de la Renaissance. Ce sont ses grandes références. Seul compte à travers le temps et les œuvres ce que fait l'esprit humain. Pour lui, décadence n'a aucun sens en art. Si l'art est une forme d'action, et même une forme d'action sociale, écrit l'artiste, ce que fait l'esprit humain, c'est penser et peindre. Et pour Rothko, dont la culture philosophique (Platon, Aristote) est réelle, cela va de pair. Cela n'a pas empêché l'éditeur de faire disparaître du titre français « philosophie de l'art », présent dans l'édition américaine. La réalité de l'artiste est, pour Rothko, une expression polysémique. Physique, psychique, plastique, elle est aussi dans un sans-nom au-delà de la peinture. *La Réalité de l'artiste* est un grand livre de peintre. Il prend place, pour rester dans le siècle de Rothko, aux côtés de ceux de Kandinsky et de Paul Klee.

M. E.

SIEGEL Katy et MATTICK Paul

Argent

[Thames & Hudson, coll. « Questions d'art », 208 p., 22 €, ISBN : 2-87811-248-2.]

STEINER Barbara et YANG Jun

Autobiographie

[Thames & Hudson, coll. « Question d'art », 208 p., 22 €, ISBN : 2-87811-247-4.]

- Baptisée « Question d'art », la nouvelle collection de l'éditeur anglais Thames & Hudson rompt avec le traitement habituellement réservé aux ouvrages thématiques, comme le prouve la traduction en français de ses deux premiers volets. Confiés à des critiques, commissaires d'exposition et des artistes, ils offrent des points de vue résolument subjectifs pour aborder à nouveau des sujets amplement commentés ou d'autres inédits. Signé par Barbara Steiner, directrice de la Galerie für Zeitgenössische Kunst de Leipzig, et l'artiste autrichien d'origine chinoise Jun Yang, *Autobiographie* fait ainsi la part belle à la scène « germanique ». Les auteurs étudient les travaux de Friedl Kubelka, Elke Krystufek, Anita Leisz, mais n'oublient pas leurs classiques, comme Cindy Sherman ou Christian Boltanski, tout en revenant sur des figures fondatrices telles que l'Américaine Lynn Hershman, auteure dans les années 1970 d'une autobiographie fictive. Si l'introduction peut dérouter les moins aguerris par son vocable « gender-study », elle ne propose pas moins une base de discussion solide avant une seconde partie conçue comme une exposition réunissant des notices d'œuvres et une troisième constituée par un débat sur le « mythe de l'autobiographie ». Plus léger dans son écriture, *Argent* suit le même découpage (introduction, exposition illustrée et débat) pour aborder de manière transversale (du « précieux » aux « alternatives » en passant par l'importance de la production et du financement de la création contemporaine) un thème aussi riche qu'il y paraît.

O. M.

WOLF Laurent

Vie et mort du tableau

- Tome I, Genèse d'une disparition

[Klincksieck, coll. « 50 questions », 176 p., 12 €, ISBN : 2-252-03478-5.]

- Tome II, La peinture contre le tableau

[Klincksieck, coll. « 50 questions », 200 p., 12 €, ISBN : 2-252-03479-3.]

- Pour Laurent Wolf, l'histoire de la peinture occidentale peut se situer entre deux dates symboliques : 1273, Cimabue achève le Crucifix d'Arezzo ; 1973, Picasso décède. Sept siècles en tout, sept siècles qui appartiennent à l'une des plus incroyables mythologies culturelles. Plus que d'apporter des réponses pour éclairer les étapes de cette grandeur et décadence de la peinture, il préfère élargir les points de vue, multiplier les questionnements et, par-dessus tout, revenir à l'expérience que tout un chacun peut faire de l'art aujourd'hui, qu'il soit ancien ou moderne. Partant de l'anathème lancé à l'encontre de l'art pictural par les artistes conceptuels et par les théoriciens de la peu joyeuse apocalypse esthétique, l'auteur nous invite à méditer sur la relation que nous avons (ou qu'on nous fait avoir) de l'œuvre picturale. La grande richesse de sa démarche est son caractère pédagogique d'une part, et initiatique de l'autre — ici, rien n'est donné comme acquis, tout est objet d'un examen attentif et révélateur de problèmes qui ne sont pas toujours apparents. Comment en est-on arrivé à la théorie du dernier tableau, énoncée par Taraboukine et traduite dans les actes par le *Carré blanc sur fond blanc* de Kasimir Malévitch ? Comment la peinture a-t-elle, après bien des soubresauts pendant la période des avant-gardes au début du xx^e siècle, choisi de sortir de ses gonds traditionnels ? Le musée, tel qu'on le conçoit désormais, n'a-t-il pas contribué à modifier radicalement l'idée qu'on a pu se faire de la peinture ? À l'aide d'une multitude d'exemples et de notations personnelles, grâce à une vaste culture, Wolf nous conduit à travers l'immense territoire de l'art, qui n'est pas seulement celui de la représentation (jusqu'à la non-représentation), mais aussi celui de

la circulation (réelle, mais aussi symbolique) d'une marchandise (le tableau) et celui de la vision que suppose la notion d'image, qui n'a cessé d'évoluer. Quiconque a l'intention d'abandonner tous les poncifs en vigueur sur l'histoire de l'art et de se forger une conception personnelle peut trouver dans ces pages les instruments pour mener une réflexion sérieuse et libre de tout préjugé.

G.-G. L.

BANDE DESSINÉE

Sélection de Jean-Pierre MERCIER

BORDAS Jean-Sébastien

Le Docteur Héraclius Gloss

[D'après Guy de Maupassant, Delcourt, 94 p., coul., 14,95 €, ISBN: 2-84789-102-1.]

• Dans une petite ville de la province française de la fin du XIX^e siècle, le docteur Héraclius Gloss mène la vie d'un notable passionné par les livres et l'étude. Convaincu par un songe de la justesse des thèses pythagoriciennes sur la métempsychose, il devient la proie de sa nouvelle idée fixe et transforme peu à peu son logis en arche de Noé, au grand désarroi de sa bonne, qui se trouve également être sa compagne. Son inexorable descente vers la folie est détaillée avec une ironie sèche bien dans le ton de Maupassant, qui est ici adapté de main de maître. J.-S. Bordas met au service de cette nouvelle un trait vif et un découpage sans temps mort. On est saisi sur le champ par l'envie de relire Maupassant.

J.-P. M.

BRETÉCHER Claire

Portraits sentimentaux

[La Martinière, n. p., coul., 25 €, ISBN: 2-7324-3079-X.]

• Le connaisseur de Claire Bretécher le savait déjà : quand elle ne dessine pas de planches de bande dessinée, la créatrice d'Agrippine se « délasse » en réalisant des portraits en couleur selon des techniques diverses. Deux ouvrages avaient paru, et semblent aujourd'hui épuisés. Celui-ci vient à point nommé mettre en lumière cette face cachée, plus intime, du travail de Bretécher, et démontre, s'il en était encore besoin, quelle extraordinaire dessinatrice elle est. Plus sereins, plus tendres (mais pas moins espiègles, surtout quand l'artiste se laisse aller à l'autoportrait) que ses pages de bande dessinée, ces portraits familiers sont un régal pour l'œil.

J.-P. M.

GÖTTING Jean-Claude

La Malle Sanderson

[Delcourt, 109 p., coul., 95 €, ISBN: 2-84789-324-5.]

• Pour ceux qui connaîtraient Götting uniquement comme l'illustrateur des romans d'Harry Potter, *La Malle Sanderson* permettra de découvrir ce que les bédéphiles chevronnés savent depuis longtemps : c'est un formidable auteur de bande dessinée. Pour son grand retour au neuvième art, il signe un récit mélancolique dont la trame se déroule entre les deux guerres dans le milieu du music-hall (deux thèmes qu'il affectionne). Marc Sanderson est un illusionniste dont la gloire s'étend sur les deux rives de l'Atlantique. Perfectionniste, passionné par son métier, il tient à distance tous ceux qui voudraient voir en lui un gourou aux pouvoirs occultes, tout comme il sous-estime la force de l'amour que lui porte la belle Madame Van Nolde, grande bourgeoise mal mariée... « Élégance » est le terme qui résume le mieux l'univers et le style graphique de Götting, camaïeu de gris qui évoque la technique du pastel.

J.-P. M.

PELLEJERO et LAPIÈRE

Le Tour de valse

[Dupuis, coll. « Aire libre », 72 p., coul., 12,94 €, ISBN: 2-8001-3542-5.]

• Quelque part en Sibérie au temps de la puissance du régime des Soviétiques, dans un village situé non loin d'un camp du goulag, une femme trime dur le jour et rédige le soir le journal qu'elle destine plus tard aux deux enfants qu'elle a laissés derrière elle sous des cieux plus cléments. On découvre ce qui la pousse à endurer d'aussi dures conditions de vie : elle attend la sortie de son homme, enfermé depuis de longs mois (des années ?) en camp d'internement. Sur le thème de l'amour plus fort qu'un système qui broie les corps et les consciences, Lapière déroule un scénario dont la subtile richesse ne se révèle que lentement. C'est également une belle parabole sur la transmission obstinée de la vie et le pardon que Pellejero, quelque part entre Pratt et Stassen, met en images lumineuses.

J.-P. M.

PIERRE LA POLICE

Traumavision

[Cornélius, coll. « Sergio », n. p., coul., 19 €, ISBN : 2-915492-03-4.]

- De Pierre la Police, on ne sait rien. Actif depuis une dizaine d'années dans le champ de l'illustration et de la bande dessinée, il reste obstinément dans l'ombre, se contentant de produire des ouvrages dont la matière première est la *junk culture* produite par les médias populaires. *Traumavision* est un bon exemple de sa manière : cette succession de courtes séquences fonctionne comme une improbable entreprise de recyclage de tous les clichés de films d'horreur et d'anticipation à deux balles. Des dialogues navrants servent de contrepoint à des dessins en couleur d'une maladresse très étudiée. Selon les goûts, on peut trouver la chose hilarante ou consternante, ou les deux. Il n'est en tout cas pas interdit d'adorer.

J.-P. M.

WINSHLUSS

Smart Monkey

[Cornélius, coll. « Pierre », n. p., n et b, 18 €, ISBN : 2-909990-91-5.]

- Chassé de sa tribu par un chef dominateur et irascible, un jeune singe malingre mais malin survit comme il peut dans une préhistoire plutôt fantaisiste, poursuivi par la haine sans limite d'un tigre à dents de sabre. Survivant à maints périls, dont le feu et la glace, il reviendra en triomphateur, porteur d'une torche enflammée, symbole de l'accession à un échelon supérieur de l'évolution... La chute imaginée par Winshluss n'en sera pour lui que plus terrible. L'épilogue final, situé en plein XIX^e siècle avide de découvertes scientifiques, en rajoute encore dans le sardonique. De ce récit très noir et entièrement muet (sauf l'épilogue) qui revisite sur un mode narquois tous les classiques de la littérature préhistorique, on appréciera le dessin expressif et la verve narrative constante.

J.-P. M.

BLUTCH

Total jazz, histoires musicales

[Le Seuil, n. p., n et b, 12 €, ISBN : 2-02-050938-5.]

- Pendant plusieurs mois, le magazine spécialisé *Jazzman* a offert à Blutch deux pages dans chaque numéro, à charge pour lui d'illustrer sa passion pour le jazz. Souvenirs de concert, anecdotes célèbres, réflexions libres, Blutch se permet les approches les plus éclectiques et parvient à faire sentir par le dessin ce qu'ont été ses bonheurs d'auditeur. Les amateurs reconnaîtront les plus grands virtuoses du genre, avec une prédilection pour les maîtres de l'après-guerre, avec lesquels Blutch « dialogue » d'égal à égal. Le dessin pulse et vibre, l'ensemble respire la passion, l'intelligence... et le swing. Un régal.

J.-P. M.

CINÉMA – LIVRES

Sélection de Patrick BRION

AUZEL Dominique

Paroles de François Truffaut

[Albin Michel, 96 p., 14 €,

ISBN : 2-226-14136-7.]

- « Avec l'image d'un film — disait Truffaut — on arrive à une satisfaction partielle, peut-être à 70 % ou 80 % de ce que l'on a rêvé, dans le meilleur des cas. Avec le dialogue, on peut arriver à 100 %. » L'auteur de ce petit livre a donc choisi de privilégier, en même temps que l'illustration, les textes mêmes des films de Truffaut, se refusant à toute exégèse, tout en laissant parallèlement le cinéaste commenter brièvement chacun de ses films. « Antoine Doinel est le contraire d'un enfant maltraité. Il n'est pas "traité" du tout. » « Je crois que la plupart de mes films sont construits sur le principe d'un engrenage dans lequel se trouve pris le protagoniste, toujours plus faible que sa partenaire » (à propos de *La Sirène du Mississippi*). Le choix des photos est également à porter au crédit de l'auteur du livre. Comment oublier Nathalie Baye derrière les bougies de *La Chambre verte*, l'affrontement de Gérard Depardieu et de Catherine Deneuve dans *Le Dernier Métro* et la très belle illustration de *La Femme d'à côté* montrant une Fanny Ardant, le chemisier ouvert, assise les pieds nus sur le lit ?

P. B.

BAECQUE Antoine (de)

et GUIGUE Arnaud

Le Dictionnaire Truffaut

[Éditions de La Martinière, 432 p., 35 €,

ISBN : 2-84675-145-5.]

- Plus de trois cent cinquante entrées, une vingtaine de collaborateurs... Il n'en fallait sans doute pas moins pour aborder d'une nouvelle façon, à la manière d'un dictionnaire, la personnalité de François Truffaut. D'À bout de souffle dont il fut scénariste à 33 rue de Navarin, lieu du commissariat où le laissa son beau-père, Truffaut réapparaît ici comme la figure unique d'un puzzle aux multiples pièces. On trouvera donc ici les films, les personnages,

les figures féminines — Nathalie Baye, Catherine Deneuve, Isabelle Adjani, Fanny Ardant et les autres — et tous ceux qui, à des titres divers, ont croisé la vie de Truffaut, André Bazin et Pierre Braunberger, Jean Cocteau et Jean-Paul Sartre. On appréciera une fois de plus la justesse de certains propos de Truffaut, disant par exemple à propos d'Henri Langlois : « Un homme aussi pittoresque et contradictoire qu'un personnage de Dickens ». Apparaissent également l'affaire de la Cinémathèque, curieux prélude aux événements de 1968 et dont Truffaut fut le fer de lance, aussi bien que son antagonisme avec Jean-Luc Godard, cristallisé au moment de *La Nuit américaine* et qu'il n'hésitera pas à qualifier de « merde sur son socle ». Il en est de même pour les attaques d'une rare virulence du jeune Truffaut, alors critique, contre un certain « cinéma de qualité français » et ses cinéastes, dont il est prêt à déboulonner les statues... La variété des divers articles (« déshabillage », « ruse », « tour Eiffel », « imperméable », « détective ») peut soudain surprendre mais elle sert justement, à côté d'entrées plus prévisibles telles qu'« Alfred Hitchcock » ou « politique des auteurs », à cerner au plus près celui qui demeure certainement le cinéaste-clé de la Nouvelle Vague, celui qui est parvenu à mener une carrière totalement personnelle tout en obtenant la reconnaissance du public et de la critique. Antoine de Baecque, qui a écrit avec Serge Toubiana une remarquable biographie de Truffaut, et Arnaud Guigue, qui est lui aussi l'auteur d'un livre sur le réalisateur de *Baisers volés*, sont parvenus par le choix de ces petits articles à parler à la fois de la musique (Georges Delerue, Bernard Herrmann), des auteurs que pouvait préférer Truffaut, de la technique cinématographique de ce dernier (« fermeture à l'iris ») que de sa vie. Pour eux, la forme du dictionnaire « va bien au cinéaste dont l'univers et la biographie semblent offrir autant d'éclats, publics ou secrets, connus ou clandestins, qu'ils contiennent d'événements, de personnages, de rencontres, de films, de périodes, de livres, de répliques, de manies, d'habitudes, car François Truffaut était un homme organisé, au comportement hautement ritualisé ».

P. B.

BERGALA Alain

Abbas Kiarostami

[Cahiers du cinéma, 98 p., 8,95 €, ISBN : 2-86642-374-7.]

- La modicité du prix et la pagination réduite ne doivent pas cacher l'exigence de l'auteur, Alain Bergala, qui parvient en effet, en quelques chapitres et avec plusieurs photos, à donner une vue d'une parfaite exactitude d'Abbas Kiarostami. Il insiste sur « la figure de l'agencement qui va devenir centrale dans l'œuvre » dès *Le Pain et la rue*, le premier court métrage de fiction du cinéaste. Cinq photos, plus utiles que des dizaines de pages, confortent l'idée de Bergala en montrant un homme seul dans une ruelle. L'importance de la profondeur de champ va de pair avec la véritable passion que le cinéaste porte à son personnage. Bergala s'attache ensuite au thème de la loi et à sa transmission, « une des grandes questions que se pose le cinéaste ». Plus loin, l'appareil documentaire établit un rapport entre Roberto Rossellini et Kiarostami, plus précisément entre l'admirable *Voyage en Italie*, *Le Vent nous emportera* et *Le Goût de la cerise*. L'analyse de certaines séquences, celle, « labyrinthique », de *Et la vie continue* et ce que Bergala nomme « matrices de plans » enrichissent le propos critique. Ceux qui connaissent mal l'œuvre de Kiarostami trouveront ici des documents fondamentaux pour pouvoir pénétrer plus avant dans des films tels que *Au travers des oliviers* ou *Et la vie continue*. Ceux qui, au contraire, la connaissent mieux découvriront combien ce petit livre est riche d'idées et de connexions, en un mot, parfaitement excitant.

P. B.

COLLET Jean

François Truffaut

[Éditions Gremese, 128 p., 19,80 €, ISBN : 88-7301-580-8.]

- L'anniversaire de la disparition de François Truffaut, en 1984, est l'occasion d'une floraison de livres, anciens ou nouveaux. Celui de Jean Collet, dont une première édition avait été publiée en 1985, est une approche

passionnante du cinéaste. Jean Collet analyse chronologiquement la carrière de Truffaut et ses commentaires sont constamment remarquables. Il écrit ainsi à propos d'*Une belle fille comme moi* : « La fébrilité, chez Truffaut comme chez Henry Miller, a quelque chose à voir avec la dépense et la grâce. Il y a un plaisir incomparable à brûler ses ressources à toute allure. » Et, plus loin, pour *La Chambre verte* : « C'est un film pensé et voulu en réaction contre les habitudes de la télévision. Pour Truffaut, si le cinéma veut sauvegarder sa "magie", il doit s'opposer autant qu'il peut au modèle de la télévision. Donc, au lieu de divertir, se concentrer. Au lieu de griser et choquer, émouvoir. » En quelques phrases, en quelques mots, Jean Collet dégage l'originalité de chacun des films, sa tendresse et son humanité. Le choix des citations de Truffaut est un modèle d'exigence, et l'auteur a l'intelligence et la modestie de lui laisser souvent la parole. « Les films respirent par leurs défauts. Un film sans défaut est irrespirable », déclare ainsi Truffaut qui ajoute ailleurs : « La couleur aura fait autant de mal au cinéma que la télévision. » Le soin apporté au texte se retrouve dans celui des images et il est difficile de ne pas être ému par la photo de *L'Argent de poche*, où l'on peut découvrir à quel point la très jeune Eva Truffaut a déjà le même regard que son père. De même, les photos de *La Nuit américaine* montrent Truffaut indiquant à Jean-Pierre Léaud comment gifler Jean-Pierre Aumont et expliquant un jeu de scène à Jacqueline Bisset. Présent par les textes, Truffaut l'est donc aussi par les photos et on le suit de *La Chambre verte* à *L'Histoire d'Adèle H* sans oublier, naturellement, *L'Enfant sauvage* et Jean-Pierre Léaud, qui lui ressemble comme un frère. Chaque article consacré aux films est un modèle de réflexion et de connaissance à propos de celui qui disait : « Les films avancent comme des trains dans la nuit. » « François Truffaut ou la profondeur dans la simplicité », écrit Collet. Le symbole même de ce livre dont la réédition s'imposait.

P. B.

JACQUET Michel

Travelling sur les années noires

[Alvik Éditions, 144 p., 19 €, ISBN : 2-914833-20-2.]

- Le sous-titre du livre indique précisément son but : « L'Occupation vue par le cinéma français depuis 1945 ». Il ne s'agit donc pas — comme l'était l'excellent ouvrage de Jacques Siclier *La France de Pétain et son cinéma*, Veyrier, 1981 — de couvrir les films produits durant l'Occupation mais au contraire ceux qui, au fil des ans, ont décrit cette période tragique de notre histoire.

Le livre suit une démarche chronologique afin de pouvoir étudier plus précisément les modifications de l'état d'esprit du cinéma français et, sans doute aussi, de la société. Les années qui suivent la guerre voient apparaître une succession de films à la gloire de la Résistance, organisée ou individuelle, du *Père tranquille* avec Noël-Noël à *La Bataille du rail*, deux films de René Clément en qui Michel Jacquet voit « l'auteur le plus consensuel de l'après-guerre ». Parallèlement, *Boule de suif*, tout en se référant à la première guerre mondiale, est une directe allusion à la seconde. Petit à petit, malgré l'apparente vision commune de la Résistance par les gaullistes et les communistes, quelques voix divergentes se font entendre. *Nous sommes tous des assassins* d'André Cayatte (1952) annonce *Lacombe Lucien* (1973) de Louis Malle en présentant un personnage qui « passe sans transition des basses besognes du marché noir aux basses besognes de la Résistance ». De même, *La Traversée de Paris* (1956) de Claude Autant-Lara va trouver son pendant, en 1990, avec *Uranus* de Claude Berri, ces deux adaptations de Marcel Aymé présentant une société française prête à s'arranger de la situation politique du moment. La représentation de l'Allemand évolue elle aussi et, par exemple, *La Ligne de démarcation* (1966) de Claude Chabrol fait une distinction entre l'officier de la Wehrmacht et celui de la Gestapo. Alors que le cinéma comique continue à prendre l'Occupation pour décor dans *La Grande Vadrouille* ou *La Vache et le prisonnier*, des films commencent à poser directement la question de l'antisémitisme, celui des

individus (*Le Vieil Homme et l'enfant* de Claude Berri), comme celui des institutions (*Le Chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls). On commence à parler désormais plus de collaboration que de résistance, même si René Clément signe, avec *Paris brûle-t-il ?*, en 1966, une reconstitution qui gomme volontairement les antagonismes. Jean-Pierre Melville réalise aussi, avec *L'Armée des ombres*, une œuvre que l'auteur juge plus ambiguë que l'on ne pourrait croire : « Melville humanise et déshumanise tour à tour les protagonistes de cette tragédie moderne. Ce faisant, il démystifie largement la lutte clandestine. Le moindre paradoxe n'était pas de voir un gaulliste bon teint ouvrir la voie à des approches "révisées" de l'Occupation. » Très bien documenté et constamment intéressant, le livre concernera aussi bien les amateurs de cinéma que ceux qui s'intéressent à l'évolution de la société française.

P. B.

CINÉMA – DVD

Sélection de Patrick BRION

CHOUX Jean et BOYER Jean

Coffret Arletty :

Un chien qui rapporte/ La Chaleur du sein

[MK2/Lobster, 80 min. + 85 min., 32 €, EDV 1264.]

- Il s'agit ici de deux incunables, *Un chien qui rapporte*, réalisé en 1931 par Jean Choux avec Arletty dans le rôle d'une jeune femme qui loue un chien dressé afin qu'il monte dans les belles voitures et que sa maîtresse puisse en séduire les riches possesseurs, et *La chaleur du sein*, de Jean Boyer (1938), dans lequel un jeune homme candidat au suicide voit trois femmes venir à son chevet et prétendre être sa mère. Aucun des deux films n'est — reconnaissons-le — un chef-d'œuvre mais le grand intérêt de l'ensemble réside dans le nombre de bonus incorporés à ce coffret, qui donne une idée très juste de la société française de l'époque. Ainsi, *Un chien qui rapporte* comprend une excellente interview avec Arletty qui rappelle notamment l'origine de son pseudonyme,

... un roman de Maupassant. Elle rappelle aussi combien, avec les scénarios écrits par Henri Jeanson et Jacques Prévert, il n'était pas question de changer un mot du texte. Ce qui ne posait — remarque-t-elle — aucun problème car les dialogues étaient dans chaque cas totalement écrits en fonction des acteurs. On trouvera aussi en complément deux courts métrages, *Frivolités* de René Le Henaff, consacré à la mode de la fin des années 1920, et *Amour et publicité* qui se déroule dans un magasin de sports. C'est l'occasion de retrouver les paysages et les décors (l'avenue de l'Opéra) d'un Paris largement modifié depuis, et en même temps les costumes et les voitures des années 1930. De même, *La Chaleur du sein* comporte en bonus quelques-uns des essais de tournage des *Enfants du paradis* avec Arletty et Louis Salou dirigés par Marcel Carné. C'est — malgré la vétusté du matériel — un moment fascinant. On notera aussi une invraisemblable publicité de Michel Simon pour la cigarette Caporal doux et plus généralement pour la Régie française des tabacs. Les actualités de 1938 nous permettent par ailleurs de découvrir le — très provisoire — taxi à charbon que l'on chargeait à la manière d'une chaudière. Un ensemble tour à tour intéressant et pittoresque.

P. B.

PAGNOL Marcel

La Fille du puisatier

[Compagnie Méditerranéenne de Films, 140 min. + 75 min., 25 €, EDV 171.]

- Ce nouveau coffret consacré à l'œuvre de Marcel Pagnol complète ceux déjà sortis. Il s'agit cette fois-ci d'un double DVD.

Le premier comporte *La Fille du puisatier*, le second, une succession de bonus. Le plus passionnant d'entre eux est composé par les extraits tournés du film inachevé de Pagnol *La Prière aux étoiles*, joué par Pierre Blanchar et Josette Day. Mis en scène à Paris, à la porte de Saint-Cloud et au Luna Park de Léon Volterra, l'ami de Pagnol, le film aurait visiblement été une œuvre passionnante que plusieurs raisons ont contribué à arrêter en pleine réalisation. Parmi les autres bonus, le plus intéressant est une

longue interview de Jacques Siclier qui explique combien *La Fille du puisatier* mérite d'être considéré comme un véritable document sur la France de l'époque. À l'origine, le film devait s'achever par la victoire de l'armée française. Mais les circonstances ont été différentes et le tournage du film s'est arrêté en juin 1940 avec la défaite. Il convenait alors de modifier le scénario avant de reprendre le tournage, ce qui fut fait. La fameuse scène dans laquelle la famille rassemblée autour du poste de radio écoute l'allocution de Philippe Pétain — une séquence qui a beaucoup été reprochée à Pagnol! — trouve du coup sa justification en devenant non pas une prise de position mais un témoignage sur la France de l'époque et le reflet de la réaction des Français découvrant soudain que la guerre venait de s'arrêter... Il convient d'ailleurs, à ce propos, de rappeler que Marcel Pagnol avait refusé de travailler pour la Continental en raison des capitaux allemands de la firme en question. Ce qui l'avait conduit, comme il le déclare dans une précieuse interview que contient le DVD, à s'éloigner de Paris et à rejoindre le Var puis Monaco. Le DVD comporte également le texte dit par Pagnol lui-même de ses adieux à Raimu, dont *La Fille du puisatier* fut le dernier film, ainsi qu'un press-book concernant la sortie du film aux États-Unis. La presse américaine s'enthousiasma en effet pour... *The Well Digger's Daughter!* Également interviewée ici, Jeannette Rongier, qui avait été la monteuse du film, rappelle que Pagnol y trouvait deux des éléments fondamentaux de la vie: le pain et l'eau. En tout cas, quel que soit l'intérêt des bonus, l'essentiel est bien évidemment *La Fille du puisatier*, superbement joué par Raimu, Fernandel, Josette Day et Charpin qui avouait: «Je suis comme une espèce de phonographe qui parle tout seul.»

P. B.

ALBUMS

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

BADESCU Ramona
et CHAUD Benjamin (ill.)

Pomelo rêve

[Albin Michel Jeunesse, 11,90 €, ISBN : 2-226-15-305-5.]

- Après *Pomelo est bien sous son pissenlit* et *Pomelo est amoureux*, retrouvons avec bonheur les états d'âme, plutôt que les aventures, de Pomelo, ce tout petit éléphant rose à longue trompe. Quand Pomelo décrit toutes les sortes de rêves qu'il fait, il est vraiment très proche de nous. Quand il est éveillé, il se demande parfois s'il ne rêve pas, surtout quand une patate lui sourit, parle, bouge, alors autant lui raconter une histoire pour la faire rêver.

Dans la troisième histoire de ce volume, Pomelo n'a pas envie que ce jour qui arrive soit un jour comme tous les autres. Il décide que c'est Carnaval. Tout son petit monde se déguise, même les carottes et le pissenlit. Ce duo auteur et illustrateur nous entraîne dans un monde de fantaisie calme et sereine, d'humour distillé subtilement dans la relation entre texte et image.

On ne se lasse pas.

À partir de 5 ans

I.-F.

BLOCH Muriel
et ANGELI May (ill.)

Qui de l'œuf, qui du poussin ?

[Didier Jeunesse, 11,90 €, ISBN : 2-278-05445-7.]

- Voilà expliqué, dans un grand éclat de rire, notre présence ici-bas : la terre riait trop fort, alors le créateur, pas un rigolo, la jeta par terre ! Mais tout cela ne serait pas arrivé si le poussin n'avait pas obligé son grand ami l'œuf à grimper dans le citronnier pour en faire tomber les fruits. En bon copain, le poussin devant l'œuf éclaté n'en finit pas de rire et ce fou rire va se transmettre jusqu'à la terre entière. Muriel Bloch a librement adapté un mythe bambara. Elle raconte, pleine de rythme, le sourire aux lèvres, cette histoire de création et May

Angeli l'accompagne, avec ses magnifiques gravures dans des dominantes de jaunes et d'ocres, dans un monde qui n'est pas fini mais qui est poésie et drôlerie.

À partir de 5 ans

I.-F.

BRISAC Geneviève
et NADJA (ill.)

Violette et le secret des marionnettes

[L'École des loisirs, 12,50 €, ISBN : 2-211-07564-9.]

- On entre dans ce grand album à la fois comme dans un lieu connu — on est dans le jardin du Luxembourg à Paris, avec les images si belles de Nadja — et à la fois comme dans un monde un peu hostile et plein de mystères dans lequel l'illustratrice a coutume d'entraîner ses lecteurs.

D'une façon ou d'une autre, on est happé au cœur du livre, on a peur avec Violette et on partage le secret de sa rencontre avec les marionnettes. Le texte de Geneviève Brisac est sobre et beau.

À partir de 4 ans

I.-F.

CHARDONNAY Catherine
et PERRIN Renaud (ill.)

La Chasse au fauve

[Albin Michel Jeunesse, 10,50 €, ISBN : 2-226-15304-7.]

- Hubert se déguise en Monsieur, maman devient Madame, et en route pour la chasse à un improbable fauve. Les identités, les âges et les relations entre les deux personnages vacillent, les péripéties de leur course folle s'enchaînent par association ou par rupture. De ce jeu naît un univers onirique et abrupt qui se résout dans le retour final à la réalité... et à la normalité : c'est l'heure du bain. L'illustration, forte, stylisée, aux à-plats de couleurs cernés d'un trait noir, accompagne la dynamique du récit et un texte elliptique et efficace.

De 4 à 6 ans

I.-F.

PIQUEMAL Michel

et NOUHEN Élodie (ill.)

Mon miel, ma douceur

[Albin Michel Jeunesse, 11,90 €, ISBN : 2-278-05458-9.]

- Quel bonheur c'était pour Khadija de retrouver tous les étés « ce pays qui était un peu le sien » et sa grand-mère Zhora qui cuisinait des monceaux de gâteaux pour l'accueillir, qui lui racontait des histoires, des comptines avec la musique de sa langue maternelle. Mais, un jour, on apprend la mort de la grand-mère, là-bas, de l'autre côté de la mer. Cette magnifique histoire sur la transmission — « Qui a assuré sa descendance ne meurt pas », dit le proverbe arabe — est portée par les superbes illustrations d'Élodie Nouhen. Dans une grande harmonie de couleurs, à dominante bleue comme la mer qui sépare et unit les deux mondes de la fillette, les images, avec une grande force évocatrice, donnent le ton du livre. La richesse et la singularité de cet album sont encore renforcées par la présence de la langue arabe. Certains passages du texte, les comptines, les noms de gâteaux, les petits mots pleins de douceur sont écrits en arabe, accompagnés par leur transcription phonétique, ce qui permet de goûter un peu de la musique de cette langue très imagée, du miel et de la douceur.

À partir de 6 ans

I.-F.

DOCUMENTAIRES

Sélection de IBBY-France, LA JOIE PAR LES LIVRES et Gilles FUMEY

Planète Terre

[Gallimard Jeunesse, 520 p., 45 €, ISBN : 2-07-055776-6.]

- De quelle manière raconter la planète aux plus jeunes et aux passionnés de l'évolution terrestre que met en jeu tous les jours l'actualité, parfois dramatique, des volcans, des tremblements de terre, des changements climatiques ? Sans tomber dans le catastrophisme qui imprègne la science de l'évolution terrestre, l'équipe (américaine, mais aussi française) réunie pour ce splendide album donne à voir la Terre comme un système.

Le collectif de scientifiques produit des informations à jour qui rendent compte des derniers développements de la science. Dans cet ouvrage, la Terre est saisie dans ses dimensions historique et « anatomique » (structure, noyau, roches et sols) avant d'être soumise aux forces de l'érosion, de la météorisation et aux mouvements de l'eau. Les continents sont décortiqués dans de grandes familles de formes de relief et les principales couvertures végétales. Les masses océaniques et l'atmosphère sont prises dans leurs dynamiques qu'excellent à raconter des infographies en trois dimensions. Le ballet des plaques terrestres et océaniques est donné à voir avec de multiples cartes et photos emboîtées qui rendent cette géographie concrète fascinante à explorer. La marque des hommes sur l'environnement est l'une des nouveautés de ce travail qui éclaire tous les sujets d'inquiétude actuelle, de la déforestation au réchauffement climatique. L'usage fréquent des images satellitales donne un point de vue rarement exploité dans une encyclopédie de cette nature où la beauté et la richesse de la planète laissent craindre que le pire et l'irréversible ne se produisent. *Planète Terre* est un ouvrage de référence avec un appareil technique qui fait toute la qualité des grands éditeurs.

G. F.

ALPHANDARI Yves,

PORÉE Jean-Dominique

et BOURRIÈRES Sylvain (ill.)

À la découverte des pôles

[Père Castor-Flammarion, coll. « Castor doc », 8,50 €, ISBN : 2-08-161287-9.]

- Cette découverte du monde des pôles est très vivante car elle s'appuie sur le récit d'une expédition norvégienne menée dans l'Arctique de 1898 à 1902, puis sur le duel entre Scott et Admunsen pour gagner le pôle sud en 1910. À travers ces grandes expéditions, ce sont les peuples de l'Arctique, leur environnement et leur mode de vie que nous apprenons. Enfin, l'histoire des avancées scientifiques dans le domaine de l'exploration polaire est abordée. Très bien documenté et agréable à lire, agrémenté de jeux en fin d'ouvrage, ce volume est une réussite.

À partir de 10 ans

I.-F.

DANA Jean-Pierre

J'ai vécu la première guerre mondiale 1914-1918

[Bayard Jeunesse, coll. « Les dossiers Okapi », 9,90 €, ISBN : 2-7470-1446-0.]

- La collection « J'ai vécu » s'est donné pour but de raconter le xx^e siècle à travers les événements les plus terribles qui l'ont secoué et cela, à travers des témoignages. Dans ce volume, la parole est donnée aux derniers témoins de la terrible Grande Guerre. Trois hommes qui ont aujourd'hui 109, 107 et 106 ans. Chaque récit est illustré par des documents personnels des trois combattants : photos, décorations, lettres, écriture de la main de chacun. Ils ont vécu l'horreur des tranchées, les blessures, mais ils savent ce qu'est la fraternité, le besoin d'espérer, de croire. En fin de volume, un dossier replace cette guerre dans son contexte historique, il y a quatre-vingt-dix ans.

À partir de 12 ans

I.-F.

DEQUEKER-FERGON Jean-Michel
et PRUNIER James (ill.)

Sur les traces de Napoléon

[Gallimard Jeunesse/Musée du Louvre, coll. « Sur les traces », 10 €, ISBN : 2-07-050073-X.]

- Selon le principe de cette collection documentaire, c'est à travers un récit ponctué de séquences documentaires que le lecteur part à la découverte d'un grand personnage. Ce Napoléon arrive à point pour la célébration du bicentenaire de son couronnement. Le narrateur est un officier imaginaire qui participe à toutes les campagnes, exerçant son sens critique sur les côtés despotiques de l'Empereur. Napoléon organise sa propagande, il « sculpte son image de grand homme ». Il reste une figure controversée, entre légende noire et légende dorée, et ce récit permet d'en faire une intéressante lecture critique. À noter la qualité des illustrations de James Prunier.

À partir de 10 ans

I.-F.

PONTOPPIDAN Alain Niels,

CORVAISIER Laurent (ill.)

et DEQUEST Pierre-Emmanuel (ill.)

La Vie secrète des arbres

[Actes Sud, coll. « Les globes-croqueurs », 15 €, ISBN : 2-7427-4540-8.]

- La vie secrète des arbres est révélée en trois grandes parties annoncées par un sommaire assez énigmatique qui fait ressentir l'envie d'en savoir plus. Selon les endroits où ils poussent, les arbres s'adaptent à leur milieu pour vivre et se reproduire. On découvre les multiples astuces utilisées par les arbres pour proliférer, atteindre des records de hauteur et de longévité et vivre en compagnie d'autres espèces. L'originalité du livre tient non seulement aux détails peu connus sur la connaissance des arbres, mais aussi aux peintures inspirées de Matisse.

À partir de 10 ans

I.-F.

POÉSIE ET CHANSONS

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

BESNIER Michel

et GALERON Henri (ill.)

Mes poules parlent

[Édition Motus, coll. « Pommes, pirates, papillons », 10 €, ISBN : 2-907354-57-4.]

- Voilà, après *Le Verlan des oiseaux* et *Le Rap des rats*, un nouveau recueil de Michel Besnier à ne pas manquer. Les occasions de rire ne sont pas si nombreuses ; ça caquette au poulailler et sur tous les tons, de la « plainte du poussin » aux « débats sur Radio Poulailler ». C'est très drôle, très inventif. Au plaisir des mots s'ajoute celui des illustrations de Galeron.

À ne pas manquer.

À partir de 10 ans

I.-F.

BLAKE Quentin (ill.)

**Promenade de Quentin Blake
au pays de la poésie française**

[Gallimard Jeunesse, 14 €,
ISBN : 2-07-053688-2.]

- Peut-être ne saviez-vous pas que Quentin Blake, sans doute l'illustrateur anglais le plus connu dans le monde, était un amoureux de la France et de sa poésie. Il le prouve ici, en proposant aux lecteurs une trentaine de poèmes qu'il aime. Ces textes se succèdent selon son humeur, un par double page, ce qui laisse la place à ses images, dans toute la palette des émotions dictées par les poèmes.

À partir de 10 ans

I.-F.

PARMENTIER-BERNAGE Bruno
et BLANZ Aurélie (ill.)

Album de chansons

[Magnard Jeunesse, 20 €,
ISBN : 2-210-74176-9.]

- On a toujours besoin d'un bon recueil de chansons traditionnelles sous la main ; le refrain, ça va à peu près, le premier couplet, rarement jusqu'au bout, alors, la suite... N'en parlons pas ! Cet album de chansons est joliment illustré, il est accompagné d'un CD et, pour chaque chanson, en plus des paroles et de la partition, il y a une présentation qui indique l'origine de la chanson et donne des conseils d'interprétation.

À partir de 3 ans

I.-F.

ROMANS

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

MURAIL Marie-Aude

Simple

[L'École des loisirs, coll. « Médium »,
10,50 €, ISBN : 2-211-074-69-3.]

- Après *Moi, Boy* où un enfant accumulait tous les malheurs de la terre sans que le récit ne sombre dans le pire mélo, Marie-Aude Murail récidive avec l'histoire de Simple et de son frère Kléber. Simple est, ainsi qu'il

le dit lui-même pour faire comprendre l'étrangeté de son comportement, déficient mental. La mère est morte, le père est très occupé avec sa jeune et nouvelle femme et Simple ne peut plus supporter l'établissement dans lequel on l'a placé. Aux yeux de Kléber, il n'y a pas d'autre solution que de prendre Simple et son lapin Monsieur Pinpin avec lui, même s'il a dix-sept ans, son bac à la fin de l'année et une furieuse envie de découvrir la vie. On oublie vite toutes les petites incohérences, la fiction gagne car l'auteur a un talent incomparable pour nous faire partager la vie de ses personnages, pour nous faire rire et pleurer avec eux.

À partir de 12 ans

I.-F.

ROULET Marie-Claude

**La Mère Satan
et autres nouvelles du village**

[Seuil Jeunesse, 9 €, ISBN : 2-02-061366-2.]

- De nouvelle en nouvelle, c'est tout un petit monde que le lecteur découvre. Celui d'un village au temps où on n'avait pas de voiture pour en sortir, où l'on restait entre soi, dans les années 1950 sans doute. Évidemment, on ne part pas en vacances et, quand on est jeune, on traîne sur la place du village, on s'ennuie, on épie. Ces adolescents prennent conscience de ce qui se vit derrière les volets des maisons, du monde terriblement dur des adultes, avec leurs silences, leurs souffrances mais aussi leurs moments de bonheur. Eux aussi grandissent, premières amours et premières trahisons, rêves d'ailleurs. Une magnifique écriture.

À partir de 13 ans

I.-F.

BIOGRAPHIES ET ESSAIS

Sélection de Gérard-Georges LEMAIRE
et Jean-Pierre SALGAS

Histoires littéraires n° 18
(avril-mai-juin 2004).

Les suppléments littéraires
aujourd'hui

[Du Lérot éditeur, 240 p., 20 €,
ISBN : 1623-5843.]

LINDGAARD Jade

et LA PORTE Xavier (de)

Le B.A.-BA du BHL, enquête
sur le plus grand intellectuel
français

[La Découverte, 268 p., 18,50 €,
ISBN : 2-7071-4478-9.]

- Des suppléments littéraires des quotidiens (de la presse littéraire en général), il ne suffit pas de constater la perte de crédit : de déplorer son devenir-support publicitaire, son exponentielle corruption par le journalisme de *connivence* (les « renvois d'ascenseur » dont l'économie est par ailleurs très complexe)... Il faut en *comprendre* (Spinoza) le fonctionnement. Au minimum lire *ensemble* ces journaux, au regard du monde intellectuel et de celui de l'édition (dont les mutations sont extrêmes depuis le milieu des années 1980 ; nous sommes repassés de *L'Éducation sentimentale* aux *Illusions perdues*) et au regard de l'ensemble de la presse (audiovisuelle comprise) : qui a un jour travaillé dans celle-ci, pas seulement littéraire, sait que les journalistes lisent les autres journalistes plus qu'ils ne regardent le monde, ici les livres. D'ou l'intérêt exceptionnel de cette livraison d'*Histoires littéraires* (dirigé par Jean-Jacques Lefrère et Michel Piersens) : enfin, aux antipodes de tout poujadisme ressentimental, des articles érudits et caustiques sur « la casse et le séné », le « nœud de l'intime », l'illustration, la pub, le « grand écrivain étranger », les « marronniers ». Entretiens avec Josyane Savigneau, Claire Devarrieux et Jean-Marie Rouart, respectivement responsables des suppléments du *Monde*, de *Libération*

et du *Figaro*, qui détaillent leur déontologie (tous trois disent assez comiquement admirer le supplément de *La Croix*)... À mi-chemin d'une sociologie idéale de la littérature (le champ tout entier manque), autant donc un matériau qu'une analyse, un bonheur en tout cas indispensable aux bibliothèques et aux accros des suppléments du jeudi.

Un des articles de la revue suit le traitement réservé à trois livres (Djian, Gracq, Saussure). Une bonne façon justement de bâtir une sociologie du champ littéraire pourrait être monographique : suivre un livre, ou un auteur et sa réception, ou son absence, la censure qui le touche, etc. Pierre Bourdieu compare le champ au réseau du métro : pourquoi ne pas l'éclairer par l'histoire documentée d'une station ? Si quelqu'un doit son existence intellectuelle et sociale à la presse, s'il incarne l'hétéronomie absolue, c'est bien « BHL » de 1977 (*La Barbarie à visage humain*) à 2003 (*Qui a tué Daniel Pearl ?*) ; c'est ce dernier livre, baptisé « romanquête », qui a déclenché le travail de Jade Lingaard et Xavier de La Porte, deux journalistes. Question philosophique qui se donne les moyens du journalisme d'investigation intellectuel : « À quelles conditions BHL est-il possible ? » Gilles Deleuze, dans une plaquette datée du 5 juin 1977, *À propos des nouveaux philosophes et d'un problème plus général* (in *Deux régimes de fous*, Minit), avait déjà tout dit sur l'invention non d'une nouvelle pensée, mais d'une nouveauté sociale très réelle (ses successeurs sont légion, ils constituent un monde à eux seuls ; dans la littérature, de Jean-Edern Hallier, le précurseur, à Frédéric Beigbeder, les mêmes processus se retrouvent). Les auteurs suivent livre après livre, déclaration après déclaration, la *trajectoire* BHL (dont la spécificité par rapport à d'autres « intellectuels » réside dans le cumul d'un capital financier et d'un capital politique avec les formes plus classiques du capital culturel). Implacable (dans le prolongement d'Aubral et Delcourt ou de Serge Halimi). Vous ne me croyez pas ? Lisez en parallèle les *Blocs-notes* de François Mauriac, désormais réédités au complet, et ceux de Bernard-Henri Lévy dans *Le Point*...

J.-P. S.

GLOWINSKI Michal

Gombrowicz ou la Parodie constructive

[Traduit du polonais par Maryla Laurent, Noir sur blanc, 272 p., 20 €, ISBN : 2-88250-143-9.]

COLONNA Vincent

Autofiction et autres mythomanies littéraires

[Trystram, 254 p., 21 €, ISBN : 2-907-681-47-8.]

- « La littérature ne se fait pas seulement à partir des mots, elle se fait également à partir de la littérature », dit Michal Glowinski (on peut rappeler la préface de *La Pornographie* sur le « roman de province » polonais). Son livre rassemble douze études détaillées sur le grand *palimpseste* (Genette) qu'est l'œuvre de l'auteur de *Ferdydurke*. Notamment sur *Banquet chez la princesse Kotlubay* (plus justes que les « festin » et « fritouille » de la traduction française, qui ôtent Platon et l'aristocratie), *Mémoires de Stefan Czarniewski*, *La Pornographie*, *Le Mariage*. Puis sur les essais et le rapport au très méconnu Stanislaw Brzozowski. On trouve dans ce livre des intuitions éclairantes : la nature fondamentalement *poétique* des romans, la comparaison avec Igor Stravinsky. En revanche, dans ce travail d'inspiration « formaliste russe » décrivant un « archaïste novateur », on peut s'étonner d'un concept, la « surlittérature », censé relier tous ces *commentaires de texte*. D'autant que de la « surlittérature », Glowinski glisse à la post-modernité qui considère la bibliothèque comme un vestiaire... Car le palimpseste gombrowiczien est une véritable « église intertextuelle », qui correspond dans l'ordre de la bibliothèque à ce qu'il nomme l'Église Interhumaine pour la société des hommes... Gombrowicz écrit « entre » les textes et les formes comme il vit « entre » les hommes : autrement dit, s'il n'est *jamais dupe* des emprunts, il n'est *jamais plus malin* que les ruines dont il fait son matériau (j'emprunte l'idée et cette formulation à Jean Echenoz première période). Autant que dans la préface de *La Pornographie*, je lirais plutôt sa poétique dans le chapitre

de *Trans-Atlantique* sur la bibliothèque de Gonzalo : les livres s'y « mordent » les uns les autres comme des chiens... Autrement dit, Gombrowicz n'est pas Eco, pas même Borges, son grand adversaire argentin. Ironie « borgésienne » : ce volume vaut aussi pour la publication d'une vraie/fausse critique, inédite en France, de Gombrowicz sur un roman imaginaire de Karol Baryka : *Les Péchés de notre jeunesse* en 1935 (très *Ferdydurke*, bien sûr).

Witold Gombrowicz, dont les narrateurs, à partir de *Trans-Atlantique* (1947), arborent le prénom, est au centre (au départ, à l'arrivée) également du livre de Vincent Colonna. L'objectif avoué de ce dernier est de déboulonner Serge Doubrovsky, censé avoir le premier, en 1977, pratiqué l'autofiction (*Fils*) puis élaboré sa théorie (deux livres en 1980 et 1988), comblant une étrange case laissée vide, *lapsus ou ignorance* de Philippe Lejeune dans son classique *Pacte autobiographique* en 1975 (« Le héros d'un roman déclaré tel peut-il avoir le même nom que l'auteur ? [...] Rien n'empêcherait la chose d'exister [...] mais dans la pratique aucun exemple ne se présente à l'esprit »). Depuis, « un néologisme hante l'empire des lettres ». À l'*autofiction restreinte* de Doubrovsky, le « poéticien détroqué » (« genettien hérétique ») Colonna oppose une *autofiction généralisée* qui commence par Lucien de Samosate et va jusqu'à... Vincent Colonna, et qui comprend également des traditions fantastique, spéculaire et intrusive. À l'arrivée, une tentative originale de théorie ludique, à la fois érudite et sternienne, mais où tout, à chaque page, risque de *se retrouver dans tout*, la « nébuleuse » « mythomanie » menaçant de se diluer dans le nébuleux mythomane. Colonna invoque et convoque Gombrowicz : « Lundi moi, mardi moi mercredi moi », écrivait ce dernier, construisant son personnage d'écrivain à l'orée du *Journal* ; on peut y voir narcissisme et mythomanie, on peut à rebours y lire l'émiettement du moi façon Valéry ou Musil – la fiction contre l'auto... dans la ligne de Daniel Oster, à l'œuvre de qui Colonna nous donne envie de revenir.

J.-P. S.

LAGARDE François (photographie),
BAUDILLON Christine (prise de son),
BROYE Lionel (hypermédia)

- **Proème de Roger Laporte**

[Hors-Œil Éditions, coll. « Proème de... »,
2 CD-ROM et un livret, 45 €,
ISBN : 2-9516513-1-7.]

- **Proème de Jean-Claude Milner**

[Hors-Œil Éditions, coll. « Proème de... »,
1 CD-ROM, 30 €, ISBN : 2-9516513-0-9.]

- **Proème de Jean Azémar**

[Hors-Œil Éditions, coll. « Proème de... »,
2 CD-ROM et un livret, 40 €,
ISBN : 2-9516513-2-5.]

- **Jean-Christophe Bailly**

- **Robert Combas**

- **Albert Hoffmann**

- **Jean-Luc Nancy**

- **Jean-Louis Schefer**

- **Denis Roche**

[Hors-Œil Éditions, coll. « 360° »,
6 mini CD-ROM, 20 € chacun,
ISBN : 2-9516513-4-1.]

• Comment réconcilier le support numérique et son contenu ? Hors-Œil, éditeur multimédia installé à Montpellier, propose deux réponses, deux collections. La première, « Proème de... », interroge les liens qui parcourent une œuvre et la relie à son contexte et aux conditions de sa création. Textes, documentaires, entretiens, galeries de photos multiplient les angles pour mieux éclairer la cohérence d'une personnalité ; ici, Roger Laporte, Jean-Claude Milner et Jean Azémar. La collection « 360° » présente quant à elle six intérieurs différents, six lieux de vie et de travail qu'un lent panoramique, à 360°, nous fait apprécier ; un texte choisi et lu par l'auteur-hôte accompagne l'ensemble. Ces « mini CD-ROM » aux sujets rares (Denis Roche, Jean-Luc Nancy entre autres) sont une porte d'entrée idéale pour aborder l'univers de chacun d'entre eux. Deux collections qui ne substituent pas la technique au message qu'elle est censée porter, mais en exploitent toutes les potentialités ; deux collections à placer entre toutes les mains.

Vdp

PIVOT Bernard (entretiens),
KAHANE Roger, LERIDON Jean-Luc
et RIBOWSKI Nicolas (réalisation)

- **Françoise Dolto**

- **Georges Dumézil**

- **Marguerite Duras**

- **Julien Green**

- **Louis Guilloux**

- **Marcel Jouhandeau**

- **Claude Lévi-Strauss**

- **Vladimir Nabokov**

- **Jules Roy**

- **Georges Simenon**

- **Marguerite Yourcenar**

[Gallimard/INA, coll. « Les grands entretiens de Bernard Pivot », DVD, environ 20 € chacun.]

• Pendant près de trois décennies, Bernard Pivot a convié auteurs et écrivains sur le plateau d'émissions aussi célèbres que « Ouvrez les guillemets », « Apostrophes » ou « Bouillon de culture ». Périodiquement, il lui arrivait d'aller lui-même à leur rencontre, au cours d'entretiens spécialement consacrés à l'un d'entre eux. Ce sont ces entretiens que Gallimard, en collaboration avec l'INA, a entrepris de proposer en DVD ; ils n'avaient jusque-là jamais fait l'objet de rediffusions. Allant au bout des choses sans jamais laisser, filmés au plus près de leur intimité, Yourcenar, Roy ou Dumézil reviennent sur leurs carrières, leurs œuvres, ébauchent des pistes d'interprétation ; passionnent de bout en bout. Cette reparation vient à point nommé pour toucher de nouveaux publics. Gallimard annonce du reste une nouvelle série d'entretiens inédits spécifiquement destinés à l'édition audiovisuelle.

Vdp

SAINT-CHÉRON Michaël (de)

Malraux, la recherche de l'absolu

[Éditions de la Martinière, 176 p., 15 €, ISBN : 2-84675-149-8.]

• L'ouvrage de Michaël de Saint-Chéron se propose de retracer le parcours de Malraux dans toutes ses contradictions apparentes. Anticolonialiste dans sa jeunesse quand il découvre le Sud-Est asiatique, antifasciste militant pendant les années 1930, il se

... révèle patriote à la fin de la dernière guerre, pro sioniste (un aspect peu connu de ses options politiques) puis gaulliste fervent. De la fondation du journal *L'Indochine* en 1925 à son poste de ministre de la Culture au début de la 5^e République, la vie de l'auteur de *La Condition humaine* semble dépourvue de cohérence. Le biographe ne cherche pas à masquer l'étrangeté de cette vie et de ses engagements. Il a pour seule ambition de montrer la vérité de la personne, de son œuvre et de ses combats. La valeur de ces pages réside dans leur sincérité, leur volonté d'expliquer (mais pas nécessairement de justifier) les faits et les gestes d'un homme à la fois imprévisible et paradoxal. C'est en tout cas la meilleure introduction qui soit pour découvrir ce destin extraordinaire où se confondent le courage authentique et l'opportunisme — un opportunisme qui ne vise pas la réussite sociale mais un rendez-vous avec l'histoire.

G.-G. L.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Sélection de Thierry GUICHARD, Louise L. LAMBRICHS, Laure MURAT, François de saint-CHÉRON, Jean-Pierre SALGAS et Guy SAMAMA

APPELFELD Aharon

Histoire d'une vie

[Traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti, Éditions de l'Olivier, 240 p., 19,50 €, ISBN : 2-87929-439-8.]

L'Amour, soudain

[Traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti, Éditions de l'Olivier, 240 p., 19,50 €, ISBN : 2-87929-438-X.]

Tsili

[Traduit de l'hébreu par Arlette Pierrot, Le Seuil, coll. « Points Seuil », 160 p., 5,50 €, ISBN : 2-02-068020-3.]

Le Temps des prodiges

[Traduit de l'hébreu par Arlette Pierrot, Le Seuil, coll. « Points Seuil », 160 p., 254 p., 6 €, ISBN : 2-02-068019-X.]

- Né à Czernowitz, en Bucovine, en 1932, Aharon Appelfeld est l'un de ces « enfants de la Shoah » qui survécurent aux camps et à l'exode. Arrivé en Palestine juste après la Deuxième Guerre mondiale, il fait

l'expérience de ce nouvel enracinement qui est aussi fondé sur un déracinement, un oubli de la culture originaire et de la langue maternelle. Mais comment exister avec cet oubli ? Comment devenir soi-même quand l'Histoire vous a maltraité au point de vous voler, dans l'enfance, les mots avec lesquels on s'était construit son premier rapport aux autres et au monde ? Peut-on les oublier sans renoncer à être soi-même ? Auteur d'une trentaine d'ouvrages qui lui ont valu une réputation internationale et qui, tous, puisent dans cette expérience originelle dont les détails se perdent dans les méandres de sa propre mémoire mais qui, dit-il, s'est inscrite dans son corps et dans la moindre de ses cellules, Aharon Appelfeld nous livre dans cette autobiographie qui résiste à se faire fiction ses interrogations sur la mémoire, l'oubli, et la nécessité d'écrire et de transmettre. À travers lui — comme dans toute œuvre littéraire d'envergure —, ce sont aussi les contradictions et les questionnements du monde contemporain qui s'expriment, et ceux en particulier de la société israélienne actuelle. Déclinés de diverses façons dans son œuvre romanesque, ces thèmes apparaissent comme autant d'approches pour tenter de transmettre — ce qu'Appelfeld réalise avec autant de sensibilité que de sobriété — l'impensable qui marqua son enfance puis toute son existence, et dont il est issu.

L. L. L.

BERNSTEIN Michèle

Tous les chevaux du roi

[Allia, 126 p., 6,10 €, ISBN : 2-84485-166-5.]

- « L'internationale lettriste se propose d'établir une structure passionnante de la vie. Nous expérimentons des comportements [...] propres à provoquer des *situations* attirantes », lit-on dans la revue *Potlatch* n° 14 en 1954, un peu le trait d'union entre lettrisme et situationnisme, qui durera jusqu'en 1957 ; parmi ses rédacteurs, Michèle Bernstein, née en 1932, alors compagne de Guy Debord (1931-1994) — elle sera bien plus tard critique littéraire à *Libération*. *Libération* — ce mot pourrait qualifier ce livre, dédié « à Guy », qu'elle publie en 1960 chez Buchet-Chastel. À l'ombre du cardinal de Retz, de Lénine et de Racine (les trois

exergues), quinze ans après la Libération et six ans après *Bonjour tristesse*, contemporain d'*À bout de souffle*, et des années où Alain Robbe-Grillet fédère le Nouveau Roman, ce très bref roman semble *condenser*, mieux, *compresser*, deux siècles de conspiration pour la liberté, le xx^e (le Paris de Breton, les « chemins de la liberté » existentialistes : « Ses amis faisaient défiler en bon ordre les idées d'il y a trente ans, et c'était plaisant ») et le xviii^e (« Elle m'embrassait et pendant tout ce temps mes idées étaient rapides et claires ») : la « situation attirante » des « personnages de romans » qui s'analysent comme tels, vient de Laclou (on pense aux romans libertins de Roger Vailland) : Valmont et Merteuil se nomment Gilles, qui aime Carole et Geneviève, qui aime Bertrand puis Hélène : « [...] quand Gilles m'a retrouvée dans le couloir et m'a demandé gentiment ce que nous allions faire, j'ai répondu : – une conquête, bien sûr ! »

J.-P. S.

LOUIS-COMBET Claude

D'île et de mémoire

[José Corti, 82 p., 12 €, ISBN : 2-7143-0880-5.]

- En six textes brefs et denses, Claude Louis-Combet extrait de la mémoire les étapes qui dans sa vie d'homme le firent devenir écrivain. On ne trouvera pas ici d'anecdotes ou de faits relatifs à la vie de l'auteur du *Recours au mythe* (José Corti, 1998). L'écrivain préfère à « la chansonnette quotidienne » les « racines du chant » que la langue, dans son extrême condensation, apparente ici au *Cantique des cantiques*. De la solitude de l'enfance, dans laquelle « il jouissait intensément du plaisir d'être sans résistance », à la découverte d'une sexualité bannie des codes religieux, c'est à une plongée dans les « abîmes » que l'introspection invite. Pour qui ne connaît pas Claude Louis-Combet, le livre surprendra : les pulsions désirantes, « le rêve éveillé jusqu'aux confins de l'hallucination », le sexe et sa « nostalgie d'inconscience, de magma, de chaos » font tout l'humus de l'écriture que fertilise une solitude voulue. Entré jeune en religion, retiré « du monde des humains en même temps que ce monde-là se retirait de lui », il « était en Dieu, mais Dieu était

absent ». Nous sommes alors dans les limbes d'une vie spirituelle et désirante, prise entre le besoin de silence, de disparition, et le rêve de pénétrer enfin, pour échapper à la solitude, « la nuit substantielle de l'autre [...] hors du masculin et du féminin, du corps limité et de l'âme identifiante ». De l'idylle impossible avec l'autre ou avec le monde, de l'impossible foi en un Dieu absent, du « désir d'éternité » inassouissable, l'amour fait une « exigence de création ». Et l'on ne peut rien ajouter à la dernière phrase du livre : « La ligne bleue du texte dessine alors la frontière : entre fidélité au silence et tentation du cri. » Bien loin des « artifices verbaux »...

T. G.

MALRAUX André

Lazare

[Gallimard, coll. « Folio », 176 p., 4,70 €, ISBN : 2-07-031583-5.]

- Paru pour la première fois il y a trente ans, voici en format de poche l'un des livres les plus singuliers d'André Malraux et, pour beaucoup de lecteurs, l'une de ses plus belles œuvres. Né de son hospitalisation à la Salpêtrière en 1972, ce récit ou fragment autobiographique a été intégré depuis dans *Le Miroir des limbes*, où Malraux lui avait assigné la place finale, celle du dernier chapitre. En effet, cette méditation sur la mort et la fraternité peut apparaître « comme la synthèse fébrile de toute une vie, de toute une œuvre », ainsi que le note Marius-François Guyard dans sa brève et pénétrante introduction. Après les *Antimémoires* (1965), publié par un écrivain qui était aussi un ministre d'État en exercice, *Lazare* est le livre d'un écrivain redevenu pleinement écrivain. Dans l'univers de l'hôpital, dépouillé de son costume de cérémonie, Malraux a revêtu le pyjama du malade : des infirmières, les appels désolés d'un enfant, « des bruits d'assiettes et de fourchettes », des comprimés laissés dans une salle de bains, voilà ce qui donne à *Lazare* sa vraie tonalité, l'accent nouveau qu'il apporte au *Miroir des limbes*. Méditation sur la mort où rêves et souvenirs alternent avec le récit de l'hospitalisation, *Lazare* parle d'une voix moins fastueuse, et partant plus humaine, que celle du narrateur des *Antimémoires*. N'est-il pas singulier, d'autre

... part, que Malraux ait donné pour titre à ce livre le nom de l'ami de Jésus dans l'évangile de Jean ?

F. S.-C.

MAURIAC François

D'un bloc-note à l'autre

[Bartillat, 886 p., 25 €, ISBN: 2-84100-334-5.]

- 1953 : « Il me semble entendre autour de moi, depuis précisément le suprême honneur du prix Nobel, le bruit des chaînes qui tombent », note François Mauriac après avoir rappelé le titre de son premier roman, *L'Enfant chargé de chaînes*. Ce volume, comme ceux rassemblés par Jean Touzot, fait suite aux cinq volumes de *Bloc-Notes* (« Points Seuil »), dont trois avaient été composés par l'auteur, et à *La Paix des cimes. Chroniques 1948-1955* (Bartillat).

Il regroupe des textes parus en 1952-53 dans *La Table ronde*, entre 1954 et 1961 dans *L'Express*, de 1961 à 1970 dans *Le Figaro littéraire* — il faudrait, pour bien lire ce volume, les lire en les croisant à ceux des *Mémoires intérieurs* et *Nouveaux mémoires intérieurs*. Donc, la liberté (déjà, l'Académie française, pourtant l'hétéronomie incarnée, ne l'avait pas empêché d'être résistant...). Et pourtant le contraire d'une littérature « engagée : le chrétien invente une liberté que ne laisse pas le romancier à ses personnages (je rappelle Sartre dans *Situations 1*, à propos de *La Fin de la nuit* : « Dieu n'est pas un artiste, Monsieur Mauriac non plus »), une position inédite : un « journalisme transcendantal », pour utiliser une formule curieusement due à Maurice Clavel, qui le pratiqua fort peu... un cas d'école, en passant, pour la sociologie de la littérature : Mauriac combat toujours à rebours de son camp naturel, la bourgeoisie catholique française. Il faut dire que le Nobel (10 décembre 1952) survient à l'aube d'une époque exceptionnelle, la fin de l'« après-guerre ». 1952-1953, grandes années politiques et littéraires qui voient ici la décolonisation débiter — de Mendès à De Gaulle —, et là, la recomposition du paysage littéraire français après la Libération et l'épuration. Politique : « [...] dès 1954 (le premier tome de mon *Bloc-Notes* en fait foi), j'avais compris que le Général était notre dernier recours

et que la politique de Pierre Mendès-France pour laquelle je me battais alors n'avait de chances que d'être réalisée par De Gaulle : ce qui en fait, s'est accompli » (1964). Cette phrase dit l'essentiel de ces pages et en creux leur paradoxe : la lutte de Mauriac contre la démocratie chrétienne, de Georges Bidault à Jean Lecanuet. Littérature : de la NRF qui réparait *comme si de rien n'était* (comme si Drieu n'avait été), il écrit : « Je nourris un reste de tendresse pour cette chère vieille dame tonduë dont les cheveux ont mis huit ans à repousser ». Et à Nimier, « garçon d'extrême droite » en 1954, il conseille : « Votre tort à mon avis est d'utiliser au jour le jour les événements de votre vie, de les mettre au four sans attendre et d'en retirer trop vite un roman mal cuit. » Etc., etc. Et, à côté du portrait d'écrivains depuis toujours proches (Barrès, Gide, Jouve, Jammes, Cocteau...), on peut suivre dans ce volume le débat continué avec Sartre, souhaité avec Robbe-Grillet (on le croise d'ailleurs dans *Jeune Mariée* de Catherine Robbe-Grillet), l'attention permanente aux jeunes écrivains (Sollers). Sartre n'avait pas tort, mais il ne connaissait pas la suite : Dieu n'est pas un artiste, il est plutôt journaliste.

J.-P. S.

PIERRON Agnès

Pêle-mêle sexuel

[Stock, 250 p., 20 €, ISBN: 2-2340-5686-1.]

- Indépendant, le sexe sait l'être.

C'est lui, ou plus exactement les mots qui servent à le dire, qui se mettent en scène dans le dernier ouvrage d'Agnès Pierron. Celle-ci n'en est pas à sa première expérience d'exploration du langage. Après le *Dictionnaire de la langue du théâtre* ou le *Dictionnaire de la langue du cirque*, elle se livre avec *Pêle-Mêle sexuel* à un exercice de style ordonné comme une saison théâtrale, avec ses temps forts et ses surprises. Représentations après représentations, les locutions du sexe acquièrent droit au chapitre. Recueil de courts textes rien moins que vulgaires, le livre d'Agnès Pierron met en valeur l'aspect ludique d'un vocabulaire qui ne se limite pas, loin de là, à exprimer nos ambivalences et notre « part maudite ».

Vdp

PONTALIS Jean-Bertrand

Le Dormeur éveillé

[Mercure de France, 103 p., 14 €, ISBN : 2-7152-2478-8.]

- Ce livre est moins un autoportrait indirect qu'un espace mental intime préparant à la venue de l'inconnu. L'inconnu, c'est ce qu'on n'attend pas, ce qu'on n'attend plus parce que plus rien n'arrive. Comme dans les rêves, ce sont les images qui précèdent les récits, et les font advenir aux mots. Comme dans les séances d'analyse, cet espace est composé de séquences de fragments « visionnés » qui ouvrent à l'espace intime de l'autre, à nul autre pareil, et dont chacun rencontre son unité. Car le « dormeur éveillé », c'est aussi bien le psychanalyste, le patient, le romancier, le poète : ceux qui voient au-delà des images, au-delà des mots, et qui sont conduits à se faire lecteurs d'eux-mêmes. L'on s'abandonne ainsi à ce livre comme un dormeur éveillé avant qu'un excès de clarté vienne le troubler en mettant fin à sa mémoire rêveuse. À la frontière de la nuit et de l'aube, nous croisons Venise fantôme, les cahiers d'écolier de Paul Valéry, les *squiggle* de Donald Winnicott, des brouilles et des œufs brouillés, des boules de feu et des flâneurs de rives, des peintures et des bibliothèques, et toujours des images qui se placent devant les livres moins pour les cacher que pour nous rappeler que chacun est relié à une histoire secrète. Mais nous croisons surtout un flâneur de vie surpris d'être raconté par l'histoire qu'il raconte, ce paresseux contrarié qui porte son élégance jusque dans un décalage (l'humour) et dans une nonchalance attentive à tout ce qui passe. Car Jean-Baptiste Pontalis n'est pas « celui-là » : il est un croiseur de vie, toujours en chasse d'événements, même s'il sait qu'il y a la mort au bout. En nous faisant sortir des mailles du filet, en nous déprenant du discours, les traits du livre nous entraînent avec lenteur, celle des rêveurs et celle des poètes, ceux pour qui le rêve est un éveil, à saisir les apparitions et les disparitions fugaces d'une enfance qui ne consent pas à mourir.

G. S.

ROBBE-GRILLET Catherine

Jeune Mariée. Journal 1957-1962

[Fayard, 570 p., 23 €, ISBN : 2-213-62014-8.]

- À 27 ans, elle en « fait » 17 : Catherine Robbe-Grillet est toujours prise pour une adolescente — on lui demande sa carte d'identité au cinéma. (Vladimir Nabokov, grand admirateur des romans de son mari, reconnaît Lolita). De façon générale, ce journal retrouvé est celui des *décalages*. Sous un titre à la Mirbeau, il a l'air du journal conventionnel d'une jeune actrice, épousée ingénue de la fin des années 1950, d'un de ces journaux de demoiselles chers à Philippe Lejeune, document sociologique d'une bourgeoisie de province (Kerangoff, Pompadour) obsédée de doubles rideaux et de plantes vertes (« Nous sommes rentrés à Paris par avion hier dans la nuit. Alain est allé aujourd'hui aux Éditions de Minuit et moi chez grand-mère et la couturière »). Lequel dissimule tout autre chose (on pense à *Belle de jour* de Buñuel) : les coulisses de l'œuvre d'Alain Robbe-Grillet (nous allons des prémisses de *Dans le labyrinthe* au triomphe de *L'Année dernière à Marienbad*, réalisé avec Alain Resnais). Ici le sexe, sadisme, impuissance, bois de Boulogne (« Il est selon notre "contrat intime" mon maître et moi sa petite esclave toujours disponible » ; sous le pseudonyme de Jean de Berg, Catherine a publié *L'Image* en 1956). Là, la fabrique du Nouveau Roman au jour le jour par les éditions de Minuit, visant à prendre le pouvoir sur la littérature française, sur fond de guerre d'Algérie : portraits attendus de Simon, Duras, Sarraute et les autres. Le centre du livre est plus sûrement la page 323, après l'épisode du manifeste des 121, les confidences qu'il provoque de Robbe-Grillet à Catherine : le révolutionnaire du roman revient de loin, repenté bouleversé par la réalité concentrationnaire... Au carrefour des deux, sexe, littérature, le *troisième homme* de ce *Journal* est Jérôme Lindon, éditeur courageux et libertin timide. Et aussi les voyages de conférences : dans des pays toujours, eux aussi, *décalés*, coloniaux ou communistes, *pas vrais*, aux allures de *décors* (Yougoslavie, Allemagne, Turquie, Japon). Autre acmé du livre, car c'est une véritable

... leçon de Nouveau Roman, le récit impossible de l'accident d'avion vécu sur l'aéroport de Hambourg. Ce sont tous ces *décalages* en série qui font le *charme* de ce journal, son *trouble*. Zoom arrière, comme dans un film du fédérateur du Nouveau Roman : *Jeune Mariée* pourrait être le nouveau livre d'Alain Robbe-Grillet écrit par son épouse adorée, qui plus est quarante-cinq ans auparavant, son autobiographie d'Alice Toklas, *ready-made* retrouvé, la poursuite de son débat sur l'autobiographie avec Philippe Lejeune. Un livre de son double Henri de Corinthe. Je m'explique : les *Romanesques* n'ont pas cessé, elles se sont déplacées, désormais le jeu se joue hors littérature, avec une littérature désormais soumise au poids conjoint de la Restauration et du Spectacle : il y a deux ans (comme une réplique au Goncourt de Duras, au Nobel de Simon, à la Pléiade de Sarraute), Alain Robbe-Grillet entrait subtilement dans l'auto-commémoration avec deux livres, *La Reprise* et *Le Voyageur*, et le viager de sa propriété en Basse-Normandie qui le transformait en *trésor régional vivant*. Suivirent l'Académie française, et ses *double bind*, réception à venir en février. Annoncée, la biographie agencée par Olivier Corpet, directeur de l'IMEC. Il faut lire *Jeune Mariée* et ses fausses-vraies révélations sur les coulisses dans cette série, «jeu avec le feu» médiatique, Nouveau Roman en vrai comme expérience sociale totale... Déjà d'ailleurs cette manipulation du champ a réveillé les vieilles haines formelles et sexuelles (*Figaro*, *Nouvel Obs*), fait des rides, *comme au bon vieux temps*, sur la triste surface du consensus. C'est là le vrai *décalage* de fond de ce livre surprenant.

J.-P. S.

SEGALEN Victor

Correspondance

[Présentée par Henry Bouillier, Fayard, tome I (1893-1912), 1296 p., tome II (1912-1919), 1270 p., tome III (Repères), 288 p., 120 €, ISBN : 2-21361947-6.]

- Longtemps, pour le lecteur français, Victor Segalen (1878-1919) fut l'auteur des *Immémoriaux* (dans la collection «Terre humaine» chez Plon) sur la civilisation maorie, et des chinois *Stèles* (1913) et *René Leys*

posthume (Gallimard)... Autrement dit, un nom dans l'ombre... de Gauguin, dont il retrouve les traces et rapatrie les œuvres en 1903... de Claudel, auquel il rend visite à T sien-T sien en 1909. Des essais de Pierre-Jean Jouve à Gérard Macé, la dette avouée d'Édouard Glissant à l'*Essai sur l'exotisme* (1904, resté inachevé) n'avaient pas suffi à bouleverser les hiérarchies... Ni les biographies d'Henry Bouillier et de Gilles Manceron... Il fallut attendre 1995 : les *Œuvres complètes* en deux volumes («Bouquins», Laffont) pour prendre la mesure de l'œuvre (mi-Mallarmé, mi-Conrad si on veut). Cette *Correspondance* à son tour est un événement. On la doit à la «fille angélique» Anne Joly-Segalen (*dixit* Henry Bouillier) : elle rassemble 1530 lettres, du 6 octobre 1893 au 20 mai 1919 : Segalen meurt à 41 ans après un passage aux armées, aux bords de la folie lors d'une promenade en Bretagne. «Je ne suis décidément pas fait pour ces visions brèves qui ravissent Loti (Pierre) et par le moyen desquelles il ravit ensuite ses lectrices. Il me faut savoir, outre ce qu'apparaît le pays, ce que le pays pense» (1909). Deux ensembles donc : les études de médecine navale à Rennes, puis Bordeaux, Toulon, la Polynésie, rejointe via les États-unis, la chirurgie et la découverte de Gauguin, les années françaises puis chinoises avec Yvonne, épousée en 1905 ; la Chine de nouveau deux nouvelles fois, son archéologie, sa langue, sa vie quotidienne, la traversée de la Russie en 1917 et la guerre, les dernières années. Trois «hors-la-loi» guident très tôt Segalen : outre Gauguin, Rimbaud, Nietzsche. On rencontre des contemporains capitaux, Huysmans, Saint-Paul Roux, Gourmont, Debussy, Claudel («Tête ronde, yeux porcelaine très vifs ; menton et bouche empâtée comme son parler un peu»). Si le second tome est plus sombre (la guerre, la maladie, l'amour grave avec Hélène Hilpert) et ses splendeurs chinoises, le premier est souvent dyonisiaque (les lettres à Émile Mignard, à Segalen ce que Du Camp fut à Flaubert, le confident des «machines d'amour» : «Je n'admets plus guère qu'une joie en cette matière. Faire plaisir à "l'autre"»). En 1906, Victor Segalen confesse «l'influence Salammô», il correspond très tôt avec Jules de Gaultier, théoricien du «bovarysme»,

il emporte Flaubert dans ses rares bagages chinois. Confiance d'un lecteur de 2004 : je n'ai pas lu de plus belle correspondance depuis celle de Flaubert (Segalen la découvre, un peu déçu, en 1917)...

J.-P. S.

ZOLA Émile

Lettres à Jeanne Rozerot (1892-1902)

[Édition établie, présentée et annotée par Brigitte Émile-Zola et Alain Pagès, Gallimard, 388 p., 22,90 €, ISBN : 2-07-077184-9.]

- Il est très rare, plus d'un siècle après la mort d'un auteur aussi important que Zola, de découvrir quelque 200 lettres inédites, qui plus est à celle qui fut sa compagne pendant quatorze ans et la mère de ses deux enfants. Rappelons, en deux mots les faits : Jeanne Rozerot a 21 ans lorsqu'elle entre au service de M. et M^{me} Zola à Médan comme femme de chambre et lingère. Le romancier approche la cinquantaine, il est marié à Alexandrine depuis vingt ans et souffre de la blessure secrète de n'avoir pas d'enfants. Sa liaison avec Jeanne, dès l'hiver 1888, imposant à la jeune fille de quitter son emploi, va bientôt lui en donner deux, Denise et Jacques. Dès lors, Zola mènera jusqu'à sa mort une double vie : avec sa femme « légitime », qu'il ne peut se résoudre à quitter, et avec sa compagne et ses enfants, qu'il installe dans un appartement à Paris, ou dans une maison louée en face de Médan afin qu'il puisse les observer de sa fenêtre avec une longue-vue... Ces années de crises, de déchirements et de mensonges inévitables sont relatées ici, dans une correspondance unilatérale, les lettres de Jeanne ayant été détruites. La période correspond aussi à l'affaire Dreyfus, ce qui laisse beaucoup espérer au lecteur. Pourtant, il faut être un zolien bien ardent pour goûter tout le suc de ces 400 pages, où Zola, avec le langage simple de l'affection, justifie de façon répétitive cette vie de souffrances continuelles, où il se vit comme un « prisonnier muré dans un cachot » dont il fut pourtant le premier geôlier et demande à Jeanne d'être « très indulgente, très patiente, très soumise ». S'il s'adresse à elle comme à Alexandrine par

« ma chère femme », il préfère le plus souvent assumer leur différence d'âge en assurant curieusement : « Vous êtes mes trois enfants, mes deux petites filles et mon petit garçon. » Est-ce le fait que Jeanne soit étrangère au monde intellectuel (il l'enjoint à copier « lentement » deux à trois pages d'un livre chaque jour et lui propose de corriger ses lettres avec elle) que l'écrivain renonce à aborder le fond des sujets littéraires et politiques ? Toujours est-il que l'on ne puise des années terribles de l'affaire Dreyfus, tandis que Zola est en exil en Angleterre, que de faibles précisions : « Je sais d'ailleurs que tout cela ne t'intéresse qu'à mon point de vue personnel », reconnaît-il, affleurant ici ou là les sources de ces « crises de noir », ses espoirs perdus de justice ou la visite de Clemenceau chez lui. Si l'on peut regretter que les lettres de Jeanne soient perdues, ce qui frappe surtout, c'est la présence très forte d'une femme qui n'est jamais nommée (ou par un « on » anonyme) : Alexandrine. C'est elle qui choisit les cadeaux de Noël des enfants lorsque Zola est absent, elle aussi qui fera les démarches au Conseil d'État pour qu'ils puissent porter le nom de leur père à sa mort. À bien des égards, cette correspondance des « petits faits » quotidiens engage à une lecture « en creux », pour ce qu'elle révèle, aussi, de la condition des femmes au XIX^e siècle.

L. M.

POÉSIE

Sélection de Marc BLANCHET, Yves di MANNO et Jean-Pierre SALGAS

AUTRE SUD n° 26 – septembre 2004

Claude Michel Cluny

[Éditions Autres Temps, 158 p., 13 €, ISBN : 2-84521-187-2.]

- Grand poète méconnu de notre temps présent, mais connu de tous ceux qui savent que ce temps présent est bien incertain, Claude Michel Cluny est à la tête d'une œuvre féconde, quoique toujours réfléchie et retravaillée, que ces nouveaux cahiers trimestriels de la revue *Autre Sud* célèbrent à travers inédits, un entretien et des études notamment de Jean-François Mathé, François

... Montmaneix, Pierre Perrin et André Ughetto. Romancier, essayiste, diariste, critique et poète, Claude Michel Cluny a su déployer une écriture singulière, puisant dans des racines grecques et latines ses obsessions les plus diverses, tout en s'enrichissant de voyages, de lectures où domine toujours un sens de la tradition finement mené. Comme dit très justement Jean-François Mathé dans son étude: «À force de lire Claude Michel Cluny, on n'est presque plus étonné d'être surpris.» La poésie de cet auteur rare répond d'elle-même à cette confiance que tous les découvreurs de cette œuvre partagent — comme le poème *Tulum*, extrait de *Mémoire du sel*: «Le ressac ressasse le rien/au bord d'une vieille vasque/de rocs et d'eau turquoise/Arrêtés par la mer/infranchissable à leurs vaisseaux de pierre,/ les Mayas ont brisé leurs masques/acculés à boire aux nuages/de plus en plus rares,/ et la brume de la soif s'étend/sur la mer — sel, lumière, écume.» On dirait que Claude Michel Cluny prend un malin plaisir à être insaisissable: on l'imagine lyrique il survient ironique, on le veut humoristique il a déjà glissé dans la gravité, on l'imagine reclus et le voici en voyage. Héritier de toutes les formes et seul inventeur des siennes, il a bâti un château à l'abri des courants communs, château qu'il met à terre au moment où on croit qu'il va y demeurer. C'est ce qui fait la force de cette poésie hors du temps et donc intemporelle qu'un volume récent à La Différence (*L'Autre Visage*) couronne encore. Lui-même l'énonce dans les inédits de ce numéro d'*Autre Sud*: «En vérité, je vous le dis à tous/: il n'est pas de vérité.»

M. B.

La Polygraphe, vol. 33-35 :

Les « sembles »

[Éditions Comp'Act, 400 p., 20 €, ISBN : 2-87661-329-8.]

- Créée en 1998 par Henri Poncet au sein des Éditions Comp'Act — dont elle est un peu devenue le fer de lance — *La Polygraphe* s'est très vite imposée comme l'une des revues les plus actives et les plus nécessaires du moment. Non seulement par la qualité

et la diversité de ses choix éditoriaux, mais aussi par sa volonté manifeste de participer au renouvellement, si ce n'est à la redéfinition, du paysage poétique actuel. Le copieux volume que constitue sa dernière livraison en est, à plus d'un titre, l'illustration. L'essentiel du numéro s'articule autour d'un dossier intitulé *Les « sembles »* (terme repris à Coleridge et désignant les spectres), regroupant des textes inédits d'une trentaine d'auteurs et présenté, sinon comme une anthologie, du moins comme une vue en coupe, un éclairage transversal du paysage poétique défendu par la revue. On y retrouve la plupart des auteurs « maison »: Yves Boudier, Roger Dextre, Gilles Jallet, Sophie Loizeau, Xavier Maurel, Martin Rueff, Catherine Tresson, Isabelle Zribi, parmi bien d'autres (notons au passage que les Éditions Comp'Act nous ont fait découvrir de nombreux premiers livres, depuis leur fondation). Mais le « spectre » ici proposé ne se limite pas au seul éloge d'un catalogue: d'abord, parce que plusieurs auteurs « invités » sont là pour l'élargir — et surtout, parce que la réunion au sein d'un même volume de ces écritures au fond très différentes souligne ce qu'elles ont malgré tout en commun, et qui caractérise la « ligne » éditoriale de la revue: une certaine matérialité dans l'approche du poème — une « physique du vers », en quelque sorte —, la revendication d'un héritage ancien et des territoires étrangers, le refus enfin d'oublier la question politique. Cela n'oblitére en rien la spécificité, l'irréductibilité même du travail de chacun, mais donne une couleur très singulière à cet ensemble, qui réaffirme la place centrale de l'écriture en vers sans retomber (à de rares exceptions près) dans les ornières d'un poétisme périmé. Soulignons que le volume s'achève par cinquante pages d'interventions critiques — lectures et comptes-rendus d'ouvrages récents, qui excèdent d'assez loin le simple avis de parution. Et qu'il s'ouvre avec quelques fragments de Pétrarque sur « l'abondance des livres et la réputation des écrivains », qui tiennent lieu de « manifeste », ironique et distant.

Y. d. M.

ARTAUD Antonin

- **Œuvres**

[Gallimard, coll. « Quarto », 1792 p., 290 documents, 35 €, ISBN : 2-07-076507-5.]

- **50 dessins pour assassiner la magie**

[Gallimard, non paginé, 30 €, ISBN : 2-07-077237-3.]

- Entamée peu après la mort d'Antonin Artaud, en 1948, la publication de ses *Œuvres complètes* (initialement prévues en quatre tomes) en est, près de soixante ans plus tard, au vingt-sixième volume et n'est toujours pas achevée... Certes, la plupart des grands livres qui jalonnent ce que l'on hésite à nommer sa « carrière » — *L'Ombilic des limbes*, *Le Théâtre et son double*, *Héliogabale*, *Les Tarahumaras* et même *Pour en finir avec le jugement de Dieu* (paru l'an dernier en « Poésie/NRF ») — sont depuis longtemps accessibles en éditions séparées. Mais il manquait un regroupement de ses écrits, qui permette d'en saisir la cohérence et l'unité sans que l'on ait à parcourir tous les méandres du dédale que sont devenues, à leur corps défendant, les *Œuvres complètes*. C'est désormais chose faite, avec le fort volume que procure Évelyne Grossman dans la collection « Quarto » et qui met l'ensemble de l'œuvre en perspective, des tout premiers écrits, en 1921, jusqu'à la dernière page (reproduite en fac-similé) du dernier des 406 cahiers qu'Artaud avait remplis après sa remise en liberté. Il s'agit bel et bien d'un *rassemblement* — et quasiment d'une synthèse — qui permet de prendre l'exacte mesure de son trajet et d'en revenir aux textes, par-delà la légende ou l'hagiographie. Chaque section, centrée autour d'une œuvre clef intégralement reproduite, s'accompagne de pages annexes, de documents et, surtout, d'abondants extraits de la correspondance, dont on sait qu'elle participe pleinement à l'élaboration de l'œuvre, dès l'origine et jusqu'aux déchirantes *Lettres de Rodez*. Cette disposition globale a aussi pour mérite de remettre en lumière certains livres curieusement négligés, et pourtant capitaux : je songe aux *Messages révolutionnaires* (et aux autres textes « mexicains » d'Artaud, autour de 1935-36) qui marquent,

avec *Le Théâtre et son double*, l'apogée fulgurante de son œuvre avant l'internement ; mais aussi à son dernier grand ouvrage, *Suppôts et Supplications*, qui demeure largement méconnu mais éclaire tous les textes de la fin, à partir d'*Artaud le Mômo*. Un seul reproche, peut-être, concernant ce volume par ailleurs exemplaire : que l'on n'y rende pas suffisamment justice au travail de Paule Thévenin, dont Bernard Noël a parfaitement souligné l'apport décisif dans un livre récent (*Artaud et Paule*, Léo Scheer, 2003). Cette édition sinon « populaire », du moins accessible à tous, s'accompagne d'un luxueux volume : *50 dessins pour assassiner la magie*, reproduisant en fac-similé un texte de janvier 1948 et un choix de dessins prélevés dans les cahiers des dernières années. La qualité des reproductions procure une impression troublante : comme si, à contempler ces « sorts » jadis jetés sur le papier, on avait le sentiment de commettre un larcin — ou de violer un secret.

Y. d. M.

BAILLIEU Jean-Marc

Gu Wei Jin Yong

(Le passé sert le présent)

[Le Bleu du ciel, 96 p., 14 €, ISBN : 2-915232-13-X.]

- Le livre précis, rhétorique et limpide de Jean-Marc Baillieu s'inscrit dans ce qui relève déjà, chez nous, d'une double tradition : celle, d'une part, des œuvres littéraires « inspirées » par l'Extrême-Orient ; mais aussi — ce qui en précise les contours — celle du principe de réécriture (réemploi ou détournement) d'un matériau préexistant, qui régit souterrainement une part non négligeable de la création contemporaine. Sans remonter jusqu'à Segalen ou Pound, il est indéniable que *Gu Wei Jin Yong* doit beaucoup, dans le principe comme dans l'exécution, à certaines œuvres qui l'ont précédé, celles de Paul Louis Rossi et d'Emmanuel Hocquard au premier chef. Cela n'enlève pourtant rien au plaisir que l'on prend à sa lecture, ni à l'étrange fascination que suscitent certains passages — une bonne partie de l'ouvrage étant consacrée à la description « minimaliste »

... de peintures (japonaises ou chinoises), réduites si l'on peut dire à leur plus simple expression : « Thèière et fruits/La thèière dans un encadrement ovale/Nature morte oblique ». Il y a aussi des énumérations, des pages de catalogues, des fragments de chroniques d'où jaillissent parfois des vers étranges : « Rivière près d'un village/épelant le mot cuivre » ; ou, plus loin : « Formule polie,/boisson forte. Les/viandes d'un homme/en deuil. Puent. » On pourrait craindre qu'un tel projet débouche sur la sécheresse ou l'ennui. Il n'en est rien. La distance (plutôt que la désaffection) de l'auteur face à son écriture relève en effet d'une « méditation » — sur l'illusion de la représentation, l'écart entre image et langage — qui plonge à son tour le lecteur dans une sorte de vacuité réceptive, stimulante et dynamique. Et l'oblige à contempler davantage les mots eux-mêmes (et leur découpe) que les scènes décrites. S'agirait-il, comme il est noté quelque part, d'« ignorer toute frontière entre imaginaire et réel » ? On ne sait. Mais le livre est tendu, acéré, efficace dans la voie qu'il s'est fixée. Et si le Japon et la Chine antiques en fournissent bien sûr le motif, le prétexte visible, il s'agit aussi d'une réflexion sur les carences du présent : variation nouvelle (puisque toujours à reprendre) sur cette « forme de composition ancienne persistant à travers les siècles jusqu'à la perfection ».

Y. d. M.

BORY Jean-François

Japon, le retour. Calligrammes et fragments de journal intime

[Al Dante, 120 p., 15 €, ISBN : 2-84761-060-X.]

- Au Grand Palais à Paris, ces mois-ci, *Images du monde flottant* témoigne de l'interminable *passion française* pour le Japon — « Réalité placebo », écrit Bory (je rappelle du côté des écrivains Claudel, Segalen, Loti, Raucat, Bouvier, Roubaud, Barthes, Toussaint... à cette rentrée, les livres de Philippe Forest et Michael Ferrier...) — aux antipodes de la kitschissime « littérature de voyage ». Né au Japon (lui et ses parents y formèrent une « sacrée équipe tous les trois »), Jean-François Bory

occupe dans cet ensemble une place singulière : il y retourne après « 37 ans, 4 mois et 20 jours » d'absence pour un séjour avec Bien-Aimée à la Villa Kujoyama de Kyoto. Les calligrammes sont « après Apollinaire » précise-t-il, le journal intime « après Mallarmé » (celui qui s'interrogeait : « vécut-il ? »), ai-je envie de commenter : rêves « scatothéologiques » en avion, retrouvailles, buffet officiel, scène d'amour physique, etc. « Je n'aime pas assez la France pour en dire du mal », écrit Jean-François Bory... Au premier abord, ce petit livre semble un court traité de dandysme intégral (Bory visite Hiroshima sans se rendre au monument, envoie une carte à Ernst Jünger pour ses cent ans, vit et narre « le tremblement de terre de Kobe » de 1995 façon Fabrice à Waterloo). Au second, on peut lire ce petit volume comme le modèle réduit d'une œuvre dont la dispersion, la suspension sont la loi : c'est toute l'œuvre du poète qui est « japonaise » (je me souviens dans le même *genre* de sa post-face à la traduction de *Nocturne, fragments* de D'Annunzio, L'École des lettres/Seuil, 1996 : *Dix-sept façons de rater un livre sur D'Annunzio*). *Japon, le retour* ou le Japon au carré, voire au cube (aux antipodes de tonnes de livres *lourdement légers* sur le sujet), un petit *livre-haïku* qui file à la vitesse du Shinkansen et chuchote « Basho Basho »... « Ce qui me plaît, c'est que j'écris ça pendant que ça se passe, autrement cela n'aurait aucun intérêt. » Un livre-cerisier en fleurs, un livre-magnolia.

J.-P. S.

CAMINADE Pierre

Se surprendre mortel

[Le Castor astral, 282 p., 18 €, ISBN : 2-85920-568-3.]

- Il faut lire avant tout l'édition de l'œuvre poétique complète de Pierre Caminade (1911-1998) avec curiosité. C'est la meilleure manière d'entrer dans cette poésie méconnue, préfacée avec soin et intelligence par François Lepertier, et d'apprécier les étapes d'une écriture tournée vers la poésie, exploitant des registres variés, allant du poème inspiré par l'œuvre des troubadours à des poèmes en prose, des vers se confrontant à la

blancheur de la page ou des textes retenant les recherches stylistiques du Nouveau Roman. Quelle est la voix propre de Pierre Caminade ? On la retrouve au-delà de l'exploitation formelle : elle est dans une appréciation amoureuse de la nature, la Nature débouchant à son tour dans une approche sensuelle des êtres et des instants : « Me serais-je endormie, rêvant aux enfances secrètes ? / Soudain, un soleil surgit, posé en moi, moi-même, aux mille rayons, jaune cru, frangés d'orange vif : j'étais devenue fleur, la plus humble, la plus commune ; qu'on dit vulgaire et dont le nom fait rire ; qui ramasse en elle toute la splendeur du jour et la lumière, la très merveilleuse fleur du pissenlit. » Cette sensualité, quand Pierre Caminade la « mène » aux rythmes de la prose ou dans des poèmes concis, remporte l'adhésion. Les recueils, jusque dans les années cinquante, ne sont pas dénués de force et comportent quelques perles. La suite, dans le temps, malgré de singuliers et intéressants poèmes sur le sport, me touchent moins : une préciosité formelle empêche le poème d'être ce lieu d'étonnement et d'invention. Plus Pierre Caminade cherche avec le temps l'inventivité, moins sa poésie possède de charme et d'étrangeté. C'est peut-être aussi ce sens des « variations » qui pourra séduire le lecteur : voir comment devant ou même en avance de recherches intellectuelles et formelles, Pierre Caminade ne cesse de descendre dans les possibilités du langage pour faire naître et renaître son désir d'une poésie originale.

M. B.

COHEN Francis

Monsieur Le Gros Monsieur

[Théâtre typographique, 128 p., 16 €, ISBN : 2-909657-27-2.]

- *Monsieur Le Gros Monsieur* est un premier livre aussi mystérieux que son titre, difficile à appréhender autant qu'à paraphraser : même si l'on sent bien que cela ne tient pas à une volonté délibérée d'opacité, qu'il s'agit au contraire de s'affronter et de confronter son langage à la région la plus obscure de soi, où se terrent les images, les désirs,

l'effroi qui nous font (notamment) écrire. On distingue ainsi dans la parole qui s'énonce une sorte d'équation posée entre l'éveil d'un trouble sexuel et le dysfonctionnement syntaxique auquel le langage est ici soumis, *de part en part* : « J'enfonse se réveiller dans l'orifice des quotidiennes qui se présentent sur le trapèze, une main soutient la structure, l'autre commence. » Monsieur Le Gros Monsieur, dont la « Correspondance » en ouverture prouve qu'il a atteint l'âge adulte, s'acharne à revivre une scène de toute évidence enfantine (et traumatique) dans laquelle une voiture miniature (une « Norev ») tient un rôle capital. On croise d'autres personnages, au gré de ses aventures — Maguy, le Comte, Monsieur Rechaque... — mais l'intrigue demeure érodée, lacunaire, même si l'on entrevoit ce qui a pu advenir, sur des chaises ou sous des tables. « La grammaire a dévoré ce qui précède, on le met en charpie comme le crin d'un matelas. » Il s'agit avant tout d'avancer dans la compréhension de cette catastrophe originelle, qui conditionne le rapport au langage — et de « surveiller les persécutions mélodiques du récit ». Le livre de Francis Cohen n'est pas de ceux qui ménagent leur lecteur : il l'oblige au contraire à mener sa propre enquête et à reprendre le dossier dans l'épaisseur même de ses traces, écrites ou effacées. À cet égard, la longue section en prose placée au centre de l'ouvrage permet de mesurer la gravité de son enjeu : dans le long dérèglement des phrases qu'elle instaure et son violent effort narratif, autour duquel les chapitres en vers rayonnent comme autant de drapeaux en flammes ou d'oriflammes déchirés. Et si les strophes recueillies en fin d'ouvrage (dans « À propos de nos jeunes erreurs », notamment) paraissent moins opaques que celles du début, c'est peut-être que cette traversée de la prose leur aura apporté un début de lumière, quant au drame demeuré en suspens : « Il n'y a rien à dire de la nuit, elle fut tranquille, le matin je repris mes conjugaisons sous la main cruelle. »

Y. d. M.

JAMME Franck André

Extraits de la vie des scarabées

[Melville éditeur, 98 p., 11 €,
ISBN : 2-915341-20-6.]

La Récitation de l'oubli

[Flammarion, 194 p., 18 €,
ISBN : 2-08-06-8717-4.]

- Peut-on dire que, dans ses textes, André Franck Jamme fait preuve d'une indolence savante ? Ce ne peut être que pour planter un décor qui disparaît progressivement lors de la lecture et nous emmène dans une sorte d'univers de désincarnation enchantée, où nos sensations demeurent présentes mais où leurs manifestations ne reposent plus uniquement sur du charnel ou du palpable. L'indicible est au cœur de cette poésie en prose, qui s'appuie sur une narration régulièrement distancée par un besoin d'émerveillement dont la force est bien de nous dissoudre au sein de son action. Réédition revisitée de trois livres épuisés, *La Récitation de l'oubli* décline une méditation sur un poisson comme elle peut mettre en scène jusqu'à l'effacement du sujet cheval, oiseau ou l'instant en personne, dans son innocence possible si ce n'est retrouvé. Cet enchantement ne recourt pas, et c'est en grande partie son intérêt, au terrain de chasse habituel du lyrisme ni un goût de l'aphorisme appuyé : ce sont dans d'autres régions de la perception que Franck André Jamme fonde ses fragiles bâtisses : « Les demi-tons ont déserté, qui/ étaient proches. Chaque couleur s'est/ faite franche, deux fois pure, comme/née d'elle-même. Elle disait :/ "Regarde, le sang s'écoule, tu y/trempe ton doigt, tu sens les syllabes/qui passent, crâne puis bras puis/main enfin, écoute : oui, l'œil voit,/ mais surtout il éclaire, il est/autant lumière que le jour."/ Le monde, l'impardonnable. » Dans sa rencontre avec l'Orient, Jamme a su décliner de manière nouvelle une vision doutant des réalités trop intelligibles, et, avec une grande fraternité, donner chair à une écriture qui croit à l'abandon et surtout à l'oubli de soi au moment même où le poème se déploie. *Extraits de la vie des scarabées* poursuit aujourd'hui ce rapport au monde à travers une discussion tenue qui sans cesse rejoint le monde et s'en éloigne, se matérialise

et se déréalise : « Il se demandait s'il existait des fleurs qui s'ouvraient quand on les appelait par leur nom. »

M. B.

LEFEBVRE Henri

Les Unités perdues

[Éditions Virgile, 96 p., 12 €,
ISBN : 2-914481-31-4.]

- « Ce livre est une litanie de manques. Ces manques sont lourds de signification ; d'une part ils nous font rêver et penser sur le trajet d'écrivains, de musiciens et de peintres que nous admirons, d'autre part méditer sur le fait que tout s'efface de siècle en millénaire, ce qui nous place, nous lecteurs, dans une position de grande fragilité. Enfin et surtout, cet éloge d'œuvres disparues se change en œuvre nouvelle, invente son rythme propre, nous enveloppe, comme si ces "unités" disparues avaient dans l'absence la singulière vertu d'insuffler leur beauté dans l'âme de celui qui les évoque, même aussi fugitivement. » Avec la citation intégrale de la quatrième de couverture de ce livre étonnant, entrons dans l'étrange livre qu'a réalisé Henri Lefebvre. Le propos en est simple : lister des œuvres disparues, que cela soit la volonté ou non de leurs auteurs, des œuvres détruites ou abandonnées, des œuvres envisagées voire promises. La réussite de cet ouvrage est bien dans l'effet qu'il distille au fur et à mesure de la lecture : on regrette, on songe, on s'indigne, on s'interroge, et une immense œuvre perdue montre vers nous un visage difforme, dont la perfection est en même temps possible tant elle tient compte de toutes les possibilités, de tous les échecs, de toutes les réussites. Du monde grec à aujourd'hui, Henri Lefebvre poursuit une litanie troublante, qui dépasse l'exercice de style tant l'écriture, aussi brève soit-elle dans chaque fragment, est d'une vraie concision, et d'une efficacité redoutable : « Du vivant de son cousin, Madeleine Gide brûlait la correspondance d'André — [...] Le « Chant septième » de *Malador* — *Chemin de Sèvres* de Corot, disparu du Louvre en 1998, n'a jamais été retrouvé — [...] Erich Wolfgang Korngold abandonne définitivement la composition de sa deuxième symphonie après deux attaques d'apoplexie — » :

difficile de citer et de rendre le rythme de cette enquête amoureuse au pays des pertes. On la poursuivra aussi soi-même, avec ses propres connaissances...

M. B.

- Premier ouvrage concédé par son auteur, après avoir été publié en feuilleton dans l'excellente revue *If*, *Les Unités perdues* se présente comme la recension appliquée et apparemment hétérogène d'œuvres artistiques reléguées au rang de l'invisibilité, voire de l'inexistence : soit qu'elles aient été égarées, oubliées, volontairement ou involontairement détruites ; soit que, demeurées à l'état conceptuel, elles n'aient jamais vu le jour. Le corpus considéré concerne principalement la littérature et les arts du XIX^e et du XX^e siècle, avec une insistance particulière sur la peinture, la poésie, la musique, le cinéma. Mais l'on y croise aussi des unités plus anciennes, grecques ou japonaises, et des visages dont nul ne verra plus les traits. C'est donc à une fascination de la perte, ou plutôt de l'objet manquant, dérobé au regard et par là même entouré d'une aura nouvelle, que répond le livre superbe et déconcertant d'Henri Lefebvre. On s'aperçoit vite, en effet, que ce qui aurait pu passer pour un simple catalogue (d'ailleurs extensible à l'infini) obéit en fait à une hantise plus secrète. Et que les œuvres évoquées dans leur absence sont à leur tour la métaphore d'une catastrophe plus profonde, d'un naufrage généralisé, même s'il n'est jamais désigné : puisque étant l'exact envers, le double indissociable de la création elle-même. Quelle qu'en soit la cause — érosion du temps, barbarie des guerres, incendies et pillages, négligence des hommes, repentir parfois de leurs auteurs — la perte de ces œuvres retournées à la nuit résonne en effet comme l'échec du jour qui les vit naître. Et la question que ne pose pas Henri Lefebvre, mais que tout son livre sous-tend, peut évidemment se lire à l'inverse : qu'est-ce qui fait qu'une œuvre existe, perdure, s'inscrive dans une durée et en dépit d'une telle adversité, là où tant d'autres ont échoué ? Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'ouvrage se termine (sans point final) sur une indication qui n'a rien de circonstanciel : « Henri n'a

toujours pas été identifié »... Il faut lire *Les Unités perdues* comme un long poème dont l'auteur a voulu s'extraire, caché derrière la précision ou la fausse neutralité de sa prose documentaire. Comme un hommage aussi, d'une tendresse amère, à la bibliothèque vacillante, incertaine, que chacun porte en soi — où s'inscrivent depuis l'origine (et pour l'essentiel s'oublie) chaque livre, chaque ligne qu'il nous est donné de lire.

Y. d. M.

MACÉ Gérard

Illusions sur mesure

[Gallimard, 141 p., 13 €, ISBN : 2-07-077187-3.]

- S'il est un marcheur qui sait percevoir les rêves que déploie la réalité en elle-même, percevoir et accueillir les manifestations d'un réel qui veut sans cesse abolir les frontières dans lesquelles l'entendement humain tente de l'enfermer et s'enfermer, c'est bien Gérard Macé qui, de livre en livre, enchaîne ces instants entre grâce et perplexité. *Illusions sur mesure* poursuit une œuvre où l'étonnement demande de l'égarement pour naître, où la découverte demande d'emprunter les labyrinthes d'une ville comme ceux de sa mémoire. Manuel d'oubli à l'usage des raisonnables, livre qui peut renvoyer vers tous les livres, *Illusions sur mesure* se déroule avec de secrètes correspondances qui, de voyage en voyage, établissent un itinéraire à l'image d'une vie. D'un musée de l'ombre, à Prague, à New York sans électricité, des jardins de Kyôto au fleuve La Vilaine, ce livre parcourt le monde comme il peut être parcouru dans l'oubli des règles et des points cardinaux. Passant par la Syrie, le Japon ou l'Éthiopie, Gérard Macé entre de plain-pied dans ses rêves, établit des liens subtils entre obsessions et réminiscences. Son art de la déduction n'est qu'un geste pour que rien, jamais, ne se noue dans des évidences faciles et que resplendisse l'ineffable. Aussi, en poète, Gérard Macé sait bien qu'il n'a pas « inventé » ces *Illusions sur mesure*. Non seulement parce que l'enseigne d'un tailleur à Montréal l'affichait, mais aussi parce qu'en avançant dans un tel abandon au surgissement et à l'inédit, Gérard Macé

... ne fait que recueillir une mesure qui épouse ses pas, épouse sa finitude. C'est en ce lieu corporel que résonnent ces instants de grâce ou de déception : dans la juste mesure d'un corps qui, à l'intérieur de ses limites, éprouve son infini. La grâce est à ce prix. En écrivant ainsi, Gérard Macé, dans ces textes magnifiques, donne un temps nouveau à la poésie et en inscrit les possibilités avec la modernité qui lui est propre, au-delà des modes et des conformismes.

M. B.

SUEL Lucien

Canal Mémoire

[Marais du Livre Éditions, 144 p., 7 €, ISBN : 2-914327-07-2.]

- Né à Guarbecque (Pas-de-Calais) en 1948, Lucien Suel — qui se qualifie lui-même de « poète ordinaire » — a animé dans les années 1970 la revue *Starscrewer*, largement dévouée aux écrivains de la Beat Generation. Il a depuis inscrit à son actif de nombreuses interventions, tant orales qu'écrites, et participé aux travaux d'Ivar Ch'Vavar autour de *L'Invention de la Picardie*, puis du *Jardin ouvrier*, auquel il a donné de nombreux poèmes en vers « justifiés » (c'est-à-dire dont chaque ligne se compose du même nombre de signes typographiques). Mieux encore que *La Justification de l'abbé Lemire* (paru en 1998), *Canal Mémoire* — dont la rédaction a nécessité une quinzaine d'années — marque sans conteste un aboutissement majeur de cette aventure méthodique. Divisé en trois parties — La Terre, Les Hommes, La Langue — l'ouvrage fait alterner des thèmes et des registres de parole extrêmement divers : les fragments autobiographiques et les évocations d'une enfance endormie « dans l'herbe douce du bas-côté malgré/le bruit des mobyettes » alternent avec des pages de poésie « concrète », des digressions quasi géologiques évoquant le travail des sols et même (p. 26-30) le processus de digestion de quelques graines d'églantier dans le ventre d'un sansonnet... On y trouve aussi des « portraits de villes », des hommages aux ancêtres (littéraires) et aux survivants de la « grande » guerre, des strophes pamphlétaires enregistrant sans s'en satisfaire la décrépitude moderne

— ainsi qu'un plaisant palindrome (« Etna, lave dévalante ») et une belle version française (en vers justifiés) de *Girl from the North Country*... Tel quel, avec ses vrais moments de grâce et ses détours moins assurés dans les travées du sol natal, *Canal Mémoire* est un poème plus atypique qu'épique (malgré sa visée historique) dont il faut d'abord souligner la générosité, la prosodie concrète, la densité langagière. Un poème-paysage, entre le ciel et les ornières, ancré dans ces terres du Nord mais s'allégeant de ses paroles (« Coupe aussi dans/l'espace d'un poing crispé à l'autre/poing, voyage immobile du silex mort ») — comme une buée montée sur des vitres où des doigts auraient inscrit leurs stances éphémères.

Y. d. M.

VANDENSCHRIK Jacques

Traversant les assombries

[Cheyne éditeur, 53 p., 13,50 €, ISBN : 2-84116-089-0.]

- Quelles sont ces *assombries* dont parle le poète belge Jacques Vandenschrick ? Sont-ce femmes ou présences féminines au sein d'une obscurité qui s'apparente à la nuit profonde qu'exprima en poème saint Jean de la Croix ? Deux parties, *Osant la nuit* et *Quittant celle qui craignait*, nous donnent deux temps parmi les quarante stations de ces poèmes mystérieux. Ainsi le poème vingt-huit : « Il faudrait toujours être prêt/ À prendre la fuite avec ceux/ Qui en viendraient à faire encore/ Un signe sourd sur le visage inquiet des femmes./ Comme elle qui parlait du vin jaune./ D'un pain trop lourd/ Pour une enfant dans une gare./ D'un bol de fer et, bien plus tard./ Des tombes et des cratères/ Où, sans yeux, rêvaient des innocentés... » Dans des paysages de rêves et de guerres imminentes, parmi des noblesses de sang qui ne sont que celles des cœurs ouverts à l'innocence, Vandenschrick avance avec la grâce lente des hérauts. Pas d'affirmation mais un sens de l'effleurement certain, celui qui vous fait considérer vos aspirations secrètes comme une vérité à la recherche de ses formulations. On regarde vers le passé dans cette poésie, on regarde vers le haut Moyen Âge, on ne croit pas révolu le temps des princes et des contes de fées, car ils sont en

nous. Et pour ne pas se laisser envahir par une rêverie douteuse, Jacques Vandenschrick nourrit ses poèmes d'un doute fécond :
 « Il est venu, serf mais vainqueur, / Bouclé de flammes, en la jeune nuit noire. / Pas de lampe à la rive où tout Nil s'est tari. / Éparse sur les pierres, la grenaille des astres... / Tu te rêvais lisse et libre sous des cascades. / Et tu défis, sur tes longs bras humides, / L'ordre des linges entravant les énigmes, / Puis les pourpres lacets d'une épaule bondie. / Tu crus son corps ému par ta cuisse entrouverte / Et tes hommes déjà absents. »
 En une lente procession avançant à la lumière des torches, la poésie de Jacques Vandenschrick convainc par sa justesse et son intimité jusqu'à murmurer un chant qui ne cherche pas se faire entendre à tout prix et est d'autant plus partagé.

M. B.

POLARS ET ROMANS NOIRS

Sélection de Aurélien MASSON

BESSORA

Petroleum

[Denoël, 333 p., 19 €, ISBN : 2-207-25616-2.]

- L'*Ocean Imperator*, navire de forage pétrolier de la flotte Elf, prospecte au large des côtes gabonaises à la recherche de l'or noir. À son bord, on croirait être dans un remake de *La croisière s'amuse* : la belle Médée, géologue de renom, qui aime en secret Jason, le boulanger indigène qui pétrit patiemment sa pâte au fond de la cale ; Étienne, le vieux marlou, ancien syndicaliste aigri qui râle contre l'hydre Elf ; sans oublier Flavie, la fille du Gabonais responsable de la communication d'Elf-Gabon, qui mène une enquête pour son mémoire de sciences économiques... Alors que l'équipage localise un nouveau gisement pétrolifère et que la fête bat son plein sur les travées de l'*Ocean Imperator*, une violente explosion secoue le navire. Étienne meurt sur le coup, Jason disparaît mystérieusement. À terre, les huiles de l'entreprise décident de prendre les affaires en main et convoquent un criminologue de Paris. Au cœur du royaume néo-colonial

d'Elf, les rumeurs vont bon train. Médée se lance dans l'enquête, d'autant que les expatriés semblent bien décidés à faire de Jason, cet Africain qu'elle aime en secret, le bouc émissaire idéal... Avec *Petroleum*, Bessora signe un polar original qui renouvelle le genre par son ton poétique et imagé. Malgré ce que laisse entrevoir le résumé du livre, les héros de ce roman sont au nombre de deux : Elf et le pétrole. Les individus apparaissent comme des forces mues par ces puissances de l'ombre. L'enquête est l'occasion pour le lecteur d'une plongée en apnée dans la société post-coloniale gabonaise. L'auteur dissèque avec minutie et un sens de l'image jamais pris à défaut la mainmise d'Elf sur le Gabon, les transformations sociologiques issues de cet accouplement maudit entre une société tentaculaire sans scrupules et une classe dirigeante gabonaise bien laxiste et prête à s'agenouiller devant les retombées financières de l'or noir. Bessora ne tombe jamais dans le piège du récit journalistique et c'est là toute sa force. *Petroleum* est servi par une langue colorée, simple et évocatrice. Les métaphores, nombreuses et parfaitement filées, donnent une dimension magique au livre. Comme si nous lisions une légende ou un conte africain moderne. Au coin du feu, bercés par la voix de Bessora, nous tremblons à l'évocation de ce monstre assoiffé qu'est Elf.

A. M.

CLARO

Bunker anatomie

[Verticales, coll. « Minimales », 152 p., 8,50 €, ISBN : 2-84335-206-1.]

- Méduse vit avec sa mère. Tous les matins au réveil, elle doit nourrir les centaines de serpents qui grouillent sur son crâne ou bien se résoudre à les assommer à coups de barbituriques. Quand elle sort, Méduse chausse ses lunettes aux verres fumés, masque son regard à la beauté terrifiante, ce regard qui vous transforme en pierre. Méduse multiplie les aventures et les pétrifications, les hommes statues finissent en objets décoratifs dans son jardin, à moins d'être réduits en poussière. Mais, un jour, Méduse décide de partir pour la côte normande. Baigné par la sombre moiteur d'un bunker,

... cloîtré dans un bloc de béton aux contours infinis, un homme seul regarde le paysage défiler à travers la lunette infrarouge de son arme de précision. Sourd aux hurlements de son passé, prêt à en découdre une dernière fois avec la réalité qui le cerne, il a choisi le nom de «ghost-sniper». Quand Méduse croise le viseur du ghost-sniper, c'est l'impossible qui se produit... Étoile filante aux reflets étranges, le nouveau livre de Claro séduit par son insidieuse simplicité et sa beauté vénéneuse. Récit centré autour de deux personnages mythiques — Méduse, la gorgone toute droite sortie de la Grèce antique, et le Sniper, incarnation moderne du Cyclope mais aussi de la Fatalité — *Bunker anatomie* est une histoire d'amour passionnée, la rencontre violente de deux inadaptés au monde, de deux forces destructrices à la recherche d'un adversaire à leur valeur. La langue surprend par sa richesse kaléidoscopique et son rythme enlevé; Claro parvient avec une facilité déconcertante à allier un sentiment d'urgence et d'imminence à une expérience purement esthétique, voire poétique. *Bunker anatomie* est un conte noir idéal pour assombrir vos nuits blanches...

A. M.

FÉREY Caryl

Utu

[Gallimard, coll. « Série noire », 400 p., 9,50 €, ISBN : 2-07-031410-3.]

- Depuis qu'il a quitté la police d'Auckland, Paul Osborne végète à Sidney où il se défonce méthodiquement. Quand un flic néo-zélandais vient le chercher pour qu'il se charge d'une enquête qui le renvoie aux spectres de son passé, Osborne n'hésite pas à reprendre du service. De retour à Auckland, le commissaire Timu lui présente les détails de l'affaire : une hache de guerre maorie a été subtilisée à Nick Melrose, un riche écrivain-businessman tendance réactionnaire et ami du maire. Cette hache est issue de la tribu d'un *serial killer* exécuté par Osborne des années plus tôt. Cette tribu est aussi celle d'Hanna, l'amour perdu d'Osborne. Malgré son aversion pour Melrose, il accepte de devenir son enquêteur officieux... Avec *Utu*, roman policier explosif d'une violence rare, Férey s'affirme comme un espoir du thriller français.

Influencé par une narration « à l'américaine » qui donne le primat à l'action, l'auteur a su créer une intrigue entortillée à souhait offrant une lecture accrocheuse pleine de rebondissements. Les personnages qui peuplent ce récit sanglant marquent l'imaginaire : des individus solitaires, habités par une rage intérieure qui trouve ses racines dans des traumatismes d'enfance et qui ne sont pas sans rappeler les héros échoués qui hantent les premiers livres d'Elroy. Comme dans tous les bons romans, l'enquête est également un moyen pour Férey de nous faire découvrir une certaine réalité sociale : il s'interroge intelligemment sur les mutations socio-économiques de la Nouvelle-Zélande et nous présente une société divisée où le racisme rampe dans l'ombre. Il trace un tableau sombre de cette population maorie qui n'arrive pas à trouver sa place dans une société capitaliste qui la dépasse. Pour les jeunes indigènes comme Hanna, il n'y a pas vraiment de solution : soit l'oubli hédoniste dans la fête et la drogue, soit l'appel à la vengeance, à la violence et à la mort...

A. M.

FUSARO Philippe

Le Colosse d'argile

[La Fosse aux ours, 185 p., 16 €, ISBN : 2-912042-67-4.]

- *Le Colosse d'argile* est le roman d'une vie, celle du célèbre boxeur italien Primo Carnera, premier et unique champion du monde de boxe poids lourds italien. Géant au poings d'acier, Primo remporte le championnat du monde en 1933 et devient le symbole viril de l'Italie fasciste. L'émigré sans le sou, le prolétaire sans avenir est accueilli au pays comme un héros, une idole. Mais la chute n'en sera que plus dure, la vie de Primo est celle d'un destin raté. Quelques mois plus tard, le colosse d'argile perd son titre et commence une traversée du désert qui ne finira vraiment qu'à sa mort en 1967. Les matchs truqués, les blessures, l'hypocrisie et la mauvaise foi, rien ne lui sera épargné. À travers des chapitres courts et percutants qui donnent la parole au boxeur ou aux personnes qui ont partagé sa vie (ses entraîneurs, ses amis, sa femme), Fusaro disperse la vie de Carnera comme autant de pièces

d'un puzzle. Les scènes de combat sont saisissantes et parviennent à nous faire ressentir cette peur instinctive qui tenaille chaque boxeur pendant l'affrontement. Au fil des pages cependant, la boxe passe en arrière-plan, le récit se dépouille et l'analyse se fait plus intime, plus universelle : Carnera devient alors un personnage tragique, un de ces *losers* pathétiques au grand cœur comme on peut en croiser dans les romans noirs de David Goodis. Nous assistons à sa fin peu glorieuse, à la jalousie humaine qui s'acharne contre les gloires déchues, nous voyons ce corps de titan finalement lâcher prise tel un compagnon de route fatigué qui refuse d'aller plus loin et nous partageons ce sentiment tenace qu'il a raté sa vie ou du moins qu'il est passé à côté d'elle. Seul l'amour de sa femme traverse le récit comme un rayon de lumière. Au gong final, *Le Colosse d'argile* est un roman sec et nerveux digne des meilleurs puncheurs.

A. M.

JODY Jean-Paul

La Position du missionnaire

[Les Contrebandiers, 345 p., 19 €, ISBN : 2-915438-07-2.]

- Ancien enquêteur d'assurances reconverti dans les enquêtes privées, Elias Kinscoff se voit chargé par une jeune femme de retrouver un Africain évanoui dans les quartiers populaires de Bruxelles. Rapidement, l'enquête de routine dérape : des témoins disparaissent, des hommes inconnus se mettent à pister Kinscoff alors que l'Africain reste introuvable. De fil en aiguille, l'enquêteur privé découvre que le cœur de l'affaire se trouve en Afrique centrale, dans la région des grands lacs, au Rwanda plus précisément. L'homme que recherche Kinscoff aurait-il un lien avec le génocide perpétré une décennie plus tôt ? Pourquoi des mercenaires sont-ils à ses trousses ? Le temps est compté, et même si Kinscoff devine qu'il se fait promener, il ne peut plus reculer. *La Position du missionnaire* est un roman noir crépusculaire qui enveloppe le lecteur dans les ténèbres du génocide rwandais de 1994. Par-delà l'intrigue, qui reprend le canevas classique de l'enquête parallèle avec son lot de

barbouzes, d'agents doubles et de manipulations en tous genres, le livre est un instantané documenté des événements sanglants qui se sont déroulés à l'époque. L'auteur a réalisé un travail de recherche préparatoire impressionnant (comme en témoignent les annexes et la bibliographie détaillée en fin d'ouvrage) et parvient à nous décrire avec le plus de clarté possible cette période historique trouble. Personne ne sort épargné de l'analyse de l'auteur : les Rwandais qui ont sans cesse agité l'épouvantail ethnique, les anciennes puissances occidentales qui utilisent les hommes en place pour défendre des intérêts géostratégiques datant de la colonisation, mais aussi les entreprises transnationales qui louchent avidement sur les richesses naturelles présentes dans les sous-sols de la région. Placé au même niveau que Kinscoff, ce privé désabusé qui ne connaît pas grand-chose au sujet alors que l'enquête débute, le lecteur découvre un écheveau d'intérêts croisés où la morale et les idéaux des droits de l'homme n'ont pas leur place. Certains reprocheront à Jody d'avoir davantage réalisé un travail de journaliste que de romancier. Il n'empêche que le livre se lit d'une traite et qu'il n'est jamais mauvais de remettre les pendules à l'heure.

A. M.

NATHAN Tobie

Serial Eater

[Rivages, coll. « Thriller », 246 p., 15,50 €, ISBN : 2-7436-1293-2.]

- Septembre 2001, Paris est le théâtre de crimes violents. La piste d'un *serial killer* sadique est rapidement mise en avant, le *modus operandi* du tueur semblant être toujours le même : des femmes sont démembrées à leur domicile avant que des parties de leurs corps ne soient retrouvées soigneusement disposées dans des églises parisiennes. La belle juge d'instruction Béatrice-Belle Darmentières est chargée d'instruire l'enquête. Elle s'adjoint les services de Salomon Ghani, criminologue d'origine égyptienne spécialisé dans les crimes rituels avec un arrière-fond religieux. Très vite, la rationaliste Béatrice-Belle pénètre dans un univers de mystères et de symboles,

... le beau Salomon l'initie aux secrets de la Kabbale et du nom de Dieu, lui fait découvrir l'existence de rites inconnus. La vérité est ailleurs. À mesure que les cadavres s'amoncellent dans la capitale, Béatrice-Belle succombe aux charmes de ce criminologue que certains qualifient de « gourou ». Et si la juge d'instruction se faisait manipuler ? Avec son quatrième polar, le célèbre psychanalyste parisien continue de creuser son sillon dans le champ du roman policier français. Le polar est un genre que Tobie Nathan aime à travestir, un prétexte qui lui permet de distiller une grille de lecture symbolique de notre environnement. Ici, pas de place pour des relations de causalité simplistes ou des explications comportementalistes-cliché, comme c'est parfois le cas dans les livres centrés sur des *serial killers*. Plus nous avançons dans cette intrigue ténébreuse, plus nous avons la sensation que l'auteur lève patiemment le voile pour nous faire percevoir la profonde complexité à l'origine de nos actions. La force de Tobie Nathan est de parvenir à jouer sur plusieurs tableaux : en effet, la dimension mystique n'épuise pas le livre, qui est également le portrait d'une femme moderne. Qu'est-ce que l'amour ? D'où vient ce désir qui vous pousse à tout plaquer pour un seul homme ? Toutes ces questions sont également abordées dans *Serial Eater*. Mais attention, si l'enquête est vue comme un prétexte, ou plutôt un moyen de parler de sujets plus graves, l'intrigue n'en reste pas moins réaliste et parfaitement ficelée, les scènes d'action, les rebondissements inattendus sont légion et offrent une lecture haletante.

A. M.

VASSET Philippe

Carte muette

[Fayard, 116 p., 11 €, ISBN : 2-213-62067-9.]

- Que représente concrètement la toile Internet ? Quelle est la taille réelle du Web, ce réseau impalpable, transnational ? La société Speedial, leader mondial de l'accès à Internet, décide de lancer un concours destiné à « cartographier » le réseau mondial. Ceux qui réussiront à établir cette carte se verront remettre un chèque de 100 millions de dollars. Le narrateur, topographe pour l'industrie minière, regroupe autour de lui une équipe

de prospecteurs et commence les recherches. Bien vite, les soucis techniques et juridiques se posent, l'Internet est un espace privé et rares sont les États ou les groupes économiques laissant libre accès à leurs bases de données. Il faut ruser, collaborer avec des pirates du réseau pas toujours recommandables. Mais une question, autrement plus inquiétante, se dessine progressivement dans l'esprit des explorateurs : quelle volonté se cache derrière le projet de Speedial ? Établir une carte, certes, mais dans quel but ? *Carte muette* est un récit d'aventures contemporain qui envoûte le lecteur et le place dans une bulle flottant à la surface du réel. À travers l'expérience inédite du narrateur, c'est bien le lecteur qui est projeté dans un univers parallèle où le monde dans lequel nous vivons n'est plus qu'une donnée parmi tant d'autres. À mesure que nous progressons dans cette quête impossible, la Toile devient un espace mouvant qui vous glisse entre les doigts comme une matière molle, notre perception change. L'écriture hypnotique, froide et désincarnée de Vasset désosse le monde réel, le rend abstrait, programmable, *numérisable*. La pieuvre Internet sort de l'océan des ordinateurs connectés et franchit la terre ferme. Habilement construit, paranoïaque mais drôle, *Carte muette* touche juste.

A. M.

ROMANS ET NOUVELLES

Sélection de François BUSNEL, Thierry GUICHARD, Louise L. LAMBRICHS, Gérard-Georges LEMAIRE

BAUCHAU Henri

L'Enfant bleu

[Actes Sud, 374 p., 21,90 €,

ISBN : 2-7427-5139-4.]

- « Son malheur, ses handicaps bouleversent en moi la femme profonde, car il y a dans notre commune aventure quelque chose de fondamental. Quoi ? C'est ce que je ne parviens pas à me formuler quand soudain une certitude surgit : Orion et moi, nous sommes du même peuple. Quel peuple ? Le peuple du désastre. » Véronique, analyste dans un hôpital de jour, interroge ses propres blessures en suivant Orion, adolescent

psychotique. Quinze ans vont passer : l'être blessé par la vie parviendra-t-il à s'assumer un jour ? Quête de soi (pour Orion, Véronique, mais aussi Vasco, son mari), du dépassement, recherche d'un « destin » guidé par l'art (musique, peinture, sculpture, chant, théâtre sont tour à tour convoqués) : *L'Enfant bleu* est le roman de l'accomplissement et de l'espoir. Un livre plus personnel que les autres, peut-être, pour Henri Bauchau, ancien psychanalyste, à l'écriture simple et patiente, comme le processus qu'il retrace. Une pierre à l'édifice romanesque de premier ordre que constitue l'œuvre d'Henri Bauchau, auteur majeur aujourd'hui âgé de 91 ans.

Vdp

DELBE Alain

Golems

[Phébus, 256 p., 19,50 €, ISBN : 2-7529-0014-7.]

- Dans ce quatrième roman, Alain Delbe réunit tous les ingrédients du roman noir — au sens classique du terme — et réussit à les mettre en musique avec brio : mystères et initiations, amours et trahisons, créatures légendaires prenant corps sous les yeux mêmes du plus raisonnable des personnages et interrogeant la mémoire séculaire de l'humanité, tous ces éléments captivent d'autant mieux l'attention du lecteur actuel qu'ils s'inscrivent dans le contexte de la résurgence néo-nazie et posent la question de la transmission. Comment, d'une génération à l'autre, se transmet la mémoire ? et comment conjurer l'éternel retour des mêmes horreurs ? Si l'on apprécie l'habileté de la construction, l'intérêt de la documentation qui instruit sur les délires ésotériques entretenus par certains membres de la SS, on peut être gêné par le scénario qui explique la Shoah par la trahison d'un secret par un jeune juif trop amoureux d'une goy... L'intrigue est menée de façon assez fine, toutefois, et sans autre ambiguïté, pour ne pas faire à l'auteur de mauvais procès. Sans s'arrêter aux détails de l'intrigue, qui sont autant de métaphores, on verra dans l'ensemble de ce roman — qui fait voyager le lecteur entre la Prague mystérieuse des années 1930 et la France actuelle — une jolie illustration de la façon dont voyagent,

se transmettent à notre insu et parfois resurgissent, pour se manifester avec brutalité dans le réel, les secrets de famille.

L. L. L.

DJEMAÏ Abdelkader

Le Nez sur la vitre

[Le Seuil, 78 p., 10 €, ISBN : 2-02-068014-9.]

- Un Algérien immigré de longue date en France effectue en bus un voyage à travers l'Hexagone pour retrouver son fils. Sans nouvelle de cet « orphelin d'une histoire familiale », le père, dans sa douleur tue, rêve d'abattre la « muraille invisible » qui les a séparés. La réalité sera tout autre, elle cueillera abruptement le lecteur au terme de ce très court récit. Dans son cinquième roman, Abdelkader Djemaï s'attache à tresser ensemble deux échos de l'histoire franco-algérienne en un subtil va-et-vient entre passé et présent, comme si l'homme que l'on suit tentait de rattacher les fils de l'Histoire pour renouer les liens avec son enfant. C'est à son père mort de tuberculose que l'homme pense, à son voyage du douar natal vers Alger et, plus tard, d'Algérie vers la France. L'auteur alterne les notes fugaces, détails pris « le nez sur la vitre » et des images précises de l'Algérie pendant la guerre, des gâteaux au miel et des beignets chauds, des films d'Eddie Constantine. C'est toute une vie qui remonte ainsi à la surface, par touches successives à peine posées sur la page, dans une belle délicatesse de ton. Tout le malaise des non-dits, entre lui et son fils, naît de cette histoire meurtrie entre France et Algérie, entre ceux nés d'un côté de la Méditerranée et ceux nés de l'autre... La honte peut-elle ne pas faire partie de l'héritage ? Notre voyageur, qui « toute sa vie [...] se souviendra que son père avait tremblé en tendant une carte d'identité sortie avec fébrilité du fond de son burnous », épouse la même attitude face à la principale du collègue de son fils : « Il se souvenait que devant elle il avait baissé la tête. » Avec un tact immense, Djemaï nous place dans un entre-deux : entre deux silences, entre deux pays, dans cet espace propice à se chercher. Et à trouver, peut-être, un humanisme vrai.

T. G.

DUBOIS Jean-Paul

Une vie française

[Éditions de l'Olivier, 364 p., 21 €, ISBN : 2-87929-467-3.]

- C'est tout le charme discret de la France hexagonale — un peu fétide, aussi, parfois — que déploie Jean-Paul Dubois dans ce dernier roman. Dans une prose élégante et polie, il nous décrit la vie de Paul Blick (Blick, pas Block, insiste-t-il à plusieurs reprises — la première fois on sourit, mais la seconde ? la troisième ?), jeune gauchiste issu d'une famille française réunissant des éléments appartenant à toutes les familles politiques qui ont en commun au moins ceci : d'un président l'autre, de ne s'intéresser qu'à leurs propres affaires, leurs portefeuilles menacés par la conjoncture et leurs amours expéditives. Rêveur, jouisseur, légèrement déconnecté du monde, Paul — après nous avoir raconté par le menu les débuts de sa vie sexuelle (parfois cocasse, il faut dire) — endosse un rôle de papa-poule avant de gagner sa vie, un peu par hasard, en photographiant des arbres. Chanceux mais déprimé, meilleur candidat au vaudeville qu'à la tragédie qui l'effleure, Paul donne l'impression de traverser le siècle sans l'avoir vu, avec une élégance à la fois insolente et un peu étriquée. Talentueux, enlevé sans porter à conséquence, ce roman s'inscrit dans une tradition littéraire qui pourrait bien valoir à l'auteur, un jour, les honneurs de notre Académie.

L. L. L.

FOTTORINO Éric

Korsakov

[Gallimard, 480 p., 19,50 €, ISBN : 2070747468.]

- Les grands livres sont ceux que l'on reconnaît au premier coup d'œil. Un air de famille, sûrement, qui transforme en évidence une rencontre de hasard. L'air de famille, précisément, est au cœur du roman le plus fort de la rentrée littéraire, le *Korsakov* d'Éric Fottorino. La famille est un thème de prédilection pour les romanciers. Difficile, donc, de renouveler le genre. C'est pourtant le tour de force réussi par Éric Fottorino dans un roman bâti en trois parties (qui sont autant de mini-romans). Tout y est ! Le style

(sobriété, élégance, métaphorique sans jamais verser dans cette pompe que nos contemporains chérissent tant), l'histoire (extraordinairement excitante), la construction (diabolique). Et, pour couronner le tout, un insensible glissement du roman familial vers le roman métaphysique. Korsakov est le nom d'un syndrome rarissime mais terrifiant : le patient perd peu à peu la mémoire, remplaçant ses propres souvenirs par des histoires purement imaginaires. « Avouez que ce n'est pas si mal ! », diront certains. Par un dérèglement cérébral, un homme croit être devenu ce qu'il a toujours rêvé d'être. Comme il perd le souvenir au fur et à mesure, il peut devenir qui il veut, quand il veut. Sauf que ce mal dégénère conduit à la mort. C'est précisément de ce mal qu'est frappé le professeur François Signorelli, médecin d'une quarantaine d'années, spécialiste (ironie du sort) du visage. Se choisir une biographie de rechange peut devenir une angoisse de tous les instants, surtout quand on a passé sa jeunesse à rêver d'être un autre et que la providence a daigné se manifester sous les traits d'une famille adoptive. Elle lui a déjà volé son enfance, la vie, alors qu'elle aille se faire voir ! Voici donc l'histoire d'un homme qui, enfant, voulait grandir et qui, devenu grand, passera son temps à courir après son enfance (« l'enfance : un long moment de rêves contrariés par l'impuissance », écrit Fottorino). Au départ, il y a François Ardanuit, enfant débrouillard né d'un père qui s'absente avant même sa venue au monde. Le père en question s'appelle Maman, c'est son nom de famille, celui que François ne portera jamais. Il a dix ans lorsque sa mère tombe amoureuse de Marcel Signorelli. Il change alors son nom. Et naît au monde. Les Ardanuit étaient abonnés au silence, les Signorelli parlent à tout bout de champ. Le grand-père, notamment, sera déterminant pour le jeune François : Fosco Signorelli, « le cavalier du Chott », est un héros des montagnes de Tunisie, tout droit sorti d'un roman de Jules Verne. « Comment être le père d'un fils, quand on n'a pas été le fils d'un père ? », demande Éric Fottorino dans ce roman poignant, véritable hymne à l'amour adoptif, cet amour par-delà l'amour. Il y a des

intonations sarriennes (« Il n'y a pas de mauvais fils, seulement des pères insuffisants ») dans ce roman existentiel qui se transforme en polar métaphysique, magnifiquement hérité de Simenon (« C'est vrai qu'il va vite pour dégainer son arme. Un Beretta, d'après ce que je sais »). La mémoire, l'un des grands mystères du cerveau, donne ici matière à un formidable roman sur l'abandon, l'adoption, la difficulté de se construire lorsque l'on veut oublier une enfance malheureuse et que l'oubli frappe, sans prévenir, à un point que l'on ne désirait pas. *Korsakov*, cette maladie aiguë de la mémoire, est le prix que François Signorelli doit payer pour avoir voulu échapper à la grisaille à laquelle son enfance le destinait.

F. B.

GAUDÉ Laurent

Le Soleil des Scorta

[Actes Sud, 246 p., 19 €, ISBN : 2-7427-5141-6]

- Après *La Mort du roi Tsongor*, couronné il y a deux ans par le prix Goncourt des lycéens, voici donc que Laurent Gaudé, dès son troisième roman, entre au palmarès du plus prestigieux prix littéraire français. Les Goncourt ont décidé de le récompenser pour son livre le plus apaisé. Pourtant, le lecteur qui emprunte le chemin de Montepuccio, petit village des Pouilles italiennes, à la suite d'un homme déterminé à consommer un amour trop longtemps empêché, ce lecteur-là s'attend dès les premières phrases du roman à trouver, sous les flammes d'un soleil écrasant, le feu et le sang de la tragédie. Surtout si ce lecteur a lu les pièces de théâtre de ce jeune dramaturge (32 ans) au style fulgurant, emporté et imagé. Notre homme arrivé à Montepuccio va aimer, sans un mot, mais avec un désir mutuel, la sœur de celle qu'il croit honorer de sa fougue. Puis il sera lynché par la population du village. De cette méprise, de cette union muette entre un voleur et une simple d'esprit va naître la dynastie des Scorta, au destin noué comme les troncs des oliviers. Laurent Gaudé donne voix à ses personnages comme s'il avait vécu avec eux. Dans la poussière du Sud, sous les éclats que le soleil fait avec la mer,

il dresse toute une histoire familiale faite de ténacité, d'une solidarité de sang quasiment mythologique. Surtout, il donne à tout un paysage aride et brûlé, la sensualité des contes, des paroles lancées à la mer, des destins qui se jouent entre les nuits incendiées et le cimetière où, parfois, l'on voit les morts apaisés poursuivre leurs discussions de vivants. Avec les mots de la fiction pour passer d'un royaume à l'autre.

T. G.

KÖENIG Gaspard

Octave avait vingt ans

[Grasset, 216 p., 17 €, ISBN : 2-246-6641-4.]

- Pour ce premier roman, Gaspard Kœnig emprunte un personnage secondaire de Marcel Proust et en fait le héros de ce récit d'initiation. Et plus qu'une véritable intrigue, qu'on rechercherait en vain, l'auteur fait le portrait de ce tout jeune homme qui finit ses études secondaires. Pour ce faire, il exaspère les contradictions qui sont déjà présentes dans *À la recherche du temps perdu* : Octave n'est pas un esthète au sens pur du terme, tel que Wilde l'aurait aimé, mais un être qui s'attache au paraître et qui a le culte du sport et de la compétition. On le voit manier le fleuret ou se révéler un cavalier déjà expérimenté. Mais si Octave méprise les choses de l'esprit — un chapitre le montre répliquer à son professeur de philosophie avec insolence et une vulgarité sans borne : quand celui-ci lui demande ce qu'il ferait si une jeune fille lui disait qu'elle ne se donnerait à lui qu'après le mariage, il n'a d'autre idée que de se masturber au-dessus de la tête d'une des élèves prudes de sa classe — il n'est pas non plus le prototype du Narcisse qui cultive son corps avec passion. Au fond, que représente-t-il sinon une certaine façon de se colleter avec la réalité quand on approche de ses vingt ans ? Cynique, brillant, un rien pervers, finalement indécis et sans le moindre idéal, il découvre la souffrance dans une relation triangulaire (réelle ou supposée car, dans ces pages, le fantasme se mêle à la dimension concrète de la vie) qui le fascine et le fait souffrir. Ce n'est pas le roman d'une génération, mais l'histoire d'une génération que Gaspard Kœnig relate avec la conscience d'une difficulté profonde

... à s'inventer une identité et un destin dans un monde dont les valeurs sont usées et corrompues, tout comme d'ailleurs une certaine idée de la littérature qu'incarnerait Octave.

G.-G. L.

LAMARCHE Caroline

Carnets d'une soumise de province

[Gallimard, 210 p., 12 €,

ISBN: 2-07-070422-X.]

- « Le carnet que vous me mettez entre les mains, m'enjoignant d'écrire sur *l'art et la manière de fâcher l'homme que j'aime*, est cette chambre où se clôt sur moi ma révolte, en des phrases que j'agence comme des portes qu'on ferme. » Aucune formule ne définit mieux l'écriture arrimée, ferme et précise, de Caroline Lamarche et qui, de livre en livre, s'affirme avec rigueur et ambition. Ce petit roman érotique, racontant la relation d'une « soumise » à son « maître », au-delà du genre parfaitement maîtrisé, semble bien nous raconter cela : le rapport de soumission de l'écrivain à la langue, une langue qui dicte sa loi, mais une langue que l'on aime aussi, jusque dans ses contraintes les plus insupportables. Dans ce livre, en effet, Caroline Lamarche ne se contente pas d'exposer un banal scénario sado-masochiste. Là où son roman bouscule les conventions du genre, c'est dans sa façon de dépasser la passion masochiste, dont les clichés ennuieraient autant les deux personnages que le lecteur, pour la transcender par l'amour, qui stimule la créativité et l'invention. Or, n'est-ce pas exactement le rapport de l'écrivain au langage ? Un roman bien singulier, décidément.

L. L. L.

POIVRE D'ARVOR Patrick

La Mort de Don Juan

[Albin Michel, 15 €, 224 p.,

ISBN: 2226154000.]

- Voici la chronique d'une mort annoncée. Victor Parker, la cinquantaine désabusée, est acteur. Une carapace qui le protège des blessures que lui inflige le destin. Il a perdu ses filles, Sunshine et Garance. Les femmes finissent facilement dans son lit mais ne le comblent pas. Victor Parker vit ailleurs.

Admirateur de lord Byron (de l'œuvre comme de l'homme), il invente sa vie jour après jour, repousse les limites que le quotidien impose. Il finira, on le pressent dès les premières lignes, par être possédé — dévoré, devrait-on dire — par ce Byron qu'il adore plus que tout. Son histoire bascule lorsque Durance Castelon, la lointaine descendante de Mary Schelley, fait irruption dans sa vie et accepte, tout simplement, de lui greffer le cerveau de... lord Byron. Prise, elle aussi, dans les rets d'un destin familial qui la conduira à être, pour de vrai, une Frankenstein au féminin, Durance est le pendant féminin de Victor. Dans ce roman sensible qui semble écrit à fleur de peau, Patrick Poivre d'Arvor distille à l'envi les détails autobiographiques (la mort de ses enfants, son désespoir revêtu des oripeaux d'une réussite trop pesante, les femmes qu'il aime et qui l'abandonnent, ses confessions familiales et même ses dernières volontés...) et pourtant nous ne sommes pas, ici, dans l'auto-fiction mais au cœur d'un véritable roman. Avec un univers. Et une histoire. Une histoire qui répond, remarqueront certains lecteurs, à cette curieuse histoire de tumeur au cerveau d'un célèbre présentateur du JT de 20 heures et qui fit les choux gras de la presse à scandale voici quelques mois. Pour la première fois, on a l'occasion de savoir ce qu'il a dans la tête, PPDA: une métastase cancéreuse, en effet. Qui s'appelle le désespoir, tout simplement. Et contre cela, il n'y a qu'un remède: la littérature.

F. B.

REINHARDT Éric

Existence

[Stock, 320 p., 19 €, ISBN: 2234057098.]

- Éric Reinhardt est un écrivain qui aime les surprises. À l'heure où les jeunes romanciers quadragénaires s'échinent à jouer les épigones de Houellebecq pour accoucher d'une littérature de liliputiens, voici un auteur qui retourne la situation comme un gant et brille dans l'art délicat du pastiche. Jean-Jacques Carton-Mercier est un cadre dynamique à qui tout réussit. Comme il fallait s'y attendre, il est rapidement licencié, précipité vers des abîmes dont il ignorait jusqu'à l'existence, confit dans ses

certitudes et sa petite vie de bourgeois. Mais le capitalisme, dit-on, a ses raisons que la raison ignore. Le héros devient donc un anti-héros. C'est son soliloque, pendant vingt-quatre heures, que Reinhardt nous propose. L'humanité de JJCM apparaît peu à peu, au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans la conscience de sa propre déchéance. Une humanité qui se dessine en creux, grâce à un humour féroce, cruel, irrésistible. Personnage pathétique, JJCM est le double négatif de chacun d'entre nous. Et Reinhardt joue ici le rôle du taon dont Socrate nous dit qu'il se posait sur l'épaule de la déesse Athéna, histoire de titiller sa raisonnable raison. On rit beaucoup dans ce roman noir. On grince pas mal, aussi. Avec le sentiment étrange que ce livre s'adresse à nous, directement, comme s'il avait été écrit par un dieu lare hilare. Vivre n'est pas exister, répètent les philosophes ; Éric Reinhardt en démontre l'existence de manière provocatrice mais jubilatoire.

F. B.

RONDEAU Daniel

Dans la marche du temps

[Grasset, 996 p., 25 €, ISBN : 2246466814.]

- L'ambition, en littérature, est la seule excuse valable. Daniel Rondeau, écrivain-voyageur qui composa jadis un superbe triptyque méditerranéen (Tanger, Alexandrie, Istanbul), signe un « roman-monde » de près de mille pages et lance, par la même occasion, un défi à la littérature anorexique portée par les modes parisiennes. Comment rendre compte des erreurs d'une vie ? En la racontant. Adeptes de Malraux, Rondeau sait qu'on ne peut comprendre que par comparaison. Il y aura donc comparaison — et même compétition — entre les expériences de Pierre Perrignon et de son fils Augustin. Le roman s'ouvre sur leurs retrouvailles, au sud de la Corse, et s'achèvera en apothéose après avoir traversé le siècle et parcouru la planète. Daniel Rondeau embarque ses lecteurs pour une passionnante virée dans les ténèbres : les tranchées de 14-18, la montée des périls, l'Occupation (plus que la Résistance), les déportations (chapitres fascinants sur les camps)... Viennent les années d'après-guerre, où les illusions du fils compensent le dépit

du père. On suit le héros à New York, aux côtés des starlettes futiles et camées du Lower East Side, sur les barricades parisiennes de mai 68 : le ton est juste, parfois emphatique, mais c'est pour mieux servir une mise en scène grandiose. Et puis il y a le style. Daniel Rondeau évite les pièges de la démonstration théorique et du pathos larmoyant. Il écrit juste. Comme si ces vies étaient, au fond, un peu la sienne. Du grand art.

F. B.

TROUILLOT Lionel

Bicentenaire

[Actes Sud, 121 p., 13,90 €,

ISBN : 2-7427-5143-2.]

- Lucien Saint-Hilaire entend la voix de sa mère aveugle longtemps après qu'il l'a quittée. Il ne lui a pas dit que le « petit », son jeune frère, était devenu un voyou criminel et dangereux depuis que tous deux étaient arrivés dans la ville, loin de leur campagne. Lucien, comme tous les dimanches, va d'abord chez le chirurgien qui le paie pour donner des cours de rattrapage à son idiot de fils. Puis il rejoindra la manifestation des étudiants que le pouvoir a interdite. Lucien Saint-Hilaire est haïtien, et il va mourir. Lionel Trouillot, intellectuel et écrivain, revient par la fiction sur les événements sanglants qui ont marqué, au début de 2004, les préparations du bicentenaire de l'indépendance de son pays. Le roman suit les pas de cet étudiant trop pauvre pour rêver, trop intelligent pour se résigner. C'est un chant, une prière pour les morts et pour un pays meurtri, que le romancier déplie ici dans une langue qui hisse haut les couleurs de la vie, de la révolte et d'un deuil permanent. Une langue qui multiplie les virgules et les participes présents, entraînant le lecteur vers l'inexorable dénouement tragique. En mêlant des voix différentes, le roman prend la réalité haïtienne dans sa dimension sociale, montre la misère et l'injustice. Le « petit » qui collectionne les posters de vedettes américaines et use de son revolver pour, avec sa bande, violer les « bourgeoises » n'offre, comme alternative à la révolte idéologique de son frère, que le chemin d'une violence aveugle, aliénée aux valeurs marchandes made in USA. C'est peut-être ce deuil d'une

... révolte pensée qui rend plus douloureux encore ce livre fulgurant. Puisque même mourir sera vain.

T. G.

VEINSTEIN Alain

La Partition

[Grasset, 252 p., 17 €, ISBN: 2-246-65171-9.]

• « Donc ma tâche consiste à confondre un meurtrier, c'est-à-dire à prendre pied sur le chemin de la réalité, dans la vérité des faits. » Dans cette fiction où tout semble énigmatique et codé, le narrateur écrit des lettres à celle qu'il aime. Et dans ces lettres, il lui raconte sa vie de reclus dans un grenier obscur où il traque les faits et geste d'un homme que sa mère lui a dépeint comme un criminel. On ne sait trop s'il est le prisonnier de cet homme mystérieux et qui représente une menace, ou s'il a choisi de se terrer dans la pénombre pour percer à jour sa personnalité. « Une lucarne, des fentes, des conduits, voilà mon arsenal pour découvrir le dessous des cartes »: il y a dans cette situation un lointain écho de l'univers de Kafka. Mais la perspective dans laquelle se place le narrateur est tout autre: « Je suis cantonné dans le simulacre. » Cet emmuré vivant, victime volontaire de son désir de connaissance, finit par découvrir la physionomie et l'identité du personnage dont il épie les faits et gestes: ce monstre malfaisant est un petit homme malingre qui s'appelle Samuel Wallasky. C'est un pianiste qui a connu son heure de gloire pendant les années 1970 et 1980. Et, pour tromper son attente solitaire et le silence, notre chasseur étudie des partitions, ce qui indique un lien, insoupçonné jusque-là, avec Wallasky. On découvre enfin que c'est son père et qu'il assiste à ses derniers moments. Au fil de ce roman crépusculaire aux tonalités métaphysiques, Alain Veinstein parvient à dépeindre la relation d'un fils avec un père improbable, non comme un simple nœud familial mais comme une intrigue policière inextricable aux développements labyrinthiques et douloureux. En dépit de son caractère métaphorique, on ne peut s'empêcher d'être fasciné par cette longue veille angoissée.

G.-G. L.

THÉÂTRE

Sélection de Jean-Pierre THIBAUDAT

LEXI/textes 8

[Éditions de l'Arche, 320 p., 14,40 €, ISBN: 2-85181-580-6.]

• Chaque automne, en début de saison théâtrale donc, le Théâtre de la Colline que dirige Alain Françon fait paraître un volume de *LEXI/textes*. Comme la mission essentielle de ce théâtre est de présenter des auteurs contemporains, cette revue est devenue comme un chemin de traverse de la saison en cours et, au-delà, une vraie revue de théâtre. Les auteurs y ont page ouverte. Ceux qui sont programmés pour la saison bien sûr, mais pas seulement. Au fil des numéros, la revue a trouvé son rythme et, aujourd'hui, elle est essentiellement composée de textes inédits. C'est une ruche vouée au théâtre où chacun peut butiner. Ainsi dans ce numéro, le trop rare Jean-Pierre Verheggen nous offre une savoureuse « Litanie pour la bouche de Jacques Bonnafé », tandis que Jacques Darras, écrivain cher à l'acteur, nous fait saliver avec un étonnant « Jeu du faisan ». Une approche très intéressante de Pierre Lauret s'intéresse aux rapports de Tchekhov avec la médecine, non seulement dans sa vie (il était médecin) mais tout autant dans ses œuvres. Autre approche originale, celle de l'écrivain Jacques Serena (qui vient de publier *L'Acrobate* aux Éditions de Minuit), qui, à propos de *L'Opéra de quat'sous* de Brecht, parle de sampling et fait un rapprochement ponctuel avec *Les Amants du Pont-Neuf*, le film de Leos Carax. À lire encore un inédit d'Olivier Cadiat, « Alice » (à propos d'Alice Toklas), supplément à sa (belle) pièce *Fairy Queen*, vouée à Gertrude Stein. Ou encore le texte d'une pièce inédite de Daniel Danis, *Mille anonymes*, et un autre de Toni Negri. Excusez du peu !

J.-P. T.

ASCARIDE Pierre

**Inutile de tuer son père,
le monde s'en charge suivi de
Au vrai chichi marseillais**

[Éditions L'Atalante, 128 p., 7,90 €,
ISBN: 2-84172-284-8.]

- On ne compte plus les ouvrages où les fils (et les filles) règlent leurs comptes avec leur père (et mère) pour le meilleur et pour le pire. La pièce de Pierre Ascaride, *Inutile de tuer son père, le monde s'en charge*, est, comme son joli et juste titre, à jeter dans la bonne escarcelle. D'abord parce que la forme théâtrale évite bien des pièges et autorise bien des pas de côté: chansonnettes, gags, jeux de scènes. Le pathos joue aux cartes en coulisses, les comptines de l'enfance entrent en scène, la ville de Marseille est la dramaturge du spectacle. Et la vie du père Ascaride est de la revue, comme on disait à l'Alcazar, music-hall marseillais dont il est largement question dans une seconde pièce, plus ancienne et plus fouillis, *Au vrai chichi marseillais*, opportunément publiée en même temps. Car les deux pièces forment un vrai diptyque intestin (familles je vous hai-me), même si plusieurs scènes de la pièce la plus ancienne sont comme des brouillons ou des galops d'essai de l'autre. Le père est là, personnage encombrant et volubile, et son journal (authentique) apprend beaucoup à son fils Pierre et à sa fille Ariane, l'actrice Ariane Ascaride (vedette des films de Guédigian, autre Marseillais) qui a mis en scène son frère dans ce spectacle au Théâtre 71 de Malakoff, que le dit frère dirige depuis vingt ans. Parti pour régler ses comptes avec ce père qui lui en a fait voir et qu'il avait surpris un jour, dans sa grosse voiture, à embrasser une femme qui n'était pas son épouse et la mère de ses enfants, Pierre Ascaride, de scène en scène, se rapproche de son père en le connaissant mieux. Et vers la fin, quand il lui dit, comme au début, « Va mourir ! », avec le ton et l'accent, l'énerverment premier mâtiné de dégoût a laissé place à la tendresse. Ce n'était pas « dégun » (« personne », en marseillais) ce père-là, mais, par exemple, un communiste qui rêvait de se « faire les couilles en or ».

J.-P. T.

BELLOCQ Éric, GUY Jean-Michel
et LAVENÈRE Vincent (de)

**Le Chant des balles,
jonglerie musicale**

[Éditions L'Entretemps, coll. « Écrits
sur du sable », ill., 140 p., 35 €,
ISBN: 2-912877-29-6.]

- Rien de plus éphémère qu'un spectacle de théâtre? Non. Un spectacle de cirque, même excellent, l'est plus encore. Qu'en reste-t-il habituellement? Des impressions fortes mais fugitives, des photos, des souvenirs qui s'effilochent dont, plus tard, les biographies d'artistes, quand elles existent, restitueront d'illusoires lambeaux. Mais où est passée la partition de la soirée? Envolée. Au théâtre restent les pièces, à tout le moins des canevas. Si le cirque connaît une tradition faite de transmissions, elle n'a pratiquement pas de répertoire. Il y a certes des carnets de croquis, des mémoires d'enchaînement, des livres de recettes, mais cette cuisine reste inconnue du grand public. D'où la belle gageure de cet ouvrage qui entend restituer l'entièreté du spectacle « Chant des balles, une jonglerie musicale », œuvre commune à un jongleur (Vincent de Lavenère), un musicien (Éric Bellocq), un metteur en scène (Rémy Balagué) et un régisseur (Laurent Queyrut), créée en mars 2000. Pour en rendre compte s'y sont joints deux regards, celui des mots grâce à Jean-Michel Guy, et celui des photographies par les yeux d'Emmanuel Roufol. Gageure d'autant plus folle que ce spectacle de cirque se déroule pratiquement sans mot, hormis le traditionnel « Hop là ! ». Tout est fait pour que le lecteur puisse recréer le spectacle. Guy prend la plume le premier pour nous en raconter la genèse et la composition avec ce que cela recèle de recherches, de tâtonnements, d'intuitions, de hasards et aussi de financements. Une démarche classique? Non, car le projet de ce livre est déjà là, au balbutiement de la démarche, il s'inscrit dans la création du spectacle et Guy parle aussi de cela. Vient ensuite la partition elle-même, faite de photos, de croquis, de portées musicales, de déroulés gestuels, avec de jolies inventions de transcription. Rien n'est oublié et surtout pas la lumière: tous les filtres utilisés par le spectacle

... sont là et en couleurs. La partition parcourt ainsi les différents mouvements du spectacle, une fête visuelle à laquelle participe une remarquable mise en page.

J.-P. T.

CHOUAKI Aziz

Une virée

[Balland, 80 p., 10 €, ISBN : 2-7158-1487-9.]

• Écrivain algérien, l'auteur a dû quitter son pays, et la ville de sa vie, Alger, en 1991. Il y écrivait des romans et des chroniques (pour le *Nouvel Hebdo*) au langage explosif et incisif qui ne plaisaient ni au gouvernement ni aux islamistes. Depuis son exil forcé, Aziz Chouaki n'est jamais retourné dans son quartier d'Alger, mais son œuvre ne cesse d'y remettre les pieds et d'en touiller la langue. C'est le cas avec cette nouvelle pièce que vient de monter Jean-Louis Martinelli au Théâtre de Nanterre-Amandiers, c'était déjà le cas avec *Les Oranges* (Éditions Mille et une nuits), superbe texte qui l'a fait connaître et qui n'était pas explicitement une pièce, mais, par sa forme, un monologue éruptif qui appelait le théâtre. D'ailleurs, en 1997, Gabriel Garran lui offrit la scène de son Théâtre international de langue française. Un lieu on ne peut plus approprié puisque l'auteur n'écrit pas en français classique, et pas plus en arabe classique d'ailleurs, mais décline avec ses mots, ses rythmes, un parler algérois qui prend sa source dans une lointaine langue française. *Une virée* est une pièce en quatre «panneaux» dans lesquels tombent, se relèvent et retombent trois copains que l'on retrouve de bar pourri en plage paumée de nuit, éclusant bien des bières et charriant des cageots d'illusions. La langue est leur va-tout, leur ultime identité, forcément chavirée. Les comprimés à avaler, les lames de rasoir ou le Beretta à «8000 balles» constituent les armes du prévisible drame où la pièce s'achève en tournant court. «Ketchup et couscous, ho hisse», exulte Mokhtar en gobant un cachet. Et d'enchaîner : «Allez, Satan, mon bon sultan, descends-moi les escaliers, hop là, chut, sur la pointe des pieds, oh putain les gars ! À boire, à boire, c'est Mokhtar le fils de Belcourt City qui régale. Vive cette enclée de putain d'Algérie !» Et ainsi de suite.

J.-P. T.

CORMANN Enzo

La Révolte des anges

[Les Éditions de Minuit, 64 p., 11 €, ISBN : 2-7073-1613-X.]

• Le premier est mort en mai 1988, le second en août 1988, le troisième en avril 1989. Ils étaient respectivement peintre (ex-graphitiste), musicien (trompettiste), écrivain (dramaturge). Des amis leur avaient donné des surnoms : «prince de la délicatesse et de la fêlure», «l'enfant radiant», le «desperado joyeux». Ils s'appelaient, par ordre de disparition : Chet Baker, Jean-Michel Basquiat, Bernard-Marie Koltès. Le premier s'est tué en tombant d'une fenêtre d'une chambre d'hôtel à 59 ans, le second a été victime d'une overdose à 27 ans, le troisième a été emporté par le sida à l'âge de 40 ans. Depuis les dieux grecs, pour ne citer que ceux-là, on sait que le théâtre est le meilleur endroit pour faire parler les morts. Enzo Cormann s'y emploie en faisant dialoguer ces trois-là qui ne s'étaient jamais rencontrés de leur vivant. L'Afrique, le jazz, Andy Warhol et Beckett sont de la fête, ils sont les invités permanents des pièces de Cormann. Un dessin d'Antonin Artaud, *La Révolte des anges sortis des limbes*, représentant trois cercueils ouverts et occupés, tient lieu d'imprimatur et de tempo pour relancer la machine à mots. De quoi parlent-ils, ces «trois putains d'Occidentaux» (comme dit Chet Baker), ces «trois putains de morts» (Basquiat), ces «trois putains d'anges» (Koltès)? De silence, le plus souvent. Entre deux mots, deux notes, deux lignes (de coke aussi bien). De théâtre à l'occasion. Des autres artistes «interdits de vieillesse», de la vie de leur œuvre après la mort et son bonus, de ce qu'ils font là, tous les trois, dans cette pièce de Cormann. «Mais nous sommes morts», dit le Desperado joyeux, «Et notre trio est inventé/Eh bien notre rôle c'est ça/Quelqu'un qui est présent sans avoir vécu/Ou qui est présent tout en étant mort/ Peut-être que c'était ça notre boulot/D'inventer des présences/D'ajouter de la présence.» C'est exactement ça. Merci, les anges.

J.-P. T.

CRAMESNIL Joël

La Cartoucherie, une aventure théâtrale

[Les Éditions de l'Amandier, 474 p., 25 €, ISBN : 2-907649-88-4.]

• On associe, avec raison, l'aventure de la Cartoucherie de Vincennes avec le théâtre du Soleil et sa figure emblématique, Ariane Mnouchkine. Mais c'est à tort que l'on s'en tient là le plus souvent, car ce lieu abrite, depuis le début de sa reconversion civile (c'était un site militaire), plusieurs aventures théâtrales. Et c'est ce que nous raconte Joël Cramésnil dans un livre épais et informé qui a d'abord été une thèse brillamment soutenue. Car, justement, la force de la Cartoucherie a toujours été sa diversité, ce qui n'ira pas sans anicroches et coups de gueule au fil de son histoire théâtrale, qui voit le jour au lendemain de mai 68, peu après que la faculté de Vincennes (elle aussi rejeton de mai) se soit installée au bois de Vincennes. La faculté créée par Egard Faure n'existe plus (elle a été transférée à Saint-Denis), la Cartoucherie existe toujours, comme les théâtres qui la composent : le Soleil, la Tempête, l'Aquarium, l'Épée de bois, le Chaudron. Quitter la ville, et qui plus est la capitale, et aller faire du théâtre au fond des bois, c'était un peu prendre le maquis et créer un réseau de résistance. Contre le théâtre des grandes institutions et grandes maisons de la culture (dont le procès avait été fait à Villeurbanne en juin 1968), contre un pouvoir politique qui voyait dans les artistes de dangereux agitateurs. Les animateurs de la Cartoucherie, souvent issus des milieux universitaires contestataires et du théâtre étudiant, ont été à la tête des manifestations quand la culture s'est sentie en danger. Cette lutte politique n'a jamais fléchi, les spectacles en font foi, et le Soleil brille toujours par son militantisme : la Cartoucherie a été l'un des hauts lieux pour les sans-papiers, un forum à l'heure de la Bosnie, etc. Mais elle fut aussi une place forte d'un théâtre différent. Cramésnil commence par raconter la préhistoire du lieu mais aussi de ceux qui allaient faire du mot « Cartoucherie » l'un des plus beaux de la langue théâtrale

française, à commencer par le grand Jean-Marie Serreau, qui donnera ses premières lettres de noblesse au théâtre de la Tempête avant que Philippe Adrien n'en ajoute d'autres, plus tard. Ce dernier, comme « la mère Ariane », sont toujours là. À l'Aquarium, les fondateurs Jacques Nichet, Jean-Louis Benoit et Didier Bezace, étant arrivés au bout de leur histoire commune, sont aujourd'hui à la tête de grandes institutions (respectivement à Toulouse, Marseille et Aubervilliers). Après avoir raconté « dix années sans concessions » (entre 1974 et 1984), l'auteur dit aussi tout cela. Sans conclure : car l'histoire de la Cartoucherie continue.

J.-P. T.

KOUNDÉ Hubert

Cagoule

[Actes Sud, coll. « Papiers », 40 p., 7 €, ISBN : 2-7427-5193-9.]

• On connaît l'auteur comme acteur. On l'a vu dans *La Haine*, le film de Mathieu Kassovitz en 1994, on l'a vu au théâtre dans *Le Costume*, un spectacle de Peter Brook, il y a deux ans. Il a joué ailleurs, réalisé deux courts et un moyen métrage. Voici sa première pièce. Simple, forte, maîtrisée. L'histoire d'un mort qui se relève pour nous raconter son histoire et, à travers elle, nous emmener dans son quartier de banlieue, à Corbeil-Essonnes, sur les traces de sa vie : une histoire d'amour qui finit mal. Yasmina, celle qui l'aime et qu'il aime, est tuée par Choukri, son propre frère, englué dans la religion (musulmane) où il s'est plongé par amour de celle qu'il aime, Fatiha, et qui l'aime. Cagoule, le héros et narrateur, entraîne l'assassin sur le lieu de son crime et se suicide devant lui et le quartier réuni. Fin de l'histoire et début de la pièce. Tragédie grecque à Corbeil-Essonnes sur fond de rap, de zouk et de sandwich grecs. Cagoule est un petit braqueur qui prend l'argent où il se trouve (à la station-service, à la poste) mais qui rêve de métro-boulot-dodo dès lors qu'il file le parfait amour en cavale au métro Plaisance. Hubert Koundé sait, à l'évidence, de quoi il parle. Là où le cliché menace, il bifurque vers des dialogues serrés et bien rythmés, des échappées musicales, des ruptures *ad hoc* et des atmosphères

... qui sont palpables en trois lignes. Le charme opère d'autant que Cagoule joue tous les rôles avec, seul, un banc pour témoin. Il fait des pompes, se passe les menottes, fait le commissaire, la copine et donne sa chance à tous ses personnages, en particulier à Yasmina. Cagoule porte bien son nom ; le masque cache un autre homme. Sous le marlou, l'amoureux respectueux. Sous l'acteur, l'auteur.

J.-P. T.

MUSIQUE

JAZZ – DISQUES

Sélection de Philippe CARLES

ARTERO Patrick

2 Bix But Not Too Bix

[Nocturne NTC D 352, Nocturne, 2004.]

• Un des événements les plus réjouissants de l'année 2004 : la redécouverte simultanée de deux personnalités de cette musique aux contours délicieusement flous qu'on appelle « jazz ». En fait, ce disque pourrait être considéré comme un prolongement, voire une bande-son, du livre de Jean-Pierre Lion *Bix – Bix Beiderbecke, une biographie* (éd. Outre Mesure) dont nous avons rendu compte dans le n° 17 de *Vient de paraître*. La réciprocité n'est pas moins vraie puisque Patrick Artero avait fait de cet ouvrage son livre de chevet tout le temps qu'a duré la gestation de son projet « bixien ». Il s'agit certes d'un « hommage » au trompettiste-compositeur à la carrière météorique et désormais légendaire, mais, à la différence de la plupart des œuvres de ce genre, on est loin du fac-similé ou de l'effet « Musée Grévin ». C'est que, pour Artero, le défi était double : outre la difficulté de rester fidèle à l'esprit, au style essentiellement complexe, presque baroque, de Bix, jeune admirateur de Louis Armstrong fasciné par les trouvailles harmoniques de Debussy, Ravel et autres « impressionnistes » français, il lui fallait s'imposer en tant que jazzman plus que quinquagénaire pour qui ce disque allait être le premier en tant que leader – jusqu'alors, Artero avait voyagé à travers toutes les musiques, offrant généreusement à ses « employeurs » sa ductile virtuosité et sa sonorité chaleureuse, aventure certes formatrice (du dixieland des Haricots Rouges au reggae et aux grands orchestres de variétés en passant par le jazz élégant et ellingtonien d'un Raymond Fol et l'accompagnement de chanteurs) mais quelque peu frustrante au terme de trente-cinq ans de « métier ». Avec *2 Bix*, il retrouve ses premières amours, musiques au charme pluriel inventées par de jeunes Blancs de Chicago avides de liberté (c'était le temps de la Prohibition et d'une ségrégation raciale nullement « virtuelle »), mais surtout il a eu le temps de les phagocyter

pour devenir aujourd'hui une manière de médium. Bix revu, relu, rejoué par Artero, c'est aussi, enfin, un Patrick Artero à écouter d'urgence.

P. C.

LOUISS Eddy, LUBAT Bernard,
TRUSSARDI Luigi et VANDER Maurice
Ô Toulouse – Hommage à Claude

[Futur Acoustic, distribution M10, 2004.]

- Depuis Jean Sablon et Charles Trenet, les chanteurs de jazz français (ou, si l'on préfère, les chanteurs français de jazz) se comptent sur les doigts de la main gauche de Django Reinhardt. Pourtant il y eut Claude Nougaro, dont *Le Jazz et la java*, emprunté au quartette du pianiste Dave Brubeck, ne fut qu'un début. Mais si le petit Toulousain à grande gueule put « reprendre », et swinguer en français, d'autres compositions fameuses, aussi excitantes que le *Saint Thomas* du saxophoniste Sonny Rollins ou le *Work Song* du cornettiste Nat Adderley, c'est aussi parce qu'il avait su s'entourer de ce qu'en jargon de jazzmen on appelle des « pointures » : plutôt que des virtuoses, mercenaires à tout jouer, des instrumentistes de passion et de feu, capables de toutes les incandescences rythmiques et de toutes les surprises harmoniques, pour peu qu'on leur laisse le *chant* libre. Aussi, quelques mois après la disparition de l'inventeur de *Sing Sing Song* ou de *Danse sur moi*, quatre musiciens qui furent longtemps les formidables complices de ses plus explosives et/ou émouvantes chansons se sont réunis afin de prévenir tout risque d'amnésie, et, de fait, entre les fulgurances et vrombissements attendris de l'orgue de Louiss, les envolées romantiques et lumineuses du piano de Vander, les pizzicati élastiques de Trussardi et, *last but not least*, la « polyphonie » exaltante des tambours de Lubat, l'ombre et l'accent du chanteur n'en finissent pas de flotter, tels de roboratifs fantômes. Sacré Nougaro !

P. C.

RENAUD Henri

Henri Renaud All Stars

Henri Renaud-Al Cohn Quartet

[Coll. « Original Vogue Masters », Vogue 74321881132 et 74321881192, BMG.]

- L'un des plus élégants catalyseurs de l'histoire du jazz « made in France » et, dans sa vie et son œuvre, une sorte de parangon d'un qualificatif dont différentes modes ont évidemment abusé : Henri Renaud était « cool » lorsqu'il composait, jouait du piano, plaisantait ou racontait ses rencontres avec les grands du jazz, qu'il avait interviewés (parce qu'il fut aussi journaliste de radio), dont il avait produit les enregistrements (musicien avant tout, il aura fait preuve, en tant que producteur, d'invention et de subtilité avec la plus discrète efficacité) ou, comme dans ces deux disques, avec qui il avait improvisé. Son apparente nonchalance, sa manière de « prendre son temps », dans ses propos et son jeu de piano, n'étaient en fait que l'enveloppe d'une rare intelligence de la musique, le jazz, dont il avait fait son métier et sa passion, et cela avec une modestie, presque une humilité, à quoi est due évidemment la formidable méconnaissance dont il fut la victime souriante et détendue. En revanche, les musiciens eux-mêmes, des deux côtés de l'Atlantique, n'ont jamais ignoré (on parle bien sûr de ceux qui ont des oreilles et une mémoire) son talent, mélange équilibré de générosité et d'attention aux autres. En témoigne ici sa complicité, à New York en 1954, avec le saxophoniste Al Cohn, le tromboniste Jay Jay Johnson, le batteur (et compositeur remarquable) Denzil Best et, dans le cadre de son « all-stars », une moitié du Modern Jazz Quartet : le contrebassiste Percy Heath et Milt Jackson, à qui il arrivait de pousser la chansonnette, mais surtout qui n'aimait rien tant que passer de son vibraphone au clavier d'un piano où, là encore altruiste et fraternel, Henri Renaud lui cédait la place par pure jazzophilie. Né dans l'Indre en 1925, il nous a quittés tout aussi discrètement en 2003, sans doute pour rejoindre, entre autres amis et héros, le saxophoniste Lester Young avec qui il avait fait le « bœuf » en 1952 dans la cave du Tabou.

P. C.

JAZZ – LIVRES

Sélection de Philippe CARLES

HODEIR André

Les Mondes du jazz

[Rouge profond, coll. « Birdland », 411 p., ISBN : 2915083134.]

- « Original et puissant », ainsi avait-on qualifié cet ouvrage lors de sa première publication, il y a trente-quatre ans. Double louange qui n'était qu'une façon de rendre hommage à law double virtuosité de son auteur. Fort rares sont en effet les « multi-instrumentistes » qui maîtrisent aussi bien un instrument qu'un autre. Or, André Hodeir a fait montre, tout au long de sa carrière, de la même invention et de la même rigueur dans ses deux activités : en tant qu'organisateur de sons (c'est-à-dire compositeur et arrangeur) et de mots (puisque'il est aussi écrivain). Si son nom reste indissociable d'un des premiers livres théoriques indispensables à la compréhension du jazz, *Hommes et problèmes du jazz* (1954), qui aurait pu être sous-titré « Penser le jazz aujourd'hui », et, entre autres compositions enregistrées, de ses impressionnantes expériences de mise en musique de textes de James Joyce, voici heureusement réédité un ensemble d'essais, presque de nouvelles ou de contes, qui de façon souriante, apparemment désinvolte, mais avec une finesse architecturale pas tellement éloignée de certaines prouesses oulipiennes, parle du jazz comme on n'en avait jamais parlé auparavant : avec intelligence, passion et, surtout, avec humour, mais sans le laisser aller, trop souvent rencontré dans les écrits sur le jazz, des pâles imitateurs de Boris Vian. Avec Hodeir, l'effet comique est le plus souvent obtenu par hypertrophie de certains traits propres aux pratiquants ou amoureux du jazz, au point d'aboutir à des caricatures — par exemple, le recours à certaines méthodes « scientifiques » pour évaluer des éléments caractéristiques, et précisément impondérables, de la musique improvisée — dont on serait tenté de se demander si elles n'ont pas pour point de départ un auto-portrait de l'auteur... Soit une lecture aussi divertissante qu'instructive.

P. C.

ROSE Christian et GOATY Frédéric
Black & Soul

[Éditions du Layeur, 142 p., 32,50 €, ISBN : 2-9151-1825-6.]

- Ce n'est ni une encyclopédie ni un livre d'histoire, encore que... Ce n'est certes pas un ouvrage autobiographique, bien qu'il soit la parfaite illustration d'une passion, d'une vie vouée à cette quête quasi obsessionnelle : poursuivre pendant près de quatre décennies ces visages et ces corps noirs qui offrent au monde entier les plus spectaculaires avatars du blues devenu rhythm and blues et soul music. À la parcourir rapidement (comme on feuillette ces minilivres ou « zip books » qui donnent l'illusion du mouvement), cette collection d'images signées par Christian Rose donne l'impression d'une seule danse, d'un seul cri, comme si les artistes photographiés reprenaient tous, d'une même voix et d'un même mouvement, le « I'm Black And I'm Proud » (« Je suis noir et je suis fier ») de l'émblématique « parrain » de cette musique, James Brown, qui évidemment illumine la jaquette, comme incandescente, du livre. Pourtant, tous ne sont pas sur scène, en action. Nullement harcelant ou indiscret à la manière des paparazzi, Rose a toujours œuvré avec l'accord, voire la complicité bienveillante, des *soulmen* et *soulwomen*, en coulisse, dans leurs loges ou leurs chambres d'hôtel, et si son regard sur eux est amical, parfois presque amoureux, le plus émouvant est bien sûr celui qu'ils lui adressent et que lui nous offre en partage. Mais, au-delà du recueil de belles photos, l'on a affaire aussi à un utile objet d'initiation ou de mémoire, dans la mesure où tous ces instantanés sont accompagnés de notices, moins sèchement « biographiques » qu'enthousiastes et également « amoureuses », dues à Frédéric Goaty, pour qui, d'Aretha Franklin à Prince, le flux de la Great Black Music est passionnément indivisible.

P. C.

MUSIQUE CLASSIQUE

– DISQUES

Sélection de Jean ROY

DEBUSSY Claude

Rêverie, D'un cahier d'esquisses, Images 2, Hommage à Haydn, La Plus que lente, Épigraphes antiques, Berceuse héroïque, Page d'album, Élégie, Les Soirs illuminés par l'ardeur du charbon

[François Chaplin (piano), enregistré en 2003, Pierre Vérany, distribué par Arion, PV 704091, 1 cd.]

• Cet enregistrement de François Chaplin, le quatrième de son intégrale de la musique pour piano de Claude Debussy, nous réserve une surprise, la découverte d'une page que le musicien aurait composée en février ou mars 1917 pour remercier un marchand de charbon qui lui fournissait un combustible très rare pendant les années de la Grande Guerre. Retrouvée en 2001, éditée en 2003, cette pièce très courte mais d'une rare qualité est intitulée *Les Soirs illuminés par l'ardeur du charbon*, citation de Baudelaire et rappel d'inspirations anciennes. Autre rareté, les *Six Épigraphes antiques*, connues dans leur version originale pour piano à quatre mains, mais jouées ici dans la transcription de l'auteur pour piano à deux mains. François Chaplin a toutes les qualités requises pour interpréter la musique de Claude Debussy: une sonorité profonde et riche qui se plie aux suggestions d'un maître du mystère chez qui la lumière et les ombres créent un univers magique, infiniment de goût, et, plus rare encore, le sens des silences qui prolongent l'émotion.

J. R.

ROUSSEL Albert

Psaume 80, Fanfare pour un sacré païen, Le Bardit des Francs, Aeneas

[Benjamin Butterflied (tenor), Europa Chor-Akademie, Orchestre philharmonique du Luxembourg, dirigé par Bramwell Tovey, enregistré en 2004, Timpani, 1C 1082, 1 cd.]

• Moins connues que *Bacchus et Ariane* et la *Troisième Symphonie*, ces œuvres d'Albert Roussel n'en sont pas moins significatives d'un immense talent qui s'est toujours manifesté dans un esprit d'indépendance que le compositeur revendiquait en refusant de se voir situer «en équilibre entre le frankisme et le debussysme». Son langage, toujours personnel, se diversifiait selon les sujets qu'il avait à traiter, mais des traits communs apparaissent: la vigueur dans le *Psaume 80* et *Le Bardit des Francs*, la netteté dans la *Fanfare pour un siècle païen*, la grandeur (et la retenue) dans le ballet avec chœurs *Aeneas*, d'après Virgile. Le *Psaume 80* a été composé sur le texte anglais dont l'accentuation lui plaisait mieux que la traduction française. *La Fanfare*, datée de 1921, est comme *Aeneas* un hommage à des civilisations disparues mais sans cesse renaissantes. *Le Bardit des Francs*, sur un extrait des *Martyrs* de Chateaubriand, évoque, et cela ne nous étonne pas de la part du marin que fut Albert Roussel, avant de se consacrer à la composition, le mugissement des guerriers, «semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher». Admirablement interprétées par le chœur et l'orchestre que dirige Bramwell Tovey, ces œuvres d'Albert Roussel nous donnent une image assez complète d'un univers qui, pour beaucoup de disciples, reste à découvrir, un univers dont on ne se lasse pas car, chez Albert Roussel, le classicisme (qui n'est pas ennemi de l'audace), encore qu'il soit inscrit dans son temps (les années 1921 à 1935), ne se démode pas.

J. R.

MUSIQUE CLASSIQUE

– LIVRES

Sélection de Jean ROY

CESSAC Catherine

Molière et la musique. Des États du Languedoc à la cour du Roi-Soleil

[Les Presses du Languedoc, 140 p., 22 €, ISBN : 2-85998-297-3.]

• Cet ouvrage collectif auquel, sous la direction de Catherine Cessac, ont collaboré

... treize musicologues parmi lesquels Georgie Durosoir et Jérôme De la Gorce, retrace l'itinéraire musical de Molière, depuis *Les Fâcheux* jusqu'à la collaboration avec Marc-Antoine Charpentier, en passant — et c'est la période la plus féconde — par les comédies-ballets et *Psyché* dont Lully composa la musique. Que Louis XIV, dont on sait qu'il avait autant de passion pour la danse que pour la musique, ait de tout son poids pesé sur les orientations de Molière, cela est certain, mais il ne l'est pas moins que Molière, qui pouvait interpréter lui-même des airs intercalés dans ses comédies, était musicien. L'ouvrage dirigé par Catherine Cessac nous apporte des précisions que complète une iconographie où l'on trouve portraits, images diverses, spectacles, salles de théâtre et extraits de partitions.

J. R.

SABATIER François

La Musique dans la prose française, des Lumières à Marcel Proust

[Fayard, 737 p., 30 €, ISBN: 2-213-62085-7.]

- La musique est présente dans une part importante de la littérature française. Pour être complet, le tableau aurait dû inclure la poésie, mais la prose suffit pour nourrir un volume où abondent les précisions. Le sous-titre complet est: «Évocations musicales dans la littérature d'idée, la nouvelle, le conte ou le roman français, des Lumières à Marcel Proust». Jean-Jacques Rousseau et Voltaire, puis la première génération romantique (Madame de Staël, Benjamin Constant, Senancour, Chateaubriand) annoncent la liaison qui s'établira, avec Victor Hugo, Stendhal, Théophile Gautier et Balzac, entre la musique et la littérature. Cette liaison se renforcera avec Baudelaire et les symbolistes. Romain Rolland, musicologue (il est important de le rappeler) écrit le roman d'un musicien, *Jean Christophe*; chez Marcel Proust, la musique apparaît comme le ferment de la composition littéraire, issu de sa connaissance de Wagner. Il en ressort que sa composition est essentiellement musicale. L'ouvrage de François Sabatier, dont Alexandre Dumas est absent, ce qui m'étonne, témoigne d'une connaissance

approfondie de la musique autant que de la littérature et se conclut sur les lignes suivantes, auxquelles on ne peut qu'adhérer: «La France de Balzac, George Sand et Proust peut répondre à l'Allemagne de Hoffmann ou, plus près de nous, Hermann Hesse et Thomas Mann. Ce n'est pas si mal pour un peuple auquel on a souvent dénié toute véritable aptitude musicale».

J. R.

VIGNAL Marc

Jean Sibélius

[Fayard, 1177 p., 40 €, ISBN: 2-213-61663-9.]

- Auteur d'ouvrages sur Haydn, les fils de Bach, Gustav Mahler, Muzio Clémenti, Marc Vignal avait déjà publié en 1965 (éditions Seghers) un livre de dimension modeste sur Jean Sibélius. À ses yeux, l'œuvre immense de ce grand compositeur méritait mieux. C'est pourquoi, aujourd'hui, cette somme où l'œuvre est étudiée dans sa totalité paraît chez un éditeur à qui la musique doit beaucoup. La biographie et l'analyse des œuvres sont précédées d'une introduction sur les progrès de la connaissance de Sibélius que lui, Marc Vignal, découvrit en 1954 à Londres, et d'un chapitre consacré à l'histoire de la Finlande. Il est important, en effet, de connaître cette histoire, mouvementée s'il en fut pendant la période suédoise (jusqu'en 1809), plus stable pendant la période russe au cours de laquelle Helsinki devient capitale en même temps que se développe un sentiment national fort dont Sibélius sera, en musique, le représentant le plus inspiré. Ni suédois, ni russes, les Finnois ont une culture nationale à laquelle Sibélius a apporté une contribution majeure. On ne peut, en quelques lignes, résumer le livre de Marc Vignal qui est, sur le grand musicien, la somme qu'en France on attendait depuis longtemps; mais on ne peut qu'en conseiller la lecture et, au fil des concerts et des disques, la consultation qui permettra de mieux comprendre les œuvres dont l'originalité peut parfois surprendre avant de s'imposer à nous. Il faut enfin signaler que la préface a été écrite par le compositeur Pascal Dusapin, qui rend un éclatant et éclairant hommage à Sibélius.

J. R.

MUSIQUE CONTEMPORAINE – DISQUES

Sélection de Richard MILLET

GRISEY Gérard

Le Noir de l'étoile

[Accord/Universal, 476 1052, 1 cd.]

• Fasciné par les rites de passage, par le tourbillon du temps, par l'au-delà, Gérard Grisey (1946-1998) ne pouvait que s'intéresser à la musique des sphères : non seulement celle qu'on entend dans les espaces du for intérieur, mais ce que nous pouvons entendre d'un chant de l'espace : celui des pulsars, qui sont, rappelons-le, les pulsations électromagnétiques issues d'étoiles ayant explosé. Pulsations transformées en signaux sonores par les radiotélescopes, et qui donnent lieu à une expression métaphorique du son sidéral que l'astrophysicien Jean-Pierre Luminet, auteur du texte liminaire énoncé au début de l'œuvre, définit comme un « chant de lumière ». Une lumière à laquelle Grisey donne voix dans une pièce de 60 minutes, composée en 1989-1990 : *Le Noir de l'étoile*, pour transmission de signaux astronomiques et six percussions (les légendaires Percussions de Strasbourg). Cette musique « pour pulsar obligé » (comme on dit violon obligé) est proprement fascinante, car jamais imitative ; comment pourrait-elle l'être, d'ailleurs, puisqu'il s'agit d'une conversion métaphorique sonore ? Trois « fenêtres » sont ainsi ouvertes sur l'espace, qui correspondent aux trois mouvements de la pièce, avec, en intermèdes, le pulsar de Vela et le pulsar 0359-54. Une musique qui interroge non seulement notre rapport au temps mais aussi ce qu'il advient du pulsar (de l'infini, du mystère de la matière et de l'univers) lorsqu'il est intégré au système sophistiqué de l'œuvre musicale.

R. M.

MACHUEL Thierry

Psalm

[Naïve, V4986, 1 cd.]

• Que la musique chorale de Thierry Machuel (né en 1962) use d'un langage traditionnel n'implique pas qu'elle soit hantée d'intentions rétrogrades. Machuel tire admirablement parti des ressources du chœur (ici le Jeune Chœur de Paris, et le chœur de chambre Les Cris de Paris, dirigés par Laurence Equilbey et par Geoffroy Jourdain) : écriture mélodique, grandes nappes sonores magnifiquement étagées, jeux de réverbération, cris, sifflets, et, surtout, une densité rare dans la musique française pour chœur (la France n'étant guère un pays de tradition chorale). Qu'il mette en voix des poèmes de Celan, de Mandelstam, de Langston Hughes, ou qu'il dédie au nocturne un cycle sur des textes de Tagore, de Benoît Richter ou de Yannick Liron, c'est le sens que privilégie Machuel dans sa musique : le désespoir de Celan (« Über dem Dorn », « Au-dessus de l'Épine »), l'hommage à Billie Holiday de Langston Hughes (« Dark like me », « Sombre comme moi »), le tragique de Mandelstam (« Jiv », « Vivant »), ou les « Nocturnes » pour chœur mixte *a cappella*, toute cette musique a quelque chose d'évidemment psalmodique (« Psalm » est d'ailleurs le titre du disque), jouant avec l'idée de motet de la fin de la Renaissance, avec le contrapuntisme, ou avec le canon, formes bien sûr déconstruites autant que renouvelées.

R. M.

MATALON Martin

Le Scorpion

[Accord/Universal, 476 1280, 1 cd.]

• C'est aussi pour les Percussions de Strasbourg que le compositeur argentin Martin Matalon, qui, né en 1958, vit à Paris depuis 1993, a composé en 2001 *Le Scorpion*, dédié à *L'Âge d'or* de Luis Buñuel. La musique suit le découpage du film : treize scènes ou mouvements dont chacune est autonome dans sa forme comme dans sa matière sonore, l'ensemble obéissant moins à une continuité qu'à ce que Buñuel appelle des « agraphes » et qui est une sorte de parataxe, de juxtaposition d'éléments qui n'ont

... parfois pas de relations entre eux. Aux percussions s'ajoutent deux pianos et un dispositif électronique en temps réel. De là une impression de forme « ouverte et en constante progression », déclare le compositeur. Une forme qui, si elle obéit au principe buñuelien, peut être écoutée sans qu'on se soucie du découpage cinématographique, l'auditeur n'étant pas obligé d'entrer dans le très complexe rapport de la musique et de l'image, mais s'abandonnant à ce qui est pour lui de la musique pure, un peu comme on écoute un opéra sans se soucier ni du livret ni des mots, laissant naître en soi l'image sans référent que suscite toute musique.

R. M.

PÉCOU Thierry

Outre-Mémoire

[Aeon/Harmonia Mundi, AECD 0423, 1 cd.]

- Dans *Outre-Mémoire*, Thierry Pécou (né en 1965) interroge la traite des Noirs, tragédie historique dont les conséquences sont encore sensibles dans le monde contemporain. Questionnement personnel, puisque Pécou est d'origine martiniquaise, et auquel sa musique donne une valeur universelle. La pièce, pour piano, flûte, clarinette et violoncelle, comporte douze parties, qui sont, dit le compositeur, autant d'arrêts sur mémoire et de références, tantôt à Patrick Chamoiseau (« La décharge »), tantôt au « palo monte », cérémonial par lequel les esclaves maintenaient vive la mémoire de leurs ancêtres, tantôt aux « mulongas », rhétorique verbale et gestuelle dont les esclaves usaient devant les tribunaux, tantôt à l'absence et au silence, dans les parties intitulées « Traces-mémoires/effacement ». Il faut écouter cette musique dans sa dimension représentative et symbolique (notamment le bruissement foisonnant de la forêt, où se réfugiaient les esclaves en fuite). Sa variété de couleurs, de timbres, de rythmes, est saisissante et séduisante, pour peu qu'on ose employer un tel terme à propos d'un fait aussi tragique : une séduction, cependant, toujours inquiétée par des changements de rythmes, des ruptures, des débordements qui

nous rappellent que la musique n'est pas un divertissement, mais une méditation sur l'immémorial, ici superbement interprétée par Alexandre Tharaud, au piano, et par des membres de l'Ensemble Zellig (Anne-Cécile Cuniot à la flûte, Étienne Lamaison à la clarinette et Silvia Lenzi au violoncelle).

R. M.

PHILOSOPHIE

Sélection de Sylvie COURTINE-DENAMY, François DOSSE, Guy SAMAMA et Éric VIGNE

Mythe et mythologie dans l'antiquité gréco-romaine

[Revue Europe, n° 904-905, août-septembre 2004, 380 p., 18,30 €, ISBN : 984-761-7.]

• Depuis les années 1970, et des anciens Grecs aux anthropologues, on croyait que l'affaire du mythe était entendue. Ce numéro nous apporte un pertinent démenti. La conjugaison de l'enquête historique et de la réflexion théorique nous convainc de l'efficacité heuristique de la notion de mythe *aujourd'hui*. Les relations entre mythe et anthropogonie, mythe et religion, mythe et poésie, mythe et musique, mythe et histoire, mythe et crise sacrificielle, mythe et institutions, mythe et intrigue, mythe et philosophie, sont étudiées de telle sorte que, par leurs croisements, une fonction de mémoire schématisante obéissant à une grande diversité de règles se substitue à l'universalité de la raison pour permettre que surgisse une pensée nouvelle. Car le mythe non seulement prépare à la pensée, mais il fait penser, autrement que les discours abstraits ayant recours à l'argumentation. Comme nous le rappelle Luc Brisson, l'opposition chez Platon entre *muthos* et *logos* est une différenciation entre discours vérifiable et discours invérifiable aussi bien qu'entre discours argumentatif et discours narratif. Mais il ne faudrait pas identifier invérifiable à faux, non plus que narratif à fictionnel. À côté de l'analyse de plusieurs mythes, ce très riche numéro nous offre un entretien avec François Hartog sur les différents régimes d'historicité, l'entre-deux, et les rapports entre littérature et écriture de l'histoire. Si bien qu'on pourrait appliquer au mythe ce qu'Hartog dit de l'historien. Posté entre le visible et l'invisible, le mythe fait passer de l'un à l'autre. Il fait *voir* ce qu'on ne peut plus voir comme ce qui n'est presque jamais donné à voir.

G. S.

ABENSOUR Miguel

La Démocratie contre l'État.

Marx et le moment machiavélien

[Le Félin, 190 p., 18,90 €, ISBN : 2-86645-573-8.]

• Petite explication de texte : Marx, c'est celui de 1843, lorsque, lecteur de la *Philosophie du droit* de Hegel, il refuse l'idée que la société civile soit la société bourgeoise, c'est-à-dire l'univers des intérêts matériels qui déléguerait à l'État la représentation et le pouvoir politiques. Marx pose alors que la société civile, dans la grande tradition des Lumières, c'est le corps politique, idée longtemps mise de côté et reprise dans les réflexions sur la Commune de Paris comme émergence d'un corps politique né de la destruction même de l'État et de sa machine administrative. Machiavel, ou plutôt le « moment machiavélien », c'est, en philosophie politique, l'affirmation neuve que la division entre gros et petits, la guerre des pauvres contre les riches ne sont pas facteurs de désordre, mais conditions mêmes de l'égalité politique par un combat incessant pour que des rapports sociaux ne se consolident pas définitivement en positions de pouvoir. Mêler ce Marx et ce Machiavel, c'est, pour Miguel Abensour, appeler à rouvrir le débat de la « démocratie vraie ». Non pas la démocratie conflictuelle comme la défend, par exemple, un Claude Lefort, état politique marqué par l'indétermination constitutive des positions et lieux de pouvoir car susceptibles d'être toujours contestés ; mais bien plutôt une démocratie « insurgeante », anarchique au sens originaire du terme, une démocratie contre l'État qui sache toujours préserver la souveraineté politique en veillant jalousement à ce qu'aucune administration ne la subordonne, conduisant ainsi à la subrogation de la société civile émasculée de son énergie politique par un État tutélaire. L'opposition constitutive n'est plus entre le social et le politique, mais entre le politique et l'étatique.

É. V.

CASSIN Barbara (dir.)

Vocabulaire européen des philosophies.

Dictionnaire des intraduisibles

[Le Seuil/Le Robert, 1533 p., 95 €, ISBN : 2-85-036-580-7 et 2-02-030730-8.]

- Préparée dès 1993 par un groupement de recherches au sein du CNRS, cette réalisation culturelle européenne est exemplaire à plus d'un titre. Il convient de la saluer comme un événement majeur pour la *pensée* comme pour la *cité*. Elle dépasse le champ philosophique comme elle traverse nos frontières. Pierre indispensable dans la construction de l'Europe, elle est la réfutation vivante que les critères et les repères de l'Europe ne sont ni politiques ni économiques ni soumis à une suprématie bureaucratique, mais qu'ils sont linguistiques : la vraie richesse de l'Europe, ce sont ses langues. Penser, c'est penser en langues, et toutes les langues parlent la philosophie. Tel est le point de départ. Le projet de ce *Vocabulaire*, c'est l'intersection entre le fait de la performance du discours — « quand dire, c'est faire » — et le fait de la pluralité des langues, qui fait de nous, que nous le voulions ou non, des traducteurs et des comparatistes. En jouant de la géographie contre l'histoire, du réseau sémantique contre le concept individualisant, le *Vocabulaire* nous offre les moyens généalogiques et critiques pour cerner le « génie » d'une langue. Il a pour ambition de constituer une cartographie des différences philosophiques européennes, en capitalisant le savoir des traducteurs, ainsi qu'une cartographie des différences à l'intérieur d'une même langue. Un seul exemple, que cite Barbara Cassin : les Grecs distinguent deux manières d'aimer, *eran* et *philein*. Avec le premier, il y a un actif et un passif, un amant et un aimé ; avec le second, *philein*, il y a ressemblance, commensurabilité des rôles. Toute une érotique philosophique se niche dans cette distinction. Quant à l'autre pôle du titre, l'intraduisible, ce n'est pas ce qui ne passe pas d'une langue à une autre, c'est ce qu'on ne cesse pas de traduire, ou de ne pas traduire. De telle sorte qu'entre les deux écueils d'un universalisme logique facile (Aristote) et d'un nationalisme

ontologique paresseux (une hiérarchie des langues philosophantes), ce *Vocabulaire* ouvre une troisième voie : celle de la « déterritorialisation » (Deleuze). Les perspectives multiples sur une chose sont constitutives de la chose. « Chaque fois que nous lançons un filet autrement maillé, nous pêchons un monde différent », écrit Barbara Cassin, qui se réfère à Humboldt. Dans son *Introduction* à l'*Agamemnon* d'Eschyle, celui-ci suggère que chaque mot est une condensation de forces, comme « un léger nuage dans un ciel pur ». Ainsi, penser, c'est penser par réseaux et par rhizomes (Deleuze), par diffraction, morcellement, éclats de sens, et non plus par concepts, par réflexion, par unification et universalisation du sens. C'est une vraie révolution : le schéma platonicien, dans le moule duquel nous avons appris à philosopher, est renversé, et inversé.

G. S.

COHEN Esther

Le Corps du diable. Philosophes et sorcières à la Renaissance.

[Préface de Enzo Traverso, trad.

Fabienne Baru, Léo Scheer, 214 p., 17 €, ISBN : 2-84938-012-1.]

- Comme l'écrivait Walter Benjamin, « il n'est pas de témoignage de culture qui ne soit en même temps un témoignage de barbarie ». Or, le lien entre progrès et violence, culture et barbarie, loin de ne s'incarner qu'à l'époque moderne sous les figures emblématiques d'Auschwitz et d'Hiroshima, ainsi que le pensaient Theodor W. Adorno et Max Horkheimer dans leur *Dialectique de la raison*, est avéré dès la Renaissance. Telle est la thèse très convaincante soutenue ici par la philologue Esther Cohen, au travers de textes de Marsile Ficin ou de Pic de la Mirandole. La figure de la sorcière n'est pas sans rappeler celle du juif, *l'autre*, *l'étranger*, le *hors-norme*, l'incarnation du *diable*, tel que l'avait brossé le Quatrième Concile de Latran en 1215, les bûchers où l'on exterminait les sorcières n'étant que le revers de l'humanisme. Publié pour la première fois en 1486, réédité 14 fois jusqu'en 1521, le *Malleus Maleficarum*, œuvre de deux dominicains, brosse le visage de ces sorcières,

suppôts de Satan, à *la vulve insatiable*, dont le feu doit être éteint sur le bûcher afin de purifier le monde. Les ingrédients à l'œuvre dans cet ouvrage sont d'une part une culture magique très ancienne, la mythologie grecque et latine, et des éléments de la Cabale, sous les traits notamment du personnage féminin *Lilith*. Tous deux suceurs de sang, le juif est associé dans l'iconographie à la truie, la sorcière, quant à elle, au bouc. S. C.-D.

DEBRU Claude
Georges Canguilhem,
science et non-science

[Rue d'Ulm, coll. « Figures normaliennes », 105 p., 15 €, ISBN : 2-7288-0326-9.]

- Cette collection des éditions Rue d'Ulm se signale par l'élégance de sa présentation comme par la richesse de son contenu. Après un *Raymond Aron, la philosophie de l'histoire et les sciences sociales*, paru en 1999, et d'autres livres, Georges Canguilhem revit sous la plume aiguisée de Claude Debru. Celui-ci démontre que Canguilhem reste notre contemporain. À lui seul, il incarne la philosophie de la médecine, la philosophie de la philosophie, et la tradition française des liens indéfectibles entre la philosophie et son enseignement. Par des analyses concernant la rationalité du pathologique, l'accord « involontaire » entre Canguilhem et Goldstein sur des points centraux de théorie médicale, le rapport entre science et non-science comme objet le plus constitutif de l'histoire des sciences, la signification syntaxique et sémantique de la « philosophie des sciences », Claude Debru nous éclaire sur la puissance singulière à la fois de *conceptualisation* et d'*interprétation* qui émane des travaux de Canguilhem. À travers les couples du normal et du pathologique, de la science et de la non-science, de l'idéologie et de la science, celui-ci chargeait toujours le négatif d'une positivité philosophique. Le pathologique ne se déduit pas plus linéairement du physiologique que la non-science ne constitue cette part récusée de la science. Cette capacité de se représenter les contraires, de les articuler de telle sorte qu'ils soient également actifs,

conférait à la pensée de Canguilhem une tension et une ouverture peu communes. Cette normativité vitale, à laquelle celui-ci accordait un pouvoir d'entraînement supérieur à toute normalité, était mise au service d'une éthique implicite, que l'on pourrait résumer par ce précepte : honorer l'incertain. Relire Canguilhem aujourd'hui, à travers Claude Debru, c'est se replacer au cœur de l'inventivité philosophique. Signalons, pour finir, une nouvelle collection, « Les rencontres de Normale Sup' », dont le premier livre, sous la direction de Monique Canto-Sperber, a pour titre *Éthiques d'aujourd'hui*. G. S.

DELAMARRE A. J.-L., DEPRAZ N.,
GAUDEMAR M. (de), GUENANCIA P.,
JAQUET C. et PELLEGRIN P.

L'Expérience et la Conscience

[Préface de Didier Maes, Actes Sud, coll. « Les philosophiques », 288 p., 19 €, ISBN : 2-7427-4944-6.]

- Premier d'une nouvelle collection, ce livre publie les textes issus de conférences prononcées lors des journées de formation destinées aux professeurs de philosophie de l'académie de Versailles en janvier 2002. Les auteurs en sont des chercheurs et universitaires reconnus. Les craintes que l'on pouvait légitimement nourrir, de technicité ou de spécialisation académique, se dissipent à la lecture. D'abord, les notions choisies, l'expérience et la conscience, concernent chacun d'entre nous, et pas seulement le milieu des philosophes. Qui n'a pas fait une fois l'expérience de quelque chose, et qui, à un moment ou à un autre, n'en a pas pris conscience, ou éprouvé le besoin d'élever cette expérience à la clarté de la conscience ? Ensuite, les auteurs étudiés, Aristote, Descartes, Kant pour l'expérience, Spinoza, Leibniz, Husserl pour la conscience, ne le sont jamais *pour eux-mêmes*, du point de vue d'une histoire de la philosophie, mais toujours pour l'éclairage chaque fois singulier, et dont l'ensemble est divers, sous lequel ils ont su appréhender ces notions. S'il n'y a pas de réalité ultime, non plus que première,

... de l'expérience ni de la conscience, ce sont ces éclairages particuliers qui contribuent à *construire* cette réalité. D'où, le soin apporté par chacun des auteurs à analyser aussi fidèlement et clairement que possible l'apport de chaque philosophe. Spinoza, en récusant tout dualisme de l'esprit et du corps et en faisant apparaître la puissance d'illusion de la conscience, Leibniz, en distinguant les perceptions « insensibles » dont l'âme n'a pas conscience d'avec les perceptions distinctes, Husserl, en faisant de la conscience un système fermé sur soi n'entrant avec le monde dans aucun rapport spatial, temporel ni causal, nous aident à comprendre que la conscience n'est jamais acquise, mais toujours conquise dans sa dignité philosophique sur fond de fausses clartés naturelles et d'évidences obscures. De même, l'expérience, qu'elle soit disposition persistante de l'âme (Aristote), connaissance intérieure que l'esprit a de lui-même (Descartes), ou enchaînement temporel, et réglé, de nos perceptions (Kant), est rarement une totalité close ni une espèce de capitalisation de sensations ou d'avantages acquis, mais le plus souvent un horizon, ou une tâche à accomplir, de telle sorte qu'elle se confond avec l'expérience du temps lui-même : jamais vraiment présent, mais le plus souvent en avant ou en arrière de son écoulement.

G. S.

DESANTI Jean-Toussaint et GRISONI Dominique-Antoine (conversations)

La Peau des mots, réflexions sur la question éthique

[Le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 165 p., 15 €, ISBN : 2-02-066197-7.]

- Attraper les droits de l'homme par la peau des mots. Dans ce dialogue des mots, modestement qualifié de conversations, la consistance de l'expression « droits de l'homme » constitue à la fois un point de départ, un enjeu pour toute réflexion éthique, un défi à toute tentative de conceptualiser le degré de congruence entre les termes « homme » et « droits », et un chantier toujours ouvert. Pour comprendre que ni « homme » ne suffit à déterminer « droits » ni « droits » à définir « homme », il faut remonter jusqu'à

la *peau des mots*. Entendons par là des modalités d'immersion de corps humains vivants dans des nappes de sons et de signes. Car ce qui définit l'homme le moins mal, c'est un « être en écart », un entre-deux, qui fait peser la contrainte d'un vide. L'humanité de l'homme est dans l'évidement de toute substance visible, qui engage le mouvement. Giacometti, dont *L'Homme qui marche* figure en vignette sur la couverture du livre, sert ici non de modèle, mais de repère, pour exprimer la texture inquiétante, et inachevée, du réel ; sa ligne de fuite plutôt, *entre* corps silencieux et capture du regard. Pas très éloigné de l'imaginaire Metellus entendant « homo sum ». Indiquer une limite des formes de discursivité exigées par le champ d'immanence est aussi ce qui avait été entrevu par Husserl dans son opération phénoménologique. Or, cet évidement du substantiel nous conduit jusqu'au pâtir face à la parole d'autrui, où se manifeste la racine de l'éthique. Se dérobe alors la violence d'un réel tout entière passée dans l'image, tandis que se dessine le champ d'un imaginaire réglé, où consonnent l'allure idéale des mathématiques et le geste opératoire de la phénoménologie. Nous comprenons alors que *l'éthique est cette corde raide tendue au-dessus du vide, et qui nous oblige à marcher*.

G. S.

FOUCAULT Michel

- Philosophie, Michel Foucault, anthologie

[Anthologie établie par Arnold I. Davidson et Frédéric Gros, Gallimard, coll. « Folio essais », 939 p., 13,50 €, ISBN : 2-07-031530-4.]

- Sécurité, territoire, population, cours au Collège de France 1977-1978

[Le Seuil/Gallimard, 435 p., 25 €, ISBN : 2-02-030799-5.]

- Naissance de la biopolitique, cours au Collège de France 1978-1979

[Le Seuil/Gallimard, 355 p., 25 €, ISBN : 2-02-032401-6.]

**- Qu'est-ce que les Lumières ?,
Michel Foucault, Texte intégral**

[Analyse et présentation par Olivier Dekens, Bréal, coll. « La philothèque », 128 p., 6 €, ISBN : 2-7495-0380-9.]

**- Michel Foucault, entretiens
avec Roger-Pol Droit**

[Odile Jacob, 153 p., 19 €, ISBN : 2-7381-1567-5.]

**BILLOUET Pierre
Foucault**

[Les Belles Lettres, coll. « Figures du savoir », 220 p., 12 €, ISBN : 2-251-76017-2.]

**GROS Frédéric
Michel Foucault**

[Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 127 p., 7,50 €, ISBN : 2-13-054744-3.]

**KRIEGL Blandine
Michel Foucault aujourd'hui**

[Plon, 121 p., 13 €, ISBN : 2-259-19114-2.]

**POTTE-BONNEVILLE Mathieu
Michel Foucault,
l'inquiétude de l'histoire**

[Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 312 p., 14 €, ISBN : 2-13-054666-8.]

- Dans la prolifération des publications (livres, journaux ou revues) qui paraissent à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de Michel Foucault, il faut bien faire un tri, même s'il est toujours arbitraire. Il faut distinguer les petites valves, les petits relais, les minuscules engrenages, les microscopiques synapses par lesquels Foucault passe, et le bord intérieur de la littérature par lequel Foucault se trouve reconduit à lui-même. Les cinq premiers essais relèvent du « bord intérieur ».

Mentionnons d'abord ce formidable travail de sélection, de clarification et de mise en perspective ordonnée de textes de Foucault qu'ont réalisé Arnold Davidson et Frédéric Gros. Il est structuré autour de trois axes : anthropologie et langage ; régimes de pouvoir

et régimes de vérité ; gouvernement de soi et des autres. Pour ceux qui n'auraient pas encore connu le bonheur de lire Foucault, si c'est imaginable, ce livre constitue à la fois une initiation et une incitation.

Ensuite, le cours au Collège de France prononcé en 1977-1978, *Sécurité, territoire, population*, marque un tournant dans la recherche de Foucault. Celui-ci analyse comment se met en place, au XVIII^e siècle, une nouvelle technologie de pouvoir, une technologie de sécurité indissociable du libéralisme entendu comme rationalité gouvernementale fondée sur le « laisser faire ». Ce qui est ainsi questionné, c'est la notion de gouvernement des hommes. Avec elle, c'est la généalogie de l'État moderne qui est retracée, en liaison avec des appareils mis en place pour faire fonctionner la raison d'État (dont la police). Sont étudiés un certain nombre de textes soit italiens, comme ceux de Palazzo, de Botero, de Machiavel, soit anglais comme ceux de Bacon, soit français comme ceux de Leibniz, soit un texte d'un auteur allemand, Chemnitz, qui aurait perçu une analogie entre le domaine des sciences et celui de la raison d'État. Le problème de cette rationalité gouvernementale, c'est moins la conservation de l'État dans un ordre général que celle d'une dynamique des forces.

Dans un deuxième cours au Collège de France, prononcé l'année suivante, en 1978-1979, *Naissance de la biopolitique*, Foucault dessine le cadre de rationalité politique à l'intérieur duquel les problèmes posés par des vivants constitués en population (santé, hygiène, natalité, longévité, ...) affectent la pratique gouvernementale. Ce cadre, c'est celui du libéralisme, puisque c'est par rapport à lui que ces problèmes ont pris l'allure d'un défi. Le libéralisme constitue, aux yeux de Foucault, une forme de réflexion critique sur la pratique gouvernementale.

Deux livres apportent un éclairage particulier sur les travaux de Michel Foucault. Le premier éclaire Michel Foucault par lui-même puisqu'il s'agit d'un livre d'entretiens avec Roger-Pol Droit, dans lequel Foucault s'observe de l'extérieur, en spectateur, et analyse sa démarche archéologique ainsi

... que ses différents livres. Ainsi, *Les Mots et les Choses*, paru en 1966, et qui a rencontré le succès que l'on connaît, est à ses yeux un livre marginal par rapport à son problème, qui est d'étudier le seuil de la modernité. La tâche de Foucault, y explique-t-il, est de donner le maximum de chances à la multiplicité, à la rencontre, à l'impossible. *L'Histoire de la folie à l'âge classique* ne rend compte que d'une chose : comment l'impossible s'est effectivement produit.

Le deuxième livre est un essai sur ce que Foucault nous a transmis, et qui demeure l'horizon de notre culture philosophique. Blandine Kriegel, en décrivant le philosophe, l'artiste et le politique, décèle en Foucault le choix d'être libre. C'est ce qui expliquerait que celui-ci a eu des élèves, mais non des héritiers, des amis mais non des zéloteurs. C'est ce qui expliquerait aussi ses rapports à la fois distants et familiers avec le marxisme comme avec la psychanalyse.

Signalons une analyse, et une présentation nourrie, du commentaire par Foucault du texte de Kant « Qu'est-ce que les Lumières ? », paru une première fois en 1784. En trois volets, « Repères », « La question des Lumières dans l'histoire de la philosophie », « Lire *Qu'est-ce que les Lumières ?* », Olivier Dekens y éclaire à la fois Kant par Foucault, Foucault par Kant, Foucault par lui-même, et notre modernité philosophique.

À travers l'analyse de la naissance de l'asile dans *L'Histoire de la folie*, et de la « subjectivation » grecque dans *L'Usage des plaisirs*, Mathieu Potte-Bonneville propose, dans son livre, de faire d'une politique de l'incertitude un horizon éthico-politique chez Foucault. Le motif de l'inquiétude, et le choix de la peur, en empêchant toute totalisation, permettraient d'appréhender le geste philosophique de Foucault.

Frédéric Gros, en trois grands volets, « L'archéologie des sciences humaines », « Pouvoir et gouvernementalité », « Les pratiques de subjectivation », décrit avec rigueur et précision les petites cellules narratives constituant les fictions par lesquelles Foucault entendait remplir son travail d'intellectuel « spécifique ».

Rappelons, pour finir, la très claire présentation par Pierre Billouet de chacun des livres de Foucault, depuis *L'Histoire de la folie à l'âge classique* (1961) jusqu'au *Souci de soi* (1984). Cette reconstitution du parcours de Foucault montre comment, en passant des recherches archéologiques à une philosophie de la conscience, Foucault a oscillé non pas entre structure et conscience, mais entre deux formes de conscience, et comment, dans son refus de la primauté de la raison, il a rejoint la position de ses détracteurs humanistes, et contesté Sartre.

G. S.

GRITZ David

Levinas face au beau

[Préface de Catherine Chalier, Éditions de l'Éclat, 133p., 14 €, ISBN: 2-84162-091-3.]

- C'est à une lecture du *possible* qu'aurait pu être ce jeune philosophe pacifiste trop tôt arrêté dans sa quête du « beau et du bien » que nous convie ce livre, mémoire de maîtrise d'un brillant étudiant de Catherine Chalier consacré à l'esthétique d'Emmanuel Levinas, mort lors de l'attentat perpétré dans la cafétéria de l'Université hébraïque de Jérusalem le 31 juillet 2002, quinze jours seulement après son arrivée, après avoir fait « le choix du risque », ainsi qu'il s'en explique dans son *Journal*. Dans son article *La réalité et son ombre* [cf. « La réalité et son ombre » in *Les Temps modernes* (1948), repris dans *Les Imprévus de l'histoire*, Fata Morgana, 1994], E. Levinas n'hésite pas à montrer que le « silence ontologique » de l'art ne peut être brisé que par la parole critique, et va jusqu'à dénoncer le « mensonge » de l'art qui cherche à « donner un visage aux choses » au lieu d'accueillir le visage d'autrui qui me parle et m'apostrophe, subordonnant ainsi l'esthétique à l'éthique. Achevée, dédagée de la misère du monde — « éternellement Laocoon sera pris dans l'étreinte des serpents, éternellement la Joconde sourira » — l'image est *idole*, arrêt du temps, *entretemps*, une *vie sans vie*, un *destin* dont seule la Bible pourrait nous délivrer, l'œuvre d'art n'ouvrant à aucun dialogue, comme le rappelle le Psaume 135. Outre l'irresponsabilité de l'artiste qui invite

à l'évasion, le philosophe fustige la prétention de l'art à se substituer à Dieu ainsi que le caractère prétendument ineffable du langage de l'art. Est-ce à dire qu'à l'instar de Platon, E. Levinas chasserait les artistes de la cité? L'interdit de la représentation étant « le commandement suprême du monothéisme », l'art informel, tel qu'il s'incarne dans l'œuvre du sculpteur Sacha Sosno, nous mettrait peut-être sur la voie de la compréhension de l'art, par le biais de la notion d'oblitération co-extensible à l'éthique.

S. C.-D.

HADOT Pierre

Wittgenstein et les limites du langage

[Vrin, 126 p., 7 €, ISBN : 2-7116-1704-1.]

- Pierre Hadot est fondamentalement connu du grand public pour son ouvrage *Qu'est-ce que la philosophie antique?* (Gallimard, « Folio essais », 1995). La philosophie y est définie non pas comme un corps de doctrine systématique d'une logique, d'une morale et d'une métaphysique, mais comme l'adoption d'un mode de vie dont logique, morale ou métaphysique sont autant d'outils pour définir un travail de soi sur soi, un exercice spirituel. Les textes sur Wittgenstein (datant de 1959 à 1962) ne sont pas des à-côtés dans l'œuvre de Pierre Hadot. Ils permettent de comprendre l'éclairage que l'auteur y puisa pour bâtir sa conception de la philosophie à partir du modèle antique. Comme chez les néo-platoniciens, il y a une sorte d'apophatisme, d'impossible énonciation de ce qu'il est impossible de penser. Wittgenstein : « Ce qui s'exprime dans le langage, nous ne pouvons l'exprimer par le langage. » Mystique, Wittgenstein l'est au sens où il existe un « fait de l'existence du monde » qui échappe à toute description scientifique (« illusion que les prétendues lois de la nature sont des explications des phénomènes naturels. »). Hadot ne doute pas que Wittgenstein attende du lecteur du *Tractatus* qu'il comprenne les limites du langage, donc l'existence d'un été de sagesse silencieuse, idéal dont le discours philosophique est toujours en quête.

É. V.

HADOT Pierre et Ilsetraut

Apprendre à philosopher dans l'Antiquité, l'enseignement du « Manuel d'Épictète » et son commentaire néoplatonicien

[Le Livre de poche, 219 p., 6 €, ISBN : 2-253-10935-5.]

- Ce texte inédit, écrit à quatre mains prestigieuses, offre une étude du *Manuel d'Épictète*, rédigé par son disciple Arrien au II^e siècle après J.-C., ainsi que du commentaire composé quatre siècles plus tard par le néoplatonicien Simplicius. Plusieurs chapitres du *Manuel* sont confrontés à l'exégèse néoplatonicienne qu'en a faite Simplicius. Par-delà les différences, une attitude commune se dégage concernant : la piété des hommes envers les dieux, la soumission librement consentie à la Providence, l'affirmation du libre arbitre entendu comme responsabilité de chacun dans son comportement et dans ses opinions, l'attitude qui convient face à la mort, la maladie, la pauvreté et d'autres maux. L'ouvrage pouvait donc facilement être considéré comme une simple explication de textes. Or, grâce à la méthode exégétique, Ilsetraut et Pierre Hadot répondent à une question essentielle : comment apprenait-on à philosopher dans l'Antiquité? Arrien n'enseignait pas la philosophie dans une école, il a fait une carrière d'homme d'État, de général, mais aussi d'écrivain. Car la qualité de philosophe n'était pas accordée à quelqu'un parce qu'il avait écrit des ouvrages de philosophie, ni même, pour Marc Aurèle, des « sentences ». C'est parce que l'on savait qu'il prétendait *vivre en philosophe*, c'est-à-dire se conformer à ses représentations, car c'est de la manière dont il juge les choses que dépendent son propre bien et son propre mal. Il faut donc « réduire au maximum la distance entre la réflexion morale et l'action ». Le *Manuel* avait pour fonction de faire revivre dans l'âme du progressant, qui appartenait à la classe dirigeante, l'atmosphère du mode de vie stoïcien. Concernant enfin le rapport entre philosophie et religion, le philosophe stoïcien se croit maître autonome de sa relation à Dieu. Chez un néoplatonicien comme

... Simplicius, on constate en revanche une perte d'autonomie par rapport au divin. Ce petit livre est exemplaire de la manière dont procèdent les auteurs : le souci de la plus grande simplicité dans l'exposition, mis au service de la plus grande rigueur, et de la précision « scientifique ».

G. S.

HUNYADI Mark

Je est un clone. L'éthique à l'épreuve des biotechnologies

[Le Seuil, 202 p., 19 €, ISBN : 2-02-066140-3.]

- En quelque sorte, l'humanité ne se pose que les questions qu'elle peut résoudre. Encore faut-il trouver les termes adéquats pour formuler la question. Il ne paraît pas à Mark Hunyadi que l'on ait beaucoup progressé dans les réponses apportées au nom de l'éthique aux défis des biotechnologies. La condamnation pure et simple est une position possible, mais elle demeure sans effet sur les progrès de la recherche et ses enjeux industriels et médicaux. Le principe de précaution est un cache-misère : il partage avec les scientifiques impliqués dans les recherches le même paradigme instrumental de calcul des conséquences, et ne vise qu'à « gérer rationnellement les incertitudes que la pensée instrumentale a elle-même produites » — en d'autres termes, c'est un correctif au service de la cause instrumentale qui ignore la question du *respect*. Demeure une approche originale que propose l'auteur : refusant la définition strictement génétique de la personne, il insiste sur le fait que les biotechnologies conditionnent à un niveau d'une profondeur sans égale jusqu'alors notre phénotype comme notre être-au-monde. Or, l'ingénierie génétique ne songe qu'au capital matériel, génétique, de l'individu ; elle ignore son autre dimension constitutive de sa socialisation, de son appartenance au monde commun : l'individu se définit non pas par les causalités qui s'exercent sur lui, mais par son intentionnalité, la « transcendance » de l'esprit, « faculté non matérielle conditionnée par la causalité matérielle qui permet à l'esprit de se dépasser vers un autre que soi » dans les limites que lui impose justement la constitution physique

de sa base matérielle. Dès lors, sachant la solidarité qui lie le corps et l'esprit et la capacité de transcendance qui les sépare, la question éthique doit être formulée en ces termes : « Quelles interventions génétiques modifiant la corporéité de notre être-au-monde sont-elles légitimes au regard de notre contexte moral objectif ? »

É. V.

JULLIEN François (dir.)

Sujet, moi, personne

[Presses universitaires de France, Cahiers de l'institut Marcel Granet, Cahier 2, 280 p., 22 €, ISBN : 2-13-054307-3.]

- Le projet général de ces publications régulières de l'Institut Marcel Granet est d'instituer un vis-à-vis entre la tradition européenne de pensée et l'expérience culturelle de l'Asie orientale. Ni universalisme facile, ni relativisme paresseux : entre ces deux écueils, ce face-à-face doit permettre à chacune de s'enrichir en sondant ses propres présupposés. Dans ces onze contributions, c'est la catégorie du *sujet* qui est mise à l'épreuve. La culture de soi, si chère à une partie de notre réflexion européenne, de Platon à Augustin, d'Augustin à Foucault, doit être dissociée à la fois d'un souci de soi et de la notion de personne. Que le sage soit qualifié de vide, comme le rappelle Romain Graziani, révèle combien celui-ci demeure une figure impersonnelle, un non-sujet. La notion d'intériorité, en Chine, n'a aucune fonctionnalité, mais on rencontre des transformations continues du cours de l'existence. S'il n'y a pas de subjectivité véritable, il n'y a pas non plus d'objet ni de morale au sens où nous l'entendons, au moins depuis Kant (il y faut un minimum de réflexivité, même transcendante). Il y a un agir sans intentionnalité. Il n'y a pas non plus de recherche du bonheur puisque, en se désencombrant des soucis de la vie, le sage vit bien selon une capacité à flotter « comme un poisson dans l'eau ». De même, la littérature et la peinture ne visent pas à signifier quoi que ce soit du monde ou d'une personne singulière. Il n'y a nulle intention de décrire ou de figurer, nulle prétendue « inspiration », mais il y a éveil, souffle, polarité d'énergies.

Par ces quelques exemples, ce qui se dévoile ainsi, c'est que, côté chinois, vivre c'est apprendre à se déprenre de soi, des choses, d'une attitude cognitive ou esthétique, pour se laisser traverser par la propension spontanée du naturel. La confrontation avec une Europe toujours plus soucieuse de richesses, d'individualisme, de bonheur, n'en est, par contraste, que plus saisissante.

G. S.

MALLET Marie-Louise
et MICHAUD Ginette (dir.)

Derrida

[Cahiers de l'Herne n° 83, 628 p., 49 €, ISBN : 2-851-97-098-4.]

- Plus d'une langue, mais en toutes langues : ainsi se présente ce *Cahier* d'une richesse peu commune consacré au polyglotte Jacques Derrida. Près de 70 contributions, des textes inédits de Jacques Derrida, la reproduction de lettres manuscrites (correspondances avec Foucault, Levinas, Blanchot, Jankélévitch, Althusser, Ponge, Genet,...), des œuvres graphiques et picturales (Hantaï, Titus-Carmel, Camillia et Valerio Adami), un fragment de partition de Michaël Levinas faisant écho à l'analogie entre le « Gl » de *Glas* et le « Gr » de *Nègres* (Les *Nègres* de Jean Genet), un entretien de Derrida avec Marie-Louise Mallet sur la création du GREPH (Groupe de recherches sur l'enseignement philosophique), un cahier de photographies, une abondante bio-bibliographie, transforment ce volume en miroir de la scène philosophique contemporaine : constamment en train de se déplacer, ne cessant d'excéder la clôture de la représentation comme de repousser les limites d'une inventive itérabilité. La composition de ce cahier témoigne de cette traversée des frontières, comme d'une hospitalité pré-originnaire dont Derrida fait preuve dès qu'il aperçoit des signaux d'altérité dans l'éclair d'une entre-vision. Le volume est organisé autour de sept axes principaux : témoignages ; déconstruction et traditions philosophiques ; du politique ; questions de religions ; littérature et démocratie ; lectures, traversées ; penser autrement, la possibilité de l'impossible. Même s'ils sont nommés, ces axes restent

toujours à déployer. Car ils ouvrent un fonds sans fond où viennent se croiser tous les espaces d'indexation de la démesure : poétique comme politique, cartographique comme nécrologique, religieux comme archéologique. Mais c'est par la force contraignante de l'*engagement* et de l'*héritage* que le nouage de ces espaces peut s'opérer. Ainsi, la ligne de vie la plus fragile atteste de la *survivance* dans la vie.

G. S.

MENGUE Philippe
**La Philosophie au piège
de l'histoire**

[Éditions de la Différence, 367 p., 30 €, ISBN : 2-7291-1524-2.]

- Philippe Mengue est un philosophe connu pour ses travaux sur l'œuvre de Gilles Deleuze. Il a déjà publié *Gilles Deleuze ou le système du multiple* en 1995, puis *Deleuze et la question de la démocratie* en 2003. Ce dernier ouvrage étonnera cependant les spécialistes de la pensée deleuzienne, car son auteur s'emploie à une démonstration plus personnelle qui, sans rompre avec les concepts de Deleuze, évide la part la plus critique des thèses deleuziennes et évince au passage Félix Guattari. On peut récuser la démarche et elle est en effet fortement contestable. Mais la thèse centrale du livre n'en est pas moins intéressante par son souci de remise en question de la posture de surplomb de l'intellectuel « guerrier » et sa substitution par l'intellectuel démocratique qui préfère le débat au combat et commence par une adhésion, un oui à la démocratie présentée comme l'interpestif par excellence. L'auteur définit l'intellectuel démocratique par sa capacité d'écoute, sa propension à recueillir les opinions avant de les discuter, et par sa volonté de libérer la parole en s'appuyant sur la dimension de l'affect. On sera plus sceptique sur un autre fil directeur qui donne le titre de l'ouvrage, à savoir que la philosophie n'aurait pas d'histoire et relèverait donc d'un niveau « méta » qui l'exclurait de toute contamination par le contexte. Si la critique d'une forme de téléologie historique propre à certaines philosophies est recevable dans la mesure où

... elle a conforté un historicisme le plus souvent linéaire et étroitement causaliste, cette impasse est aujourd'hui très largement reconnue par les philosophes et les historiens, ce qui suscite tout au contraire de nouvelles articulations entre ces deux disciplines tout à fait fécondes, à condition que chacune soit ouverte sur son autre.

F. D.

MÜLLER Andreas Uwe
et NEYER Maria Amata
**Edith Stein. Une femme
dans le siècle**

[Trad. Françoise Toraille, J.-C. Lattès, 276 p., 17,50 €, ISBN : 2-7096-2080-4.]

- Tragique destinée que celle d'Edith Stein, cette « nonne juive », ainsi que la qualifia Hannah Arendt, qui, née dans une famille juive très observante le jour de la fête de Kippour 1891, après avoir perdu la foi à l'adolescence, se convertit au catholicisme en 1922 à la lecture de la *Vie de sainte Thérèse d'Avila racontée par elle-même*. Séduite par la phénoménologie husserlienne, elle entama une thèse sous sa direction à Göttingen, obtenant la mention « summa cum laude », sans jamais parvenir toutefois à l'habilitation, compte tenu des réticences de l'époque à l'entrée des femmes à l'université. Elle fut quelque temps l'assistante de Husserl avant de démissionner. Contrainte de s'assumer, elle enseigna successivement l'allemand et l'histoire chez les dominicains de Spire, et fit de nombreuses tournées de conférences avant de prendre ses fonctions de maître de conférences à l'Institut des sciences de l'éducation de Münster en 1932. Traductrice, notamment de l'ouvrage d'Alexandre Koyré, *L'Idée de Dieu et les preuves de son existence chez Descartes* (1923), qui l'éclaira sur la relation philosophique entre foi et pensée, E. Stein, séduite et influencée par les conférences de Max Scheler à Göttingen et la conversion de Théodore Reinach, voudra désormais se consacrer exclusivement à la philosophie de la religion, s'attaquant à la rédaction d'*Être fini et Être infini* puis à celle de *La Science de la Croix*. Les événements politiques se précipitant avec la prise du

pouvoir par Hitler, E. Stein tenta d'intervenir auprès de Pie XI afin qu'il promulgue une encyclique pour protéger les juifs, mais elle ne reçut pour toute réponse qu'une bénédiction. Refusant une proposition d'enseignement en Amérique du Sud, elle décida alors d'entrer au carmel de Cologne, à l'âge de quarante-deux ans, choisissant le nom de Teresa Benedicta de la Croix. Privée depuis 1935 de son droit de vote compte tenu de son appartenance au peuple juif, sœur Teresa ne se rendit pas aux élections du Reichstag de mars 1936. On l'évacua en décembre 1938 vers le carmel d'Echt, où sa sœur Rose la rejoignit. Le 9 juin 1939, les troupes allemandes ayant pénétré en Tchécoslovaquie, elle rédigea son testament. Le 2 août 1942, la police vint les arrêter. Toutes deux furent conduites au camp de Westerbork, puis à Auschwitz où elles furent gazées.

S. C.-D.

NANCY Jean-Luc
Au ciel et sur la terre

[Bayard, 68 p., 9,90 €, ISBN : 2-227-47411-4.]

VERNANT Jean-Pierre
Ulysse suivi de Persée

[Bayard, 2004, 110 p., 9,90 €, ISBN : 2-227-47412-2.]

- Dans les années 1970, le GREPH avait déjà inauguré la tentative d'enseigner la philosophie aux classes de sixième. C'est à un auditoire encore plus jeune que s'adressent aujourd'hui les « petites conférences » du Centre dramatique national de Montreuil, en donnant la parole à des penseurs chevronnés, susceptibles d'« éveiller » les six/douze ans à la mythologie, à la Bible. Ainsi l'helléniste Jean-Pierre Vernant, en arrière-grand-père qu'il est, conte-t-il à ces jeunes, dans une langue qui leur est familière, les aventures d'Ulysse le rusé et de ses compagnons trompant successivement les Troyens, le cyclope Polyphème, ses démêlés avec la magicienne Circé, son séjour auprès de Calypso, où il devient effectivement *personne*, la nostalgie qu'il éprouve de sa patrie, son retour mouvementé à Ithaque, sa difficulté à se faire reconnaître

des siens après plus de vingt ans d'absence au cours desquels il a fait l'expérience du *monde de la nuit* et de *l'inhumain*. Face aux questions de son jeune auditoire, J.-P. Vernant n'hésite pas à avouer que, semblable à Ulysse apparaissant « nu, dégueulasse » face à la belle Nausicaa, lui aussi a regardé au cours de sa vie « des jeunes filles belles et sveltes et jeunes, comme si elles étaient un jeune palmier grimpant droit vers le ciel ». Au terme de la narration du défi relevé par Persée de ramener la tête de la Gorgone pour sauver sa mère Danaé des griffes de Séripfos, aidé par les Grées puis par la ruse d'Athéna, les enfants connaîtront non seulement la différence entre une *image* et la réalité, mais également la place des *héros grecs*, intermédiaires entre les mortels et les dieux, ils sauront distinguer entre le vraisemblable et le rationnel. Avec Dieu, l'exercice s'avère un peu plus complexe : le ciel, pour les enfants du vingt et unième siècle, c'est celui des nuages, des avions, des fusées, des galaxies, mais aucun « télescope » ne l'a jamais repéré. D'autant que, en fonction des diverses religions, il peut y avoir non pas seulement un seul, mais plusieurs, voire des milliers de dieux, qu'il est porteur tantôt de tel nom, tantôt de tel autre, à moins qu'il ne soit imprononçable, certains le représentant « avec une grande barbe » ou par des statues, tandis que pour d'autres, il demeure invisible. Toujours est-il qu'au-dessus de la terre s'ouvre une dimension d'ouverture à laquelle il faut être *fidèle*, en laquelle il faut *croire* quand bien même la présence du *mal* sur terre fait-elle douter d'une justice divine, et quand bien même Dieu existe-t-il « autrement que tout ce qui existe ».

S. C.-D.

NEF Frédéric

Qu'est-ce que la métaphysique ?

[Gallimard, coll. « Folio Essais », 1072 p., 13,50 €, ISBN : 2-0704-2163-5.]

- La métaphysique est-elle morte ?

L'ouvrage de Frédéric Nef va à l'encontre de cette idée reçue. Il postule l'actualité des recherches métaphysiques et l'illustre par les travaux les plus contemporains

de philosophes peu connus du public français (Whitehead, Kripke ou Lewis). La métaphysique n'a pas disparu : elle a fait sa révolution. Essence, objet, propriété... Les notions sont les mêmes, leur compréhension et leur agencement changent. *Qu'est-ce que la métaphysique ?* se veut tout autant une invitation à participer de leur étude qu'une mise en garde contre toute illusion d'en avoir fini avec l'interrogation du monde.

Vdp

WORMS Frédéric

Bergson ou les deux sens de la vie

[Presses universitaires de France, 362 p., 15 €, ISBN : 2-13-0542387.]

- Formellement, l'ouvrage déploie les thèses de Bergson à travers l'étude de la mise en place des grands thèmes du bergsonisme, par élargissement de leur portée mais rétrécissement de la focale aux seules dimensions morales pour finir, dans quatre ouvrages : *Essai sur les données immédiates de la conscience*, *Matière et mémoire*, *L'Évolution créatrice*, enfin *Les Deux Sources de la morale et de la religion*. De la belle ouvrage, dira-t-on, puisque sont clairement définis les enjeux des « deux sens de la vie », à savoir la durée et l'espace : la confusion de l'espace et du temps voile la réalité de la vie intérieure, laquelle ne consiste pas en la représentation de la succession du temps sous la forme simultanée de l'espace, mais en l'acte même qui assure la conservation réelle de ces moments de temps en une continuité qui définit une vie, c'est-à-dire une durée de l'individu. Pourtant, Frédéric Worms écrit ce faisant un autre livre. S'intéressant à la tension qui traverse l'intuition de Bergson, il marque l'écart qui se creuse entre le mouvement logique de l'œuvre et son exposition à travers des ouvrages qui semblent éviter le plus longtemps possible la question de la visée pratique et métaphysique de l'intuition première. Celle-ci n'avait pourtant pas échappé à ses premiers lecteurs. Cette tension entre l'ordre d'investigation et celui de l'exposition est peut-être la source des violents mouvements de balancier — en faveur de l'œuvre de Bergson (le « moment 1900 », anti-positiviste, exaltant la vie contre

... la science), puis de rejet (les années 1960 et la critique de la subjectivité), enfin de retour sinon directement à l'œuvre de Bergson, du moins à une communauté d'intérêts problématiques (le passage, contemporain, des sciences de l'homme à celles de la vie, à travers les sciences de la cognition). (Signalons également la parution des cinq dernières leçons d'un cours professé par Bergson au Collège de France de 1903 à 1904, « Histoire des théories de la mémoire », ainsi qu'un ensemble de contributions autour du thème « Bergson et la phénoménologie » [dans le deuxième volume annuel des *Annales bergsoniennes*, Paris, PUF, 534 p., 35 €, ISBN : 0768-0708.]).

É. V.

ZIELINSKI Agata

Levinas. La responsabilité est sans pourquoi

[Presses universitaires de France, 151 p., 12 €, ISBN : 2-13-054586-6.]

- Quoique nourri à la phénoménologie de Husserl, la cinquième *Méditation cartésienne* (E. Levinas fut le traducteur des *Méditations cartésiennes* et soutint son doctorat de troisième cycle sur *La Théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl*) échouerait selon Emmanuel Levinas à penser l'altérité radicale d'autrui en le constituant en *alter ego*. La notion de *réduction* husserlienne doit donc être dépassée vers l'éthique, laquelle est réponse à un appel, *vocation*, une « responsabilité pour autrui » *sans pourquoi*, tout comme la rose d'Angelus Silésius. Le philosophe remet également en cause la notion de *constitution*, qui ne nous livre plus tant une unité de conscience, que le sujet n'est bien plutôt constitué par *autrui* à partir de sa propre manifestation. On retrouve ce même besoin de dépasser Martin Heidegger en *s'évadant hors* de l'ontologie, laquelle est oubli de l'Autre au profit de la neutralité de l'Être, et dans la critique de l'enracinement païen dans la terre plutôt que dans l'humanité, dans la « suprématie du Même sur l'Autre », le seul critère de l'être-au-monde étant, pour Levinas, autrui. Le philosophe reconnaît

en revanche sa dette à l'égard des philosophies du dialogue qui permettent de sortir de l'*egologie*, telles qu'elles se sont incarnées en Martin Buber et Franz Rosenzweig. Toutefois, le point culminant de l'altérité de l'Autre ne réside pas tant, à ses yeux, dans la relation de réciprocité du *Je-Tu* que dans la rencontre avec le *visage* de l'autre, porteur de la *trace* de l'Infini. Et si l'on trouve bien chez Rosenzweig une relation à trois termes — l'homme, le monde, Dieu — garantissant leur transcendance, la dimension de l'amour du prochain lui apparaît toutefois insuffisante. L'originalité de Levinas consisterait en définitive en ce qu'il opère le passage « du dialogue à l'éthique », celle-ci devenant philosophie première. Afin que la négation de l'humain ne puisse se reproduire, l'éthique levinassienne exige une véritable *conversion* : accorder la priorité au point de vue d'*autrui* — mesure de toute chose — par rapport au mien, quitte à ce que le sujet devienne *otage*.

S. C.-D.

SCIENCES EXACTES

Sélection de Jean-Pierre LUMINET

BAUDET Jean

Penser la matière

[Vuibert, 389 p., 38 €, ISBN : 2-71175340-9.]

• Historien des sciences et philosophe, Jean Baudet entreprend d'initier ses lecteurs à la chimie — une discipline qui, souvent associée aux problèmes de pollution, a parfois mauvaise presse et qui, en conséquence, est rarement vulgarisée. Cependant, avec les sujets qui s'y rapportent comme le réchauffement du climat, les manipulations génétiques, les risques alimentaires, les pollutions diverses, les pouvoirs et les limites de la chimiothérapie, les produits pharmaceutiques, etc., la chimie est située au cœur de nombreux débats qui agitent la société et constitue l'une des clés du monde actuel. L'ouvrage est donc bienvenu. Il suit le développement de la chimie dans l'histoire, étudiant comment l'homme a peu à peu « pensé la matière », de Pline l'Ancien à Joliot-Curie en passant par Paracelse, Lavoisier ou Mendeleïev. Le lecteur voit ainsi se former progressivement les notions, les concepts mais aussi les erreurs, qui ont abouti aujourd'hui aux matières plastiques, à l'ADN, aux colorants synthétiques, aux dérivés du chlore et aux dix millions de molécules différentes qui sont synthétisées en laboratoire et produites en usine. Bref, à l'un des plus impressionnants corpus de connaissances de l'humanité ! N'oubliant pas sa formation de philosophe, l'auteur complète avec bonheur et lucidité son parcours historique par une critique de la pensée sur la matière. Il analyse comment les deux mouvements de pensée qui imprègnent aujourd'hui notre société, à savoir le matérialisme et l'idéalisme, reposent sur des interprétations philosophiques différentes de la nature de la matière.

J.-P. L.

BRUNE Élisabeth et GUNZIG Edgar

Relations d'incertitude

[Ramsay, coll. « Littérature », 420 p., 21 €, ISBN : 2-84114-700-2.]

• De formation scientifique, Élisabeth Brune marie son activité de romancière à celle de journaliste et d'essayiste. Tous ses ouvrages sont marqués du sceau de l'originalité intelligente. Ici, elle nous livre une sorte de « monde de Sophie » version scientifique. Edgar Gunzig, physicien spécialiste du vide quantique, croise le chemin d'une jeune journaliste scientifique, Héléne. Leurs premiers dialogues ont pour sujet avoué la physique, et ils décident d'entreprendre la rédaction d'un ouvrage de vulgarisation. Héléne interroge sans jouer au Candide, Edgar explique avec des mots simples : le vide quantique n'est pas l'absence de toute chose mais un état particulier, celui de plus faible énergie... À partir de là, Edgar élabore la théorie du *bootstrap*, selon laquelle un processus peut s'auto-entretenir sans avoir besoin de recourir au monde extérieur. Appliqué à l'univers, le *bootstrap* modifie la vision traditionnelle du Big-Bang et signifie que le cosmos s'est auto-engendré... Cependant, aiguillé par les questions de la journaliste, le discours change bien vite de direction et aborde la vie personnelle d'Edgar. Celle-ci est pleine de rebondissements, de catastrophes en chaîne. Une mère communiste pure et dure, un père qui espionne pour Moscou, un petit garçon juif ballotté pendant la guerre et qui grandit à l'ombre des Franco, Staline, Hitler, des changements d'identité à de multiples reprises, un emprisonnement arbitraire en Inde... Edgar revisite son passé et reconstitue sa vie grâce à une jeune femme qui doute d'elle-même. Finalement, c'est cela, le véritable *bootstrap* : un bouquin qui s'écrit tout seul, et qui est en même temps le livre des origines d'Edgar Gunzig ! Voici donc un roman très particulier, où histoire et considérations scientifiques forment la toile de fond d'un suspense psychologique. Mais peut-on appeler « roman » un livre dont les personnages sont précisément les écrivains, et où les faits rapportés sont réels ? Le tour de force d'Élisabeth Brune réside en particulier dans les fonds d'explications

... scientifiques. Les épisodes cosmologiques sont expliqués très clairement et ont des résonances métaphysiques. Et certains principes de physique — comme les célèbres relations d'incertitude de la physique quantique, qui donnent leur nom à l'ouvrage — sont mis en lumière tout en étant appliqués métaphoriquement à la vie d'Edgar. Réellement surprenant !

J.-P. L.

CASSÉ Michel

Énergie noire, matière noire

[Odile Jacob, coll. « Sciences », 300 p., 25,50 €, ISBN : 2-73811-325-7.]

- Astrophysicien au Commissariat à l'énergie atomique et chercheur associé à l'Institut d'astrophysique de Paris, Michel Cassé a déjà publié maints ouvrages où, à la façon d'un conteur animé d'un souffle poétique à nul autre pareil, il tente d'éclaircir quelques mystères de la création. Dans ce présent opus, Michel Cassé se donne pour ambition de rendre parfaitement compréhensibles certaines des questions fondamentales de la cosmologie du XXI^e siècle, tout en nous en restituant la poésie. Au cours de ces cinq dernières années, la cosmologie est entrée dans une nouvelle ère, dite « de haute précision » ; grâce à leurs instruments répartis sur Terre et dans l'espace, les astronomes observent avec toujours plus de précision les paramètres fondamentaux de l'univers (son âge, sa courbure, sa constitution, son destin ultime). Or, l'expansion avérée de l'Univers, au lieu d'être freinée par la gravité, comme beaucoup le pensaient jusqu'alors, s'accélère. Une certaine « énergie noire », qui constituerait les trois quarts de l'univers, serait responsable de cette accélération vertigineuse. En outre, sur le quart restant, l'essentiel de la matière serait également « noire », c'est-à-dire invisible. Cet Univers dans lequel nous baignons semble donc être le lieu d'un combat titanesque entre des composantes énigmatiques, l'une attractive, l'autre répulsive. Malgré cet apparent mystère, l'auteur s'attache à montrer que les fameux modèles de Big-Bang, revus et étendus à la lueur de la physique des hautes énergies, expliquent ce qui est observé. L'énergie noire répulsive, substrat invisible

car non rayonnant, mais imprégnant chacun d'entre nous, est-elle une énergie du vide constante dans le temps, ou bien un plus hypothétique champ de « quintessence » ? Toujours est-il qu'elle gouverne l'évolution de l'univers, son passé et son destin.

Le mélange stylistique de poésie et de cosmologie, l'une des caractéristiques de l'auteur qu'il développe au fil de ses essais, invite à la rêverie autant qu'à la philosophie, voire au mysticisme. Michel Cassé aime l'univers comme un troubadour du Moyen Âge aimait une femme : dans la contemplation, le respect et la communion.

J.-P. L.

CHASTENAY Pierre

La Terre, la Lune et le Soleil

[Éditions Michel Quintin, 48 p., ISBN : 2-89435-271-9.]

- Astronome au Planétarium de Montréal, Pierre Chastenay est porte-parole de cet organisme et responsable de son équipe d'animation et d'éducation. Vulgarisateur scientifique et communicateur chevronné, il est une voix familière des médias québécois. Déjà auteur, en 2002, d'un premier album de vulgarisation en astronomie pour les 8-12 ans intitulé *Je deviens astronome*, il publie aujourd'hui son second album documentaire destiné à la jeunesse, consacré cette fois au trio Terre, Lune et Soleil. Comme le précédent, l'ouvrage est soigneusement présenté et abondamment illustré. Il répond simplement et intelligemment aux questions que l'on peut se poser sur les deux luminaires célestes et sur le jeu qu'ils entretiennent avec notre propre planète, comme les éclipses, les saisons, les phases lunaires ou les colères du Soleil. Un excellent guide pour attirer les très jeunes à cette science astronomique qui fait rêver.

J.-P. L.

DELAHAYE Jean-Paul

Les Inattendus mathématiques

[Belin/Pour la science, coll. « Bibliothèque scientifique », 256 p., 21 €, ISBN : 2-84245-073-6.]

- Jean-Paul Delahaye est professeur à l'Université des sciences et technologies de Lille, chercheur au laboratoire d'informatique

fondamentale de Lille du CNRS. Il est bien connu des lecteurs de la revue *Pour la science*, dans laquelle il tient la rubrique mensuelle « Logique et calcul ». Avec une jubilation communicative (mêlée d'un brin de sadisme envers ceux qui ne pourraient suivre ses raisonnements), il s'attache brillamment à démontrer comment les mathématiques sont non seulement présentes dans maints aspects de la vie quotidienne, mais se nichent également là où on ne les attendrait pas, comme la création littéraire, l'espionnage ou les paris ! Le mérite principal du livre — richement illustré en couleurs — est de montrer combien les mathématiques sont une création permanente de l'esprit. Autant que l'art, elles exigent inventivité et sens esthétique. Jean-Paul Delahaye explore cette frontière où la vie quotidienne, l'art, les jeux, la manipulation des nombres, les figures géométriques et même la philosophie rencontrent les mathématiques pour dévoiler un monde étonnant et réjouissant où chacun trouve à s'émerveiller. Composé de chapitres indépendants respectivement intitulés « L'art et les mathématiques », « Les découpages géométriques », « Les mathématiques dans la société », « Erreurs et paradoxes », « Jeux et casse-tête », l'ouvrage s'adresse à tous les curieux qui pensent, à juste titre, qu'on peut s'instruire et s'amuser en explorant l'univers inattendu des mathématiques. Il illustre aussi la remarque du grand mathématicien David Hilbert qui, apprenant qu'un de ses élèves avait renoncé aux mathématiques pour se consacrer à la poésie, avait répliqué : « J'ai toujours pensé qu'il n'avait pas assez d'imagination pour devenir mathématicien » !

J.-P. L.

STEWART John

La vie existe-t-elle ?

[Vuibert, coll. « Culture scientifique », 128 p., 18 €, ISBN : 2-71175-368-9.]

• Généticien de formation, John Stewart est depuis 1979 chargé de recherche au CNRS, actuellement rattaché à l'Université de technologie de Compiègne. Après dix ans de recherches combinant génétique et physiologie chez la souris, il a travaillé successivement dans les domaines de la sociologie des sciences, de l'immunologie

théorique, des sciences cognitives et de la philosophie de la technique. Il est l'auteur de plusieurs livres portant notamment sur l'hérédité du QI, sur les manipulations génétiques et sur l'évolution du système immunitaire. Il se penche ici sur le statut de la génétique dans les sciences biologiques. Le sous-titre de l'ouvrage, *Comment réconcilier la génétique et la biologie*, explicite le propos. Depuis son fondement par Mendel au XIX^e siècle, la génétique est en effet une science « différentielle », au sens où une différence dans un facteur génétique est la cause d'une différence dans un phénotype observable. Là où il n'y a pas de différences, la génétique n'est donc plus opérationnelle. En particulier, la génétique ignore un invariant fondamental appelé autopoïèse, traduisant le fait que les organismes vivants ne sont pas des « choses », mais des flux d'énergie et de matière organisés de telle sorte que les organismes se produisent en permanence. La structure moléculaire de l'ADN (support matériel des gènes), ainsi que le « code génétique » par lequel des séquences de nucléotides dans l'ADN spécifient des séquences d'acides aminés dans des protéines, ont certes été découverts dans les années 1950, mais un organisme vivant ne se réduit pas à un assemblage de protéines. Les notions-clés d'information, de message et de code — importées de la cybernétique — ont leurs limites : aucun message codé ne porte en lui-même le dispositif permettant de l'interpréter. Il s'ensuit un divorce historique qui sépare la génétique de la biologie des organismes. L'objet central de la biologie contemporaine n'est plus la vie, mais le gène — constat faisant écho à une remarque de François Jacob : « On n'interroge plus la vie dans les laboratoires ». L'auteur ne s'arrête toutefois pas à cet échec apparent. Il examine les possibilités d'une réconciliation entre une véritable biologie des organismes et une génétique ramenée à sa juste place, consciente de ses limites.

J.-P. L.

SCIENCE HUMAINES ET SOCIALES

Sélection de Sylvie COURTINE-DENAMY,
Christian DELACROIX, Yann DIENER, François DOSSE,
Gilles FUMEY, Patrick GARCIA, Louise L. LAMBRICHS,
Laure MURAT, François de SAINT-CHÉRON,
Jean-Claude THIVOLLE et Éric VIGNE

Psychanalyse (revue), n°1

[Érès, 123 pages, 20 €, ISBN : 2-7492-0375-9.]

- Une nouvelle revue de psychanalyse vient de naître : *Psychanalyse*. On pense d'emblée à la revue de l'ex-Société française de psychanalyse, qui s'intitulait *La Psychanalyse*, qui a été récemment réimprimée chez Tchou, et qui recueillait les travaux de ceux qui avaient suivi Lacan lors de son expulsion de la Société psychanalytique de Paris et de l'International Psychoanalytical Association. Ce sont des élèves de Lacan qui nous proposent aujourd'hui *Psychanalyse*, sans article dans le titre, donc. Les articles donnent les raisons d'une récente scission dans le milieu lacanien, indirect héritage de la première scission du mouvement analytique français. Dans un entretien, Pierre Bruno, Isabelle Morin et Marie-Jean Sauret, qui ont créé l'Association de psychanalyse Jacques Lacan, racontent les rebondissements qui ont abouti à la création de ce nouveau lieu de transmission de la psychanalyse. Il ne s'agit pas là d'une insignifiante affaire de personnes, d'une petite guerre d'écoles : les prises de position des psychanalystes sont nécessaires pour mieux saisir les enjeux de notre temps, à l'heure où l'État français tente de réglementer la psychanalyse en l'intégrant dans le champ des psychothérapies, où le sujet est toujours plus écrasé, et ce jusque dans les structures de soins où il vient trouver refuge. Jusque dans le dessin de sa couverture, cette belle revue donne sa juste place à la topologie de Lacan, laquelle a l'avantage de nous donner une appréhension des formations de l'inconscient qui nous décale de nos catégories habituelles de l'espace et du temps. Signalons deux autres publications intéressantes chez Érès : un collectif sur l'éclosion de la psychose à l'adolescence, *Peut-on devenir fou?*, et, sous la direction d'Alain Didier-Weill, les actes d'un colloque qui s'était tenu à Vienne en 2003 : *Freud*

et Vienne. *Freud aurait-il inventé la psychanalyse s'il n'avait pas été viennois ?*

Y. D.

Trésor de la langue française informatisé

[CNRS Éditions, Coffret cédérom + livre, 79 €, (69 € jusqu'au 31/12/2004), ISBN : 227106273.]

- Seize gros volumes contenant 100 000 mots, 270 000 définitions et 430 000 exemples, voilà ce qu'offre aujourd'hui le cédérom du *Trésor de la langue française informatisé*. Le projet du TLF, qui devait assurer la succession du *Littré*, remonte aux années 1960 où, autour de Paul Imbs puis de Bernard Quemada, commencèrent à y travailler une centaine de chercheurs et de techniciens. Seize volumes virent ensuite le jour entre 1971 et 1994. Pour ce qui concerne la langue française des XIX^e et XX^e siècles, on ne peut rien trouver d'équivalent. Des définitions fines et approfondies, de multiples citations identifiées avec précision (titre de l'œuvre, date de sa première édition, numéro de la page où apparaît la phrase citée), une rubrique « Étymologie et Histoire », tout cela permet non seulement de trouver les renseignements que l'on cherchait, mais encore de faire les découvertes que les dictionnaires réservent depuis toujours à leurs lecteurs. Avec le *Trésor de la langue française* (désormais « TLFi »), ceux qu'intéresse ou passionne le français disposent d'un instrument de travail et de réflexion sans précédent, mais aussi d'une source d'émerveillement.

F. S.-C.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane
et BECKER Jean-Jacques (dir.)

Encyclopédie de la Grande Guerre. 1914-1918. Histoire et culture

[Bayard, 1343 p., 57 € (52 € jusqu'au 31/01/2005), ISBN : 2-227-13945-5.]

- Les maîtres d'œuvre de l'ouvrage, Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-Jacques Becker et plus largement le comité directeur du Centre de recherche de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne, ont réuni une soixantaine de chercheurs et d'historiens

— français et étrangers — pour mener à bien ce projet historiographique impressionnant d'« histoire totale » de la Grande Guerre. Le sous-titre de cette encyclopédie est à lui seul une manière de manifester pour une histoire culturelle de la guerre conforme aux orientations proposées par le récent et profond renouvellement historiographique sur le sujet. Un renouvellement qui, en France, a été notamment mené par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker. Ce sont en particulier les notions de « brutalisation » (cette dernière empruntée à George Mosse) et de « culture de guerre » qui sont au centre de ce renouvellement autour d'une thèse forte : la « culture de guerre » ne serait pas une conséquence de la guerre mais sa véritable matrice, dans sa dimension de violence radicale notamment, et cette « culture de guerre » serait au fondement du « consentement » à la guerre des combattants. Cette thèse a été critiquée par d'autres historiens (Rémy Cazals et Frédéric Rousseau notamment) qui avancent que ce sont surtout les contraintes et la coercition exercées contre les combattants qui expliqueraient le fait que ceux-ci aient « tenu ». L'ouvrage est, dans l'ensemble, assez strictement aligné sur les positions de l'historiographie du « consentement ». Cet unilatéralisme interprétatif n'empêche cependant pas cette encyclopédie de constituer une synthèse de premier ordre qui réussit à « mettre en musique » une centaine de mises au point sur des sujets à la fois classiques, mais pour la plupart entièrement renouvelés (les rivalités coloniales et économiques, les armements, le financement de la guerre, le pacifisme, les traités de paix, le bouleversement des sociétés, etc.), mais aussi sur des thèmes plus novateurs, dans le droit fil de la dimension culturelle et anthropologique privilégiée par les concepteurs de l'entreprise, comme les névroses de guerre, les femmes, les artistes, les objets de guerre, le culte des morts, les atrocités et exactions contre les civils, etc. De ce point de vue, ce sont les parties « Combattre », « Fronts intérieurs et culture de guerre » et « L'empreinte de la Grande Guerre » qui sont les plus novatrices. La lecture — passionnante — de cette « histoire intégrée » de la Grande Guerre suffit largement à ne

pas douter qu'elle est, d'ores et déjà, un « travail de référence pour longtemps », y compris pour continuer le débat des interprétations autour du « mystère » de la Grande Guerre.

C. D.

BARRAT Jacques et MOÏSEI Claudia **Géopolitique de la Francophonie.** **Un nouveau souffle ?**

[La Documentation française, 172 p., 14 €, ISSN : 1763-6191.]

- Parlée par 175 millions de locuteurs, la langue française, qui est la langue officielle dans trente pays, est la deuxième langue internationale après l'anglais par sa diffusion géographique. Certes, la majorité des francophones sont européens, nord-américains et africains, et la langue de Molière recule dans les affaires et la diplomatie. Pourtant, la Francophonie ne se limite pas à ces constats géographiques : J. Barrat et C. Moïsei présentent avec brio l'incroyable kaléidoscope institutionnel qui encadre la langue française à l'étranger, ainsi que la grande palette d'ONG comptant, parmi ses fleurons, l'Alliance française (depuis 1883) et l'Académie royale de langue et littérature française de Belgique (1920). L'étude régionale des positions du français en Europe et sur les autres continents donne à lire une situation inégale selon les pays et leurs locuteurs. À la lente érosion du français dans les organisations internationales, les auteurs opposent des solutions préconisant une politique de promotion de l'enseignement, y compris chez les hauts fonctionnaires, tout comme un rééquilibrage du rôle du français parlé dans les grandes tribunes aux côtés du russe et des langues hispano-lusophones. J. Barrat et C. Moïsei mettent en garde les élites françaises contre la « sinistrose » qui les guette, notamment en Afrique subsaharienne où ce qui fut la langue de Senghor peut contenir les luttes tribales et offrir un espace de dialogue irremplaçable. Et la double appartenance du Québec à la Francophonie et au *Commonwealth* ne s'avère-t-elle pas être un atout dans la compétition commerciale si les rivalités entre bilatéralisme (de la France) et

... multilatéralisme (du Canada) parviennent à être surmontées? Les médias peuvent jouer un rôle capital dans le renforcement du rôle politique et économique de la Francophonie avec des sociétés qui saisissent les opportunités d'exporter le livre et l'audiovisuel comme l'ont réussi TV5, MCM (Ma chaîne musicale), RFI, l'AFP et tant d'autres opérateurs en Afrique ou en Méditerranée. L'intuition d'Onésime Reclus, «inventeur» de la Francophonie, va donc bien au-delà d'une simple coquetterie nationale: elle a développé des solidarités culturelles par la langue partagée, elle s'est montrée comme un « champ d'écoute des diversités », « respectueuse des identités ». Les politiques doivent comprendre la responsabilité qui leur incombe d'aider la Francophonie dans cette bataille culturelle de premier plan pour la France.

G. F.

BECKOUCHE Pierre et RICHARD Yann
Atlas d'une nouvelle Europe

[Autrement, 64 p., 14,95 €,
ISBN: 2-7467-0438-2.]

KRULIC Brigitte
**Europe, lieux communs.
Cafés, gares, jardins publics**

[Autrement, coll. « Mutations », 192 p.,
19 €, ISBN: 2-7467-0479.]

- Nous n'en finirons jamais de construire l'Europe. La « nouvelle » Europe des géographes Pierre Beckouche et Yann Richard est déjà celle d'après l'élargissement de 2004. C'est une Europe incrustée dans un monde plus vaste, marchand à outrance, instable. Elle compte avec elle l'Ukraine et la Russie, la Méditerranée orientale et méridionale. Elle tisse une trame de fils souvent invisibles que nous restituons les cartes de cet ensemble de 57 pays qui compte près d'un milliard d'hommes. La trame est, pourtant, connue: celle des migrants qui entrent dans le cœur riche du continent, celle des touristes et des étudiants, des réseaux aériens, terrestres et maritimes, des flux de capitaux. Mais cette trame porte des enjeux: comment maîtriser l'approvisionnement énergétique, assurer la paix de l'eau, la trêve des armes, la protection

de l'environnement et le développement économique dans ce maelström de pays et de régions, de provinces et de clochers? Belle conclusion en forme de maxime philosophique: « La relation aux autres est une définition de soi ». Ce que ne pourront pas nier tous les Européens qui fréquentent les cafés, les gares, les jardins, les stations balnéaires, les forêts, qui sont des points d'ancrage de l'imaginaire de la civilisation européenne. Cette identité a été atteinte par le dépassement des localismes et particularismes, des clivages et antagonismes, mais aussi façonnée par ce patrimoine considérable et infini de « lieux communs » qui « désenchangent » le monde, sécularisent la société et démocratisent les modes de vie. Certes, ces territoires vont être brassés par de nouveaux comportements sociaux et individuels, par les brassages et les réseaux qui réadaptent la proximité géographique. On peut parier avec les auteurs que l'aire d'autoroute et l'hypermarché deviendront d'autres lieux communs où se font et se refont chaque fois un peu plus l'Europe — ou l'urbanité de l'Europe.

G. F.

BLACK Jeremy
**Regards sur le monde.
Une histoire des cartes**

[Octopus-Hachette, 177 p., 30 €,
ISBN: 2-0126-0262-2.]

- Qui n'a pas été, un jour ou l'autre, dans sa vie d'écolier, séduit par les cartes de géographie accrochées au mur d'une classe ou reproduites dans un livre? L'expérience du rêve et du voyage, l'impression d'un outil puissant permettant de dominer l'espace, tout concourt à donner à ces documents un statut à part. Le livre de Jeremy Black ne dit pas autre chose avec la reproduction, fascinante, en préface, d'une mosaïque assemblée avec deux millions de tesselles, conservée en Jordanie et racontant le Jourdain et la mer Morte du VI^e siècle.

Peu de reproductions cartographiques sont venues jusqu'à nous depuis l'Antiquité, ce qui en fait leur prix. Jeremy Black commente d'étonnantes cartes astrales chinoises de l'époque des Tang qu'il met en regard, par l'édition, avec l'*Atlas catalan*

de 1375, les mappemondes de Fra Mauro commandées par le roi du Portugal ou encore les cartes babyloniennes (600 av. J.-C.), pour ne citer que les premières. On a ainsi, d'emblée, une idée de l'ambition de cet ouvrage qui ne se limite pas à l'après-imprimerie. La surprise du travail de Black est de montrer comment la cartographie du Nouveau Monde tire partie des traditions indigènes, laissant voir des représentations sociales de l'ancienne Tenochtitlan fortement spatialisées. On devine quelle inégalité engendre l'accès aux cartes, qui a été renforcée par les aristocrates britanniques versés dans l'arpentage, on devine pourquoi. Sur les murs, dans les toiles de maître des Temps modernes, les cartes signent une nouvelle manière de concevoir la richesse d'ici-bas, jusqu'à ce que le siècle des Lumières n'en fasse un instrument essentiellement scientifique, destiné entre autres à traquer, comme le montre bien l'auteur, erreurs et omissions sur les *terrae* encore *incognitae*. Le livre de Black raconte la saga anglaise en Inde, la Corée au XVIII^e siècle, l'aventure départementale de la France révolutionnaire, la fièvre commerciale qui s'empare des colonies européennes à l'âge industriel et la soif politique à définir les nationalités par ce qu'il faut bien appeler des cartes-outils de propagande politique. La photo aérienne et l'image satellitale mettent-elles à mort la carte? Non, si l'on constate l'inflation de cartes dans la presse imprimée et celle des anamorphoses dans les ouvrages de vulgarisation ou de militantisme. Langage raisonné et poétique du Monde, les cartes nous parlent encore comme aux premiers hommes.

G. F.

BOLOGNE Jean-Claude

Histoire du célibat et des célibataires

[Fayard, 525 p., 25 €, ISBN : 2-213-62137-3.]

- « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants » : le mariage, dans le conte traditionnel, marque la fin de l'histoire. Que de clichés véhiculés dans cette simple formule ! Le bonheur est lié au mariage, et le célibat pourrait se résumer à cette quête ; comme le bonheur, l'état matrimonial

se mesure au nombre d'enfants, surtout chez les princesses. Ce que dit explicitement, et non sans une touchante naïveté, la formule consacrée des contes, la littérature le manifeste depuis l'origine : le roman d'amour, les intrigues théâtrales, la poésie, les opéras mettent en scène des célibataires plus souvent que des gens mariés. Et pourtant, le célibat n'a guère inspiré les historiens... À l'inverse, le mariage, qui ne constitue pas un thème très fécond en littérature (à moins, bien sûr, d'être malheureux ou adultère), a été largement scruté par eux. Le célibat peut devenir, et l'est de plus en plus souvent aujourd'hui, un état permanent que l'on ne songe pas à quitter. Si le lieu commun du célibataire en attente d'accomplissement a eu sa justification jadis, il ne correspond plus à la réalité de notre temps. Il n'est plus une salle d'attente, mais un mode de vie assumé, repris à l'occasion par les gens mariés et retrouvé tout naturellement par les divorcés. C'est un marché, aussi, qui s'est développé de façon spectaculaire ces dernières années : qu'il suffise d'évoquer la réduction des portions dans les magasins d'alimentation, les sièges isolés dans les trains, les clubs de voyage jouant la carte de la solitude, la vogue du *dating* (système de rencontres minutées, en vue... si affinités), les séries et les émissions télévisées. Le salon du célibataire, créé en 2002, qui se réclame de la « céliberté », réunit un nombreux public tous les ans en novembre à Paris. Oui, le célibat est de plus en plus à la mode. C'est un des buts de cet ouvrage de redéfinir le célibat, selon la réalité historique et non selon des critères préconçus et immuables.

J.-C. T.

CHABOUD Jack

La Franc-maçonnerie.

Histoire, mythes et réalités

[Librio, 93 p., 2 €, ISBN : 2-290-34007-3.]

- La franc-maçonnerie est-elle une philosophie, une religion, une secte? Existe-t-il un secret maçonnique? Quelles sont les véritables origines de ce mouvement? Loin des idées reçues et des fantasmes sur le pouvoir occulte des maçons, un initié nous fait découvrir cette fraternité qui, discrète, a su définir une voie originale,

... à la croisée du monde ésotérique et de l'engagement politique. Le présent ouvrage retrace l'histoire d'un mouvement de pensée méconnu et propose un tour d'horizon clair et apaisé de la question. Les obédiences, les loges, les rites et symboles, les francs-maçons célèbres et des références utiles : voici un texte complet et précis illustré de gravures, de photographies et de dessins souvent inédits.

J.-C. T.

CHEMOUNI Jacquy

Trotsky et la psychanalyse

[Éditions In Press, coll. « Explorations psychanalytiques », 268 p., 24 €, ISBN : 2-84835-041-5.]

- Jacquy Chemouni avait déjà commis une *Histoire du mouvement psychanalytique* en 1990, publiée dans la collection « Que-sais-je ? ». Il y décrivait l'émergence de la psychanalyse sur tous les continents. Il nous propose maintenant de regarder de près les rapports de Trotsky avec la psychanalyse, sur le plan du débat d'idées autant que sur le plan personnel. Alors que Lénine repoussait tout de la psychanalyse, Trotsky se montrait critique mais intéressé. Il ne la considérait pas incompatible avec la constitution d'une société socialiste. Zina, une des deux filles de Trotsky, avait présenté de graves troubles mentaux et c'est sur le conseil de son père qu'elle avait entamé une cure psychanalytique au début des années 1930, à Berlin. Son thérapeute, un russophone nommé Arthur Kronfeld, était plus adlérien que freudien. Dans cet ouvrage très documenté, Jacquy Chemouni ne se limite pas à caractériser le freudo-marxisme propre à Trotsky, il lui croise sa « compréhension vécue » de la psychanalyse. Pour autant, Chemouni évite l'écueil de la psychobiographie. Lorsqu'il s'était évadé de déportation en Sibérie, Trotsky avait abandonné sa femme et ses deux filles, dont Zina, née en 1900. Il en avait conçu une forte culpabilité et parlait lui-même de caprices hystériques à propos de sa fille, alors qu'elle présentait manifestement une intense activité délirante. Elle se suicida au gaz à Berlin, en 1933, au moment où elle venait d'obtenir l'autorisation de revenir dans son pays. Il faut remarquer

la présence d'un index des noms qui fait de ce livre un outil de travail utile.

Y. D.

CORDELIER Jérôme

Une vie pour les autres.

L'aventure du père Ceyrac

[Perrin, 281 p., 19 €. ISBN : 2-262-02074-4.]

- « La seule tristesse de la vie, c'est de ne pas aimer. » L'homme qui a souvent répété cette phrase s'appelle Pierre Ceyrac. Missionnaire jésuite, il a été ordonné prêtre en 1945 face aux massifs de l'Himalaya ; il vit aujourd'hui à Madras, âgé de 90 ans. Le livre de Jérôme Cordelier, première biographie du père Ceyrac, raconte l'extraordinaire aventure que fut l'existence de cet homme. Tout a commencé à Meyssac, un village de Corrèze, le 4 février 1914. Son enfance et son adolescence se déroulent dans cette région jusqu'à son entrée au noviciat des jésuites, fin 1931. En 1937, c'est le départ pour le sud de l'Inde puis, pendant quinze ans, l'apprentissage du tamoul, du sanskrit, de la théologie chrétienne et des grands textes de l'hindouisme. Années difficiles, mais aussi années de rencontres capitales : avec le père Jules Monchanin (et non Montchanin), ce lumineux prêtre lyonnais qui aima l'Inde « d'un amour qui ne connaissait pas de limites », et, en 1947, avec Gandhi. Pierre Ceyrac devient aumônier général des étudiants catholiques de l'Inde en 1954 ; c'est alors que commence sa véritable « découverte de l'Inde ». Le livre évoque ces « années Nehru » durant lesquelles le missionnaire déploie une énergie prodigieuse, entraînant ses étudiants dans la construction de routes, de dispensaires, le travail dans les villages. Lors d'un séjour aux États-Unis, il lance à des étudiants indiens expatriés : « Vos bourses d'études sont payées par les pauvres de l'Inde. [...] On n'a pas besoin de vous aux États-Unis, en Inde, oui ! » En 1980, il quitte l'Inde pour se rendre dans les camps de réfugiés à la frontière de la Thaïlande et du Cambodge, où il va découvrir une détresse immense. À près de soixante-dix ans, le voilà qui commence à apprendre le khmer. Il restera treize ans au milieu des réfugiés, refusant de quitter le camp pendant les bombardements. De retour en Inde

à quatre-vingts ans, au cœur la « blessure de la frontière », le père Ceyrac accepte d'aider Kalei, un homme qui a adopté des orphelins ; le mouvement rassemble aujourd'hui 40 000 enfants. Grâce aux dons qu'il reçoit, le père Ceyrac aide aussi quotidiennement les nombreux pauvres qui viennent l'attendre à la porte du « Loyola College » de Madras. Fatigué, malade mais toujours rayonnant, il poursuit, entre le sourire et les larmes, son combat pour la dignité de l'homme, vivant jusqu'à l'incandescence le mot de saint Jean de la Croix : « Tout mon exercice est d'aimer. »

F. S.-C.

CROWLEY Martin

Robert Antelme.

L'humanité irréductible

[Préface de Edgar Morin, Lignes/Léo Scheer, 180 p., 17 €, ISBN : 2-84938-005-9.]

- *L'Espèce humaine*, de Robert Antelme, écrit en 1946 et 1947, une fois son auteur revenu de Gandersheim et de Dachau, serait un livre plus *humain* encore que *Les Jours de notre mort* de David Rousset ou que *Si c'est un homme* de Primo Levi, dans la mesure où il soutient que pas plus que le bourreau ne parvient à expulser de l'espèce ce résidu de l'humanité qu'exemplifie le « musulman » détenu dans le camp, on ne saurait non plus retrancher de l'espèce humaine le soldat SS, au risque sinon de tomber à son tour dans le piège du racisme. Le livre étant écrit par un militant communiste, la seconde spécificité de cet ouvrage tient dans son analyse communiste du fait concentrationnaire, dans la présentation du déporté comme la dernière figure du *prolétaire*, les camps nazis représentant l'accomplissement de la déshumanisation propre au capitalisme. À quoi tient la relecture de ce livre, traduit en allemand en 1987, en anglais en 1990, célébré tant par Maurice Blanchot que par Jacques Derrida ou Jean-Luc Nancy ? À son élaboration de la pensée de l'*amitié*, et de la *solidarité*, de l'*être-ensemble*, quand bien même trouvait-elle à s'exprimer « aux chiottes » ou au « revier », et quand bien même cette *éthique de l'accompagnement* trouvait-elle ses limites dans la rivalité

entre détenus politiques et de droit commun lors de l'arrivée des premiers colis de la Croix-Rouge. L'intérêt renouvelé porté par la suite aux récits des survivants, l'explosion de l'écriture autobiographique, mais surtout la reconnaissance de la nécessité de l'artifice littéraire en vue de l'articulation du témoignage, expliqueraient ce regain d'intérêt face à l'ineffable et à l'irreprésentabilité de l'extermination qui impliquent le choix et le recours à l'imagination, grâce au travail de transformation qu'elle accomplit : il fallait que le « dégueulis d'ivrogne », la « logorrhée » qui succéda au retour de l'enfer vécu devint récit, il fallait redevenir « un homme de la terre ». La distance, loin de compromettre la valeur de vérité du récit, la rend possible. Ainsi *L'Espèce humaine* s'avéra-t-elle capitale dans la composition de *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec, comme pour le développement de sa conception de la nature et du rôle de la littérature, Edgar Morin y voyant pour sa part « un chef-d'œuvre de littérature débarrassé de toute littérature ».

S. C.-D.

FRANCFORT Didier

Le Chant des nations. Musiques et cultures en Europe, 1870-1914

[Hachette Littératures, 464 p., 25 €, ISBN : 2-01-235640-0.]

- « La peinture ne permet pas de marcher au pas. » D'emblée, Didier Francfort accorde un statut particulier à la musique comme vecteur d'émotion collective et de mise en mouvement des corps (*esthétique*) et définit son sujet : en quoi la musique a participé de la construction des imaginaires nationaux dans l'Europe des nationalismes. Appuyé sur une grande érudition — musicale et historique —, l'auteur lie la production musicale et sa réception à leur contexte. Il montre comment la première cesse de se référer à un horizon universel pour mettre en évidence un génie national jusqu'à donner de l'Europe musicale, à la veille du premier conflit mondial, « l'image d'une tour de Babel ». Il analyse comment elle participe, à sa mesure, à la naturalisation des nations — la musique comme expression de l'esprit du lieu — et comment les compositeurs deviennent,

... volontairement ou par le jeu des commémorations ou des commentaires, des desservants du culte national. Cette analyse prend ainsi le contre-pied d'une tendance à déshistoriciser la musique comme production du beau — fréquente en musicologie — au profit d'une lecture attentive et nuancée de ses usages sociaux — ce n'est pas le moindre intérêt du livre. Ce n'est qu'au terme de ce parcours que l'auteur peut, à juste titre, dépasser ces instrumentalisation pour montrer, derrière l'exaltation des différences, un esprit non plus des lieux mais du temps et retrouver, par-delà les nationalismes, une Europe musicale dont la commune mesure aurait été précisément de vouloir affirmer des musicalités spécifiques et autochtones.

P. G.

GODELIER Maurice

Les Métamorphoses de la parenté

[Fayard, 678 p., 30 €, ISBN : 2-213-61490-3.]

On ne résume pas l'œuvre d'une vie.

Or, c'est précisément l'œuvre d'une vie que Maurice Godelier, l'un des principaux chefs de file de l'anthropologie française, nous livre dans ce gros ouvrage qui analyse, dans l'ensemble des sociétés connues, les expériences de l'alliance, de l'organisation de la descendance, de la sexualité et des interdits sexuels. Brassant un savoir encyclopédique, l'auteur nous livre deux clés fondamentales, étayées par de multiples exemples, qui battent en brèche tous les préjugés : nulle part un homme et une femme ne suffisent à faire un enfant ; nulle part les rapports de parenté ou la famille ne constituent le fondement de la société. Pour aboutir à ces conclusions assez spectaculaires, Maurice Godelier, sans pouvoir éviter les termes « techniques » mais avec un constant souci de s'adresser au public le plus large, analyse des dizaines de sociétés dans le monde, des Baruya de Nouvelle-Guinée (où il travailla sept ans) aux Nuers d'Afrique en passant par les Inuits ou les Na de Chine, sans oublier notre propre berceau occidental, pour montrer les mille nuances qui viennent s'insérer dans le vocables « géniteur », « mari », « femme » ou « corps sexué ». Ses critiques sur les

différentes théories de la prohibition de l'inceste (confrontant Freud et Lévi-Strauss) ou de l'inceste dit « du deuxième type » (confrontant Françoise Héritier à ses propres erreurs et ses glissements idéologiques vers une conception biologisante de la parenté) éclairent notamment d'un jour nouveau un pan immense, fondateur, de l'anthropologie. Rien qu'à ce titre, *Métamorphoses de la parenté* restera comme une référence et un livre désormais incontournable.

L. M.

GRANOFF Wladimir

Le Désir d'analyse

[Aubier, coll. « Psychanalyse », 296 p., 23 €, ISBN : 2-70-072438-0.]

- Figure respectée de la psychanalyse en France, Wladimir Granoff est mort en février 2000. Il a été un acteur majeur de la première crise du mouvement psychanalytique français, qui s'est déroulée entre 1953 et 1963. Élève de Lacan sans avoir été son analysant, Granoff composait, avec Serge Leclair et François Perrier, la célèbre « troïka » qui négocia le maintien de Lacan au sein de la très orthodoxe International Psychoanalytical Association, qui lui reprochait sa pratique des séances à durée variable. Finalement, Granoff avait lâché Lacan et avait formé une autre association. C'est dans son ouvrage publié en 1975, *Filiations*, qu'il avait donné sa compréhension des problèmes de transmission de la psychanalyse, considérant que les rivalités fraternelles n'étaient pas assez prises en compte.

Le Désir d'analyse, publié aujourd'hui, est un recueil de textes de Granoff devenus introuvables ou restés inédits, d'entretiens, et de lettres à ses parents. C'est son épouse, Martine Bacherich, qui a choisi des textes consacrés à la clinique et à la pratique du psychanalyste, si tant est que l'on puisse faire une séparation entre les productions « cliniques » et « théoriques » en psychanalyse. On a ainsi accès à un article important sur le fétichisme, co-signé avec Lacan en 1954, ou encore à l'article publié par Granoff en 1957 dans la revue *Recherches et débats*, et intitulé : « Peut-on parler d'orthodoxie

en psychanalyse? ».

Signalons la réédition, dans la collection « Champs », de *La Pensée et le féminin*, un ouvrage publié aux Éditions de Minuit en 1976, qui donne une transcription du séminaire tenu par Granoff en 1974 et 1975. Dès 1960, Granoff avait présenté avec François Perrier un point de vue nouveau sur la différence des sexes : la dissymétrie y était affirmée, une nouvelle compréhension du désir féminin était rendue possible, la jouissance féminine étant présentée comme supplément et non comme complément du désir masculin. Granoff et Perrier avaient développé ces thèses dans *Le Désir et le féminin* (Aubier, 1991, réédition « Champs », 2002).

Y. D.

HILDESHEIMER Françoise

Richelieu

[Flammarion, coll. « Grandes biographies », 590 p., 26 €, ISBN : 2-082102904.]

- La figure tutélaire de Richelieu, immortalisée par l'écrit grâce à Alexandre Dumas et au plan pictural par Philippe de Champaigne, ne cesse d'inspirer les biographes. Récemment, Robert J. Knecht, Michel Carmona et François Bluche ont livré chacun leur portrait et voici une nouvelle tentative, celle d'une spécialiste des siècles du début de la modernité, Françoise Hildesheimer. Son projet est de se situer à l'écart de la légende noire qui présente le Cardinal comme un homme aimable aux chats et cruel vis-à-vis des hommes, un arriviste sans scrupules, un ecclésiastique opportuniste. Elle n'adopte pas non plus la légende dorée qui présente ce religieux au pouvoir comme l'incarnation même du génie politique directement inspiré par Dieu. L'auteur, conservateur en chef aux Archives nationales, choisit de revisiter les abondantes sources laissées par le Cardinal : Mémoires, traités politiques, théologiques, pièces de théâtre, pamphlets, articles, correspondance jusqu'à l'important *Testament politique* écrit au soir de sa vie. À ces archives, l'auteur a ajouté une prise en compte des travaux anglo-saxons. Il en résulte une rectification substantielle

de l'image qu'a laissée Richelieu dans la mémoire collective française. Le prisme biographique permet en effet de restituer une carrière tardive, difficile et toujours fragile. Elle est le résultat de manœuvres auprès de la reine mère, dont il gagne la confiance en 1624 en entrant dans le conseil royal. Puis Richelieu s'émancipe de cette tutelle et opte pour son fils Louis XIII, dont il gagne la confiance, consacrant son pouvoir ministériel lors de la « journée des dupes », le 11 novembre 1630. À partir de cette date, il pèse fortement sur la politique d'un État français qui acquiert une prépondérance internationale aux dépens d'une Espagne en déclin. Richelieu, selon sa biographe, n'a rien d'un laïc usant avec cynisme de sa condition ecclésiastique, ni d'un sous-marin religieux qui conduirait la politique du Saint-Siège. Il reste toujours un personnage clivé, et c'est ce qui fonde l'intérêt de ce parcours dans un régime de double contrainte d'un cardinal qui incarne un État en plein affermissement en même temps qu'un religieux attaché à sa foi et à l'Église. Cela ne va pas sans un certain autoritarisme, comme le montre le cas Loudun qui voit son curé Grandier monter sur le bûcher par la volonté de ses hommes. À cet égard, on regrettera que Françoise Hildesheimer, pourtant spécialiste d'historiographie, ne dise pas mot de la plus belle étude publiée sur le cas de la possession de Loudun, celle de Michel de Certeau.

F. D.

IACUB Marcela

L'Empire du ventre. Pour une autre histoire de la maternité

[Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 358 p., 20 €, ISBN : 2-213-62118-7.]

- Sous ce beau titre, la juriste et chercheuse Marcela Iacub se propose de démontrer, de façon implacable, comment s'est construite la définition de la maternité par l'accouchement. L'ouvrage commence par un hommage au Code civil, qui « avait cette beauté rare de placer les volontés humaines au-dessus des faits naturels et des valeurs religieuses ». Pour les juristes de l'époque, en effet, les enfants naissent non pas du corps des époux

... mais de leur union légale, c'est-à-dire du mariage. Ils sont autant le fruit d'une institution que d'un acte de volonté conjoint du père et de la mère — un père qui ne reconnaissait pas son enfant empêchait ainsi de facto la mère d'établir un lien de filiation. Quant aux filles-mères, elles ne devaient pas seulement apposer leur nom sur l'acte de naissance (qui prouvait seulement l'accouchement) mais produire un acte de reconnaissance (pour établir la filiation). Par ailleurs, la seule façon de rendre un lien de filiation inattaquable se composait de l'acte de naissance et de la « possession d'état » (le traitement d'un enfant, son éducation, son entretien, etc). Enfin, le Code ménageait de savants stratagèmes quant à la supposition d'enfants (prétendre qu'on a accouché lorsque ce n'est pas le cas) et la substitution d'enfants (tromperie sur son identité), mais imposait en revanche d'énormes restrictions sur l'adoption, fait que l'auteure ne signale curieusement que plus loin, isolé de son raisonnement — elle sera instituée en 1933. Plusieurs éléments allaient néanmoins changer la donne de cette vaste construction de la parenté par la volonté. L'affaire Godeville-Blanchet, au début du xx^e siècle, allait notamment faire une première entorse au droit : on ne se contente plus de l'acte de naissance et de la possession d'état, on exige une preuve de l'accouchement pour écarter d'une sombre affaire d'héritage un enfant « supposé ». À la même époque, la politique nataliste améliore le statut des enfants naturels, premier pas d'une reconnaissance de la filiation par le sang. Enfin, et surtout, la réforme de la filiation de 1972 autorisera les recours en cas de doute sur l'identité « génétique » de l'enfant — l'acte de naissance et la possession d'état ne sont définitivement plus suffisants. Dès lors, l'accouchement crée à lui seul la vérité de la filiation. Le ventre est tout-puissant, comme en témoigne l'interdiction du système des mères porteuses en France, quand la fécondation *in vitro* est autorisée : l'utérus non, l'ovule oui. La dernière partie de l'ouvrage, sur l'accouchement sous X, est peut-être moins convaincante, non pas tant dans l'argumen-

tation que dans le ton inutilement ironisant sur le droit aux origines réclamé par les enfants de mères nées sous X, quand un aménagement de la loi — qui, selon l'auteure, la dénature — leur permet d'accéder à certaines informations avec l'accord de la mère biologique. Plaidoyer pour une parentalité définie comme une œuvre et non comme « le produit physiologique d'un corps », ce livre indispensable et stimulant montre à quel point l'égalité des personnes ne passe jamais par le si dangereux concept de « nature » qui, on le sait, relève davantage d'une terreur sacrée que du désir d'inventer son propre avenir.

L. M.

JENNAR Raoul Marc

Europe, la trahison des élites

[Fayard, 254 p., 18 €, ISBN : 2-213-61866-6.]

- Quelle Europe sommes-nous en train de construire ? Et pour quelle Europe nous prononcerons-nous, si nous entérinons la Constitution européenne telle qu'elle est aujourd'hui élaborée ? Tous ceux qui se posent cette question liront avec intérêt l'ouvrage captivant — mais aussi très inquiétant — de Raoul Marc Jennar : docteur en science politique, diplômé des universités belge et française, chercheur engagé depuis longtemps sur les dossiers de l'OMC (Organisation mondiale du commerce), convaincu que l'Europe sociale, autrement dit l'Europe des peuples, est notre avenir, Jennar nous éclaire sur les mécanismes de cette Europe que l'on nous construit, une Europe « en trompe-l'œil », « qui ne dit pas ce qu'elle fait et ne fait pas ce qu'elle dit », pour reprendre le diagnostic de Pierre Bourdieu. Familier de ces institutions supranationales dont le fonctionnement et le pouvoir échappent à la plupart des non-spécialistes, il en démonte pour le lecteur les mécanismes en montrant comment les États européens, en se soumettant à la toute-puissante OMC et à son ambassadrice qu'est la commission de Bruxelles, ont fait passer l'intérêt général et les principes démocratiques après les intérêts des lobbies financiers et des milieux d'affaires. À pénétrer les arcanes de cette Europe technocratique où des décisions

capitales sont prises par des hommes non élus qui n'ont de comptes à rendre à personne, à se familiariser avec la logique implacable de cette jungle économique et financière dont l'ambition paraît davantage de rivaliser avec la puissance américaine — quitte à n'en adopter que les défauts — plutôt que de créer un modèle proprement européen protégeant les plus pauvres des méfaits de l'ultra-libéralisme, on se demande si l'idée même de l'Europe, telle que la pensaient ses fondateurs, n'est pas morte avant d'avoir vécu. Jugera-t-on le propos trop alarmiste? À chaque lecteur — et chaque électeur — de se faire son opinion, mais la thèse, forte, en convaincra plus d'un: pourra-t-on encore parler de démocratie européenne quand tous les États auront entériné un système permettant que soient adoptées des mesures essentielles, intéressant l'avenir des peuples, en dehors des circuits démocratiques?

L. L. L.

LAZZARATO Maurizio

Les Révolutions du capitalisme

[Les Empêcheurs de penser en rond, 262 p., 19 €, ISBN: 2-84671-104-6.]

- Mobilisant la philosophie de Gilles Deleuze et de Michel Foucault autour de la notion de « production de subjectivité » et de mise au jour des potentialités d'un événement, s'appuyant surtout sur la sociologie de Gabriel Tarde, l'auteur entend proposer sa lecture de la production capitaliste. Celle-ci ne se définit plus en termes d'une opposition entre capital et travail, mais comme production de mondes: le capitalisme produit avant tout des agencements qui coordonnent les individus, agrègent les subjectivités soit entre elles, soit ensemble à une fonction commune. Ces forces, qui s'imbriquent et se composent, créent des agrégats, des « adaptats » qui seraient, selon une intuition leibnizienne, en nombre infini (l'individu étant déjà lui-même non pas un sujet-bloc, mais autant d'individuations chimiques, biologiques, organiques agrégées). Chaque situation, chaque agencement est donc gros d'autres agencements possibles, alternatifs, qu'il revient à la politique

de faire surgir: une autre « coopération entre cerveaux assemblés » que celle imposée par le capitalisme est possible, d'autres relations de pouvoir porteuses d'institutions et plus respectueuses de la subjectivité nouvelle.

É.V.

LENOIR Frédéric

et **TONNAC** Jean-Philippe (de) (dir.)

La Mort et l'immortalité.

Encyclopédie des savoirs et des croyances

[Bayard, 1690 p., 65 € (59 € jusqu'au 31/01/2005), ISBN: 2-227-47134-4.]

- À l'heure où, sous les effets du progrès technologique, le monde rétrécit au point de rendre accessible, voire palpable, à chaque individu, toutes les civilisations et toutes les cultures, à l'heure où, sous l'effet de cette mondialisation, les religions sont redevenues des instruments idéologiques au service de la guerre, une « encyclopédie des savoirs et des croyances » concernant la mort et l'immortalité constitue un outil de réflexion capital. Rassemblant les noms les plus prestigieux des sciences humaines comme des sciences dures, de l'histoire des idées comme de l'histoire des religions, cette somme impressionnante — très joliment présentée sous coffret — pourrait devenir une espèce de livre de chevet pour tous ceux qui s'intéressent aux façons dont l'homme, dans l'histoire, a cherché à supporter l'idée de la mort, celle de ses proches comme la sienne proche. Entre lucidité et déni, rite et effacement, acceptation de sa finitude et désir d'immortalité, l'humanité depuis son origine s'est toujours inventé la vie — à son insu ou non — en fonction de la mort qui lui est inhérente et de l'idée qu'elle s'en faisait. Les sciences, progressant toujours, viennent apporter aujourd'hui de nouvelles lumières sur les mécanismes vitaux, sans pour autant répondre aux besoins spirituels, séculaires, de l'individu. Ce sont toutes ces approches qui se trouvent ici rassemblées, organisées, pour nourrir la réflexion de l'honnête homme de demain. Un travail éditorial exigeant, utile, précieux même.

L. L. L.

MARTIN Jean-Clément

**La Révolution française 1789-1799.
Une histoire socio-politique**

[Belin, 317 p., 21 €, ISSN : 1158-3762,
ISBN : 2-7011-3697-0.]

- Les manuels universitaires peuvent réserver de très bonnes surprises, la preuve en est la publication de cet ouvrage de Jean-Clément Martin par les éditions Belin. Du manuel, ce livre possède les avantages : chaque nom cité est accompagné à sa première occurrence d'une notice biographique très utile située en bas de page, chaque notion est expliquée et de nombreux textes renvoient soit à des lectures contemporaines (témoignages, prises de position...) soit aux analyses postérieures des historiens, du XIX^e siècle à nos jours. Mais ce livre est plus qu'un manuel, c'est une lecture renouvelée de la Révolution. À quinze ans de distance du Bicentenaire et des controverses historiographiques qu'il avait suscitées, l'auteur présente une nouvelle histoire de la Révolution indissociablement sociale, culturelle et politique. Il montre comment la Révolution ne peut être réduite à la mise en action de doctrines préalablement constituées et qu'elle intervient dans une société traversée par des conflits sociaux qui ne cessent de résonner. Sans verser dans un commode exceptionnalisme, l'historien montre que c'est bien la vivacité de la question sociale qui singularise la Révolution française vis-à-vis des autres expériences révolutionnaires du XVIII^e siècle. L'originalité de Jean-Clément Martin, au regard de l'historiographie classique, est de ne pas faire de cette dimension une grille de lecture exclusive et de démontrer que cette donnée ne suffit pas à lire la Révolution. À l'opposé des logiques implacables qui animaient aussi bien la lecture sociale de la Révolution que celle de François Furet, l'actuel titulaire de la chaire d'histoire de la Révolution française se montre sensible aux improvisations successives qui caractérisent les politiques suivies sous la Révolution... Il en résulte un récit où le flou et le fluctuant l'emportent sur la cohérence, une histoire complexe dans laquelle les événements, dans leurs résonances les plus inattendues, ne cessent de reconfigurer la France en révolution.

P. G.

MORIN-ROTUREAU Évelyne (dir.)

1914-1918 : combats de femmes

[Autrement, coll. « Mémoires », 247 p.,
19 €, ISBN : 2-7467-0515-X.]

- Qu'il s'agisse de fiction littéraire ou de sciences humaines, la Grande Guerre est depuis quelques années fort à l'honneur dans les librairies. Avec *1914-1918 : combats de femmes*, les éditions Autrement ajoutent un volume de choix dans leur collection « Mémoires », qui compte déjà un *Combats de femmes, 1789-1799*.

Bien des préjugés pèsent sur ce fameux « tournant de 14 » que les douze contributeurs (dix femmes et un homme) s'attachent à nuancer, en soulignant d'abord la formidable participation des femmes à l'effort de guerre, dans tous les domaines : dans les usines, où les munitionnettes tournent 35 000 kg de métal par jour — ce qui fera dire au maréchal Joffre : « Si les femmes qui travaillent dans les usines s'arrêtaient vingt minutes, les Alliés perdraient la guerre ! » ; dans les hôpitaux, où les « anges blancs », infirmières, ambulancières — titre obtenu de haute lutte, les hommes résistant à voir une femme conduire une automobile — portent inlassablement secours aux blessés ; dans les champs mais aussi dans les services secrets, où Louise de Bettignies, recrutée par l'Intelligence Service, a monté une organisation qui « n'a été dépassée par aucune autre durant toute la guerre pour la qualité, le nombre et la richesse des documents et des renseignements fournis », selon l'état-major britannique. De cet ample mouvement, on ne retiendra pourtant que quelques images comme les filles à soldats, les marraines de guerre ou la figure romanesque de Mata-Hari et, enfin, les innombrables veuves de ce conflit qui vit disparaître 1 300 000 hommes, mieux que ces 10 000 anonymes décorées oubliées des commémorations. Hommage donc, ce livre se veut aussi une mise au point sur le féminisme de l'époque, partagé entre l'Union sacrée et les revendications (des suffragettes, des pacifistes, des travailleuses). Car si la guerre a permis aux femmes l'accès à certains postes jusque-là réservés aux hommes, la paix remettra vite « chaque sexe à sa place ». Une page se tourne néanmoins : les écoles supérieures s'ouvrent

aux femmes, qui portent désormais cheveux à la garçonne et robes courtes, mais qui devront attendre 1945 pour avoir le droit de vote.

L. M.

MOSCOVITZ Jean-Jacques
**Lettre d'un psychanalyste
à Steven Spielberg**

[Bayard, coll. « Légendes », 253 p., 19,90 €, ISBN : 2-227-47211-1.]

- Le psychanalyste Jean-Jacques Moscovitz est à l'origine de la création de l'association Psychanalyse actuelle, créée au moment de la sortie du film de Claude Lanzmann, *Shoah*. Avec d'autres analystes, il pose la question de l'impact de la Shoah dans la pratique de la psychanalyse, dans l'écoute des symptômes individuels. C'est après avoir vu *Minority Report* que Jean-Jacques Moscovitz a étudié de près les films de Steven Spielberg. Aujourd'hui, il s'adresse directement au réalisateur dans cette lettre ouverte. Moscovitz considère que les films de Spielberg font lien entre les mythes fondateurs de notre culture et ceux qui sont en train de se forger. Avec la notion de témoin comme fil conducteur, Moscovitz rapproche le cinéma et la psychanalyse en tant que ces deux pratiques articulent l'intime et le collectif. Moscovitz nous offre ici un important travail de repérage structural : en passant en revue toute la filmographie de Spielberg, il en dégage des points de structure. Au prix de beaucoup d'interprétations, volontairement rapides, le psychanalyste fait de *E.T.* une figure paternelle, rassurante, ce que Spielberg lui-même s'efforcera d'être, et voit dans le dinosaure de *Jurassic Park*, tantôt victime, tantôt agresseur, une « représentation condensée du couple nazi/juif, uni dans la violence nue agie par le criminel et subie par sa victime ». Moscovitz ajoute au classique complexe d'Œdipe un « complexe de disparition » : il voit dans les différentes disparitions qui ont lieu dans les films de Spielberg des traces des disparus dans les camps. Le psychanalyste fait l'hypothèse que la plupart des actes violents dans ces films sont directement issus de ce qu'il compte comme les trois ruptures de civilisation

des années 1939-1945 : la Shoah, les crimes contre l'humanité perpétrés par les Japonais, et l'attaque atomique des États-Unis contre le Japon. En confrontant l'œuvre de Spielberg à celle de Claude Lanzmann, Moscovitz se place au cœur du débat fiction/documentaire et relance la question de savoir ce qui est figurable et ce qui reste irréprésentable. Au-delà des films de Spielberg, ce livre pourra donc servir à préciser comment la Shoah détermine notre quotidien, que ce soit à notre insu ou de façon violemment manifeste.

Y. D.

NEAU-DUFOUR Frédérique
Geneviève de Gaulle Anthonioz

[Cerf, coll. « Histoire Biographie », 237 p., 20 €, ISBN : 2-204-07577-9.]

- Si l'objet d'une biographie est de « retrouver le souffle invisible » qui a habité une vie, l'excellente biographie de Geneviève de Gaulle Anthonioz que nous offre Frédérique Neau-Dufour a atteint son objet. Née en 1920, Geneviève de Gaulle perd sa mère à l'âge de cinq ans puis sa sœur Jacqueline, « sa confidente et sa complice », emportée par la typhoïde, treize ans plus tard. Elle n'a que quatorze ans lorsque son père lui fait lire *Mein Kampf*. Au printemps 1943, la jeune femme adhère au mouvement de résistance « Défense de la France ». Arrêtée rue Bonaparte le 20 juillet, battue, transférée à Fresnes où elle passe six mois en cellule, elle arrive à Ravensbrück le 2 février 1944. Dans cet enfer naîtront d'extraordinaires amitiés : avec Jacqueline d'Alincourt, Anise Postel-Vinay, Germaine Tillion. Dans cet enfer, la foi profonde de Geneviève est mise à l'épreuve : « Où trouver des mots pour Dieu dans cette misère ? [...] J'ai les oreilles et la bouche pleines d'une clameur de désespoir. » Après la libération de Paris, Himmler, croyant tenir en Geneviève une « monnaie d'échange », la fait mettre au cachot dans le Bunker du camp afin de la protéger contre l'éventuelle furie meurtrière d'un des SS de Ravensbrück. Les pages qui évoquent sa sortie du camp, sa traversée de l'Allemagne en ruine, enfin sa délivrance le 20 avril 1945 sont saisissantes. Geneviève retrouve son père, un peu plus tard son oncle Charles, à qui elle racontera l'horreur qu'elle vient

... de vivre. Commence alors le temps du témoignage puis l'activité au sein de l'ADIR (Association des anciennes déportées et internées de la Résistance) dont elle deviendra présidente en 1958, se battant notamment pour obtenir l'indemnisation des survivantes ayant subi, dans les camps, les atroces expériences des médecins nazis. En 1946, Geneviève se marie avec Bernard Anthonioz : enfin le bonheur. Le beau chapitre où est évoquée Geneviève épouse et mère s'intitule « Revivre ». Plus tard, Madame de Gaulle Anthonioz interviendra contre la torture en Algérie, permettant à Germaine Tillion de rencontrer le général de Gaulle. « Le rôle de Geneviève dans l'affaire algérienne est méconnu. » Octobre 1958, c'est la rencontre avec le père Joseph Wresinski puis la visite du bidonville de Noisy-le-Grand. Collaboratrice de Malraux devenu ministre, Geneviève décide de le quitter pour se consacrer aux misérables de Noisy. Elle devient en 1964 présidente d'Aide à toute détresse (future ATD Quart Monde). Après la mort du père Joseph, en 1988, elle prendra sa succession au Conseil économique et social. En 1997, elle est la première femme élevée à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur. Mais, comme le montre bien F. Neau-Dufour, les choix que fit cette grande dame furent ceux d'une « démarche aux antipodes de la célébrité ». Nièce préférée du général de Gaulle, amie de Malraux, de Chagall, femme vraiment exceptionnelle par son âme et son destin, Geneviève de Gaulle mit sa renommée « au service des obscurs » et demeura pour tous « la simple et courtoise M^{me} Anthonioz ».

F. S.-C.

OURY Jean

Préfaces

[Éditions Le Pli, 205 p., 20 €, ISBN : 2-914932-03-0.]

- C'est en 2003 que Jean Oury avait publié un dialogue avec Marie Depussé, *À quelle heure passe le train... Conversations sur la folie* (Calmann-Lévy). Aujourd'hui il publie un recueil des préfaces qu'il a données. Ces préfaces ou avant-propos ont été données pour des ouvrages comme *Onze heures du soir à La Borde*, de Oury lui-même,

Psychose toujours, de Pierre Delion, *Paysages de l'impossible, clinique des psychoses*, de Danielle Roulot, *Les Figures du réel*, de Ginette Michaud, ou encore pour une biographie du phénoménologue méconnu Léopold Szondi, signée par Michel Legrand. À l'occasion de chacune de ces préfaces, Jean Oury nous offre un fragment de l'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse en France, et de leur place dans la Cité. En cela il nous éclaire un peu plus sur la situation actuelle de la prise en compte de la souffrance dite psychique. Pour cela, il se réfère à Kierkegaard, Lacan, Jankélévitch, Marx ou Heidegger, ou aux propos de collègues moins célèbres, ou encore au discours de patients. Jean Oury a été à l'initiative d'une expérience unique dans la psychiatrie française : la clinique de La Borde, lieu créé en 1953 dans la mouvance de la psychothérapie institutionnelle, laquelle tentait de prendre en compte toutes les dimensions d'un sujet en demande de soins, y compris les interactions et les effets sur les soignants. Le patient n'était plus réduit à son statut de malade dont on attendait un changement, c'était toute l'institution qui devait changer. Aujourd'hui, Jean Oury continue la lutte qu'il a lancée, avec d'autres, notamment Félix Guattari. Il dénonce ce qu'il nomme l'externalisation abusive : alors que dans les années 1970 on dénonçait les internements abusifs, aujourd'hui les économies budgétaires décident du temps de prise en charge des patients psychiatriques, qui sont remis dans la rue au bout d'un temps arbitraire alors que le temps nécessaire à chacun de trouver refuge ne souffre aucun standard. L'éditeur a eu la bonne idée d'ajouter à chaque texte de Jean Oury le fac-similé de son brouillon, un « graphe » fait de schémas, de flèches, de réseaux de concepts et d'idées.

Y. D.

PÉTRÉ-GRENOUILLEAU Olivier

Les Traités négrières : essai d'histoire globale

[Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 468 p., 32 €, ISBN : 2-07-073499-4.]

- Monstrueuse, la matière de ce livre l'est, pour deux raisons. Le sujet d'abord : le trafic

d'hommes noirs, « infâme trafic » jusque dans les justifications qu'on a voulu lui trouver, philosophiques, religieuses, économiques, politiques. Monstrueuse aussi son étendue dans l'espace : de l'Afrique à la Méditerranée orientale puis de l'Afrique aux Amériques, le fameux « commerce triangulaire » n'était que l'une de ses composantes ; et dans le temps, puisque cette histoire est longue de près de quatorze siècles. Il fallait à Olivier Pétré-Grenouilleau, pour maîtriser dans sa totalité l'étude de ce trafic et l'ériger en objet historique, une approche globale, qui mettrait en relation l'histoire de l'esclavage avec d'autres domaines de la recherche historique — histoire des idées, des comportements, de l'industrialisation... Cette méthode comparative, alliée à une vision à la fois panoramique et plongeante, permettrait de découvrir comment des logiques différentes propres à l'Afrique noire, au monde musulman et à l'Occident ont pu se connecter pour donner naissance aux traites négrières. Comment, une fois pris le pli, enclenché l'engrenage négrier, les traites ont évolué jusqu'à leur terme, résultat d'une dynamique abolitionniste, certes ambiguë mais radicale. De l'esclavage antique à la mise en place de nouveaux systèmes d'exploitation de l'homme, ce livre restitue pour la première fois dans son ensemble la complexité d'une histoire débarrassée de ses clichés et de ses tabous, riche aussi de révoltes et de combats, un des phénomènes radicaux à l'origine du monde moderne.

J.-C. T.

PIERRAT Emmanuel

Le Bonheur de vivre en enfer

[Maren Sell éditeurs, 144 p., 12 €, ISBN : 2-35004-006-2.]

- Il y a des titres que l'on envie : *Le Bonheur de vivre en enfer* vaut presque le slogan choisi par la Pléiade pour annoncer la publication des œuvres du marquis de Sade (rappelez-vous : « L'enfer sur papier bible »). De Sade, il est d'ailleurs souvent question dans ce petit livre joyeux qui nous convie à une promenade nocturne dans la bibliothèque de l'auteur, avocat spécialisé dans le droit d'auteur qui met à profit ses honoraires et ses insomnies pour se consacrer

aux mille et une publications érotiques ou pornographiques frappées par la censure depuis la nuit des temps. De bouquinistes en salles des ventes, il a ainsi accumulé des centaines d'ouvrages licencieux et un savoir d'érudit sur l'histoire des « enfers », dont celui, fameux, de la Bibliothèque nationale, « recueil de tous les dévergondages luxurieux de la plume et du crayon », précisait Pierre Larousse au XIX^e siècle. « À bas la censure et vive les censeurs ! » lance l'auteur en tête et en conclusion de son ouvrage.

Le paradoxe n'est qu'apparent. Si l'avocat se bat de jour contre les préjugés et la répression en littérature, le passionné n'a de cesse, la nuit, de remercier les censeurs d'avoir établi des listes et commenté des ouvrages devenus introuvables : « grands protecteurs des arts et des lettres » puisque « gardiens des livres interdits », « ils ont toujours pris le soin non seulement de mettre en fiches, mais aussi de rassembler et de conserver l'objet de leur fureur ». Car le censeur est non seulement un « obsédé », mais un « obscène », un « incitateur » : il se délecte de ce qu'il interdit, s'y adonne même pour certains, à l'image du fameux Pinard (le procureur qui avait poursuivi *Les Fleurs du mal* et *Madame Bovary*) dont on aurait retrouvé des poèmes érotiques, signés de sa main... D'anecdotes en récits d'enquêtes personnelles, maître Pierrat dresse un tableau à la fois comique et intime de sa traque maniaque, mais sait aussi enfileur au détour d'un paragraphe sa robe des prêtres pour pointer les rapports contradictoires entre sexualité et loi, les liaisons dangereuses entre pornographie et politique, ou les astuces des éditeurs pour échapper aux foudres de la justice (comme antidater un ouvrage de plusieurs années afin de décourager à peu de frais la vindicte policière). On ne boudera pas le plaisir que procure ce livre que l'on aurait peut-être aimé plus étoffé et fouillé mais dont la forme ludique autorise aussi à y entrer à n'importe quelle page.

L. M.

PLANHOL Xavier (de)

Le Paysage animal.

L'homme et la grande faune : une zoogéographie historique

[Fayard, 1127 p., 50 €, ISBN : 2-213-60783-4.]

- Jamais les animaux n'ont été aussi nombreux à cohabiter avec les hommes jusque dans les appartements citadins et jamais le monde animal n'a autant fourni de viande à l'alimentation humaine qu'aujourd'hui. Paradoxe facile ? Ou question difficile des rapports entre l'homme et l'animal depuis l'aube des temps ? Le géographe X. de Planhol n'a pas été découragé par l'ampleur de la tâche qui nous vaut cette somme de plus de mille pages (neuf cents de texte, le reste d'index et de notes). Il met à notre service son éblouissante érudition sur un sujet qu'il a travaillé, en marge de sa longue vie de professeur à la Sorbonne, sur le mode d'une passion. Finalement, les écolâtres en sont pour leurs frais : l'homme a beaucoup moins détruit qu'on ne le pensait. S'il a modifié l'environnement, cela a été souvent au bénéfice de la grande faune, qui a su tirer parti des opportunités de développement offertes par l'homme : commensaux, parasites dont certains gîtent jusqu'au cœur des villes. Faut-il rappeler que sans l'homme, les daims, les chevreuils et les faisans n'existeraient sans doute plus ? Planhol soutient que, depuis le ^{xvi}^e siècle, ce serait moins de un pour cent des mammifères qui auraient disparu à cause de l'homme. En revanche, le massacre des bisons et des pigeons, de l'auroch et de la plupart des animaux à fourrure est indéniable. L'auteur précise qu'à la fin du crétacé, près de 70 % des espèces vivantes ont disparu, dinosaures inclus. Une des plus pénibles séquences de l'hécatombe provoquée par l'homme est celle des jeux du cirque à Rome où l'on se repaissait d'une tuerie qui pouvait toucher 200 lions en une seule journée, période sombre pour les grands animaux, qui reculent dans tout le pourtour méditerranéen et le Proche-Orient et qui restent les victimes d'une grande cruauté de la part des hommes. Les rois ne montrèrent pas l'exemple, tel Henri ^{viii} qui pouvait tuer deux à trois cents cerfs en un jour ! Le plus surprenant est de constater combien

d'espèces ont disparu dans des régions où l'on a peine à les imaginer : en Lorraine, un combat entre un lion et un taureau au ^{xv}^e siècle, dans les Cévennes, un lynx signalé à la fin du ^{xix}^e siècle... Planhol explique que l'homme a été un grand prédateur dans toutes les contrées du monde lorsqu'il est devenu agriculteur, parce qu'il est omnivore et parce qu'en se déplaçant sur les routes, il tue beaucoup par négligence. La nouveauté de ce travail considérable porte sur la mise en garde contre une vision idyllique de la nature, tellement artificialisée que son idée de conservation est absurde. Mais l'auteur admet que le tableau primitif de l'animalité peut être reconstitué grâce au nouveau regard que portent les hommes sur les espèces vivantes. *Le Paysage animal* est une somme qui se lit sans ennui : Planhol excelle à mêler la petite histoire à la grande, il raconte autant qu'il analyse, il surprend à toutes les pages car il a une volonté encyclopédique qui est de ne rien laisser passer de ce qu'il sait. C'est en quoi ce livre, à peine publié, est déjà une référence.

G.F.

POIRRIER Philippe

Les Enjeux de l'histoire culturelle

[Le Seuil, coll. « Points/L'histoire en débats », 435 p., 10 €, ISBN : 2-02-049245-8.]

- L'histoire culturelle, secteur en plein renouvellement aujourd'hui, a trouvé son historien en la personne de Philippe Poirrier. Observateur attentif de l'évolution historiographique et spécialiste de l'analyse des politiques culturelles, il construit une véritable généalogie de la plus grande utilité d'un champ en pleine mutation, montrant comment on est passé progressivement de la vogue pour une histoire des mentalités à une histoire des représentations et des supports de l'activité culturelle. On trouvera dans cet ouvrage l'histoire culturelle dans tous ses états : de l'analyse des politiques culturelles à la prise en compte des médiateurs de la vie culturelle en passant par ces nouveaux objets de l'histoire que sont les sensibilités, la mémoire, le cinéma, les sciences, l'activité intellectuelle, l'historiographie... Si l'auteur voit se dessiner un secteur novateur de la discipline historique,

il montre aussi en quoi celui-ci ne tourne pas le dos aux préoccupations de l'histoire sociale. Tout au contraire, cette histoire culturelle dans sa diversité reste fondamentalement enracinée socialement. C'est même la dimension qui spécifie, par-delà l'ouverture transdisciplinaire, la singularité de ce domaine et ses promesses. L'histoire culturelle — tout le démontre dans cette histoire — se situe dans le prolongement de l'histoire sociale. Peut-on parler de tournant culturaliste? Si c'est pour affirmer la plus grande complexité des connecteurs à mettre en avant par rapport au passé d'une histoire sociale quelque peu réductionniste et mécaniste, on répondra positivement. Par contre, si c'est pour suggérer une singularité incommensurable des cultures et leur émancipation de tout lien social, certainement pas, d'autant que Philippe Poirrier montre à quel point la fécondité des travaux actuels sont redevables de l'appropriation des historiographies étrangères, que ce soit le *linguistic turn* anglo-saxon, la *micro-storia* italienne ou encore les apports de l'école allemande de Bielefeld et de son maître Reinhart Koselleck. Cette histoire culturelle prend au sérieux les acteurs et leur rapport au monde. Par l'internalisation qu'elle réalise du monde extérieur, elle parvient, dans ses meilleures réalisations, à dépasser le dilemme appauvrissant d'une histoire relevant de la pure extériorité et objectivité opposée à l'intériorité liée à l'étroite subjectivité. Elle est, comme le montre l'auteur, un champ d'investigation à la fois très riche et une propédeutique quant à l'exercice de la complexité dans la discipline historique.

F. D.

RENAUT Alain

La Fin de l'autorité

[Flammarion, 266 p., 19 €, ISBN : 2-08-210330-7.]

- Fragilisation de l'école, montée de l'individualisme, expérience toujours plus problématique de la parentalité: jamais les modèles d'après lesquels les adultes exercent leurs responsabilités à l'égard des enfants ne sont apparus aussi énigmatiques. Ni la posture réactive — il faut réarmer

les formes anciennes de l'autorité — ni le discours progressiste — on ne doit à aucun prix brader les libertés acquises — ne s'attaquent frontalement à la question décisive: les formes de pouvoir qui, dans les sociétés traditionnelles, ont fonctionné sur le mode de l'autorité (éducative, mais aussi politique, judiciaire, médicale) sont-elles encore compatibles avec la logique de la démocratie? Si l'exercice de l'autorité consiste à conférer au pouvoir une dimension mystérieuse qui le rende indiscutable, la crise de l'autorité n'est-elle pas inhérente aux sociétés qui considèrent qu'aucun pouvoir n'est légitime s'il n'a obtenu d'adhésion de ceux sur qui il s'exerce? Curieusement, nos sociétés n'ont pas encore tiré toutes les conclusions de la conviction qui constitue leur pari le plus audacieux. Entre l'appel réitéré à réactiver purement et simplement l'autorité et l'affirmation illimitée des formes les plus spontanées de la liberté, cet essai tente d'ouvrir une voie originale: les interrogations qui traversent aujourd'hui la famille, l'école et, plus généralement, tous les lieux de pouvoir n'appellent-elles pas surtout à repenser les pouvoirs, voire à les consolider sur des bases renouvelées?

J.-C. T.

ROUSSO Henry

Le Dossier Lyon III. Le rapport sur le racisme et le négationnisme à l'université Jean-Moulin

[Fayard, 18 €, 308 p., ISBN 2-213-62368-6.]

- En 2001, à la suite des différentes affaires liées à l'affirmation de thèses négationnistes qui ont affecté l'université Lyon III et, au-delà, les universités lyonnaises dans leur ensemble, Jack Lang, alors ministre de l'Éducation nationale, avait mandaté le directeur de l'Institut d'histoire du temps présent, Henry Rouso, afin qu'il conduise une « enquête historique » sur ce sujet.

C'est le rapport adressé au ministre qui est aujourd'hui publié. Celui-ci est captivant à plusieurs titres. D'abord du point de vue méthodologique, puisqu'il démontre, si besoin en était encore, la possibilité d'une histoire à chaud non exempte des garanties de fiabilité exigibles d'un historien.

... À ce titre, il est un élément à verser au débat, périodiquement soulevé, à propos de la possibilité d'une expertise historique. Œuvre d'historien, ce rapport inscrit dans une histoire dynamique les différents protagonistes de ces affaires sans diabolisation ni angélisme. Enfin, il ne se résume pas un simple exposé des faits — la présence d'universitaires favorables au négationnisme, les conditions de leur recrutement et leur action — mais montre comment fonctionne *effectivement* l'institution universitaire, dont il pointe la faible régulation interne comme l'usage médiocre qui est fait de son autonomie. De ce fait, au-delà de l'étude de ce cas extrême et de son importance, il s'agit d'un travail précieux pour réfléchir aux mutations que doivent connaître les pratiques universitaires, qu'il s'agisse des recrutements ou de l'évaluation des travaux individuels et collectifs.

P. G.

SERALINI Gilles Éric

Ces OGM qui changent le monde

[Flammarion, coll. « Champs », 228 p., 8,20 €, ISBN : 2-08-080062-0.]

- Aujourd'hui, l'homme sait modifier le patrimoine héréditaire des êtres vivants et fabriquer des OGM : virus pour la thérapie génique, souris pour la recherche, bactéries pour l'industrie pharmaceutique, animaux de ferme et poissons à croissance accélérée, plantes capables de produire ou de tolérer des pesticides (soja, maïs, coton, colza)... Mais la diffusion volontaire de certains OGM dans l'environnement suscite de vives polémiques au niveau mondial : on connaît mal les effets sur l'homme et l'environnement de ces plantes destinées à l'alimentation. Ces semences, protégées par des brevets commerciaux, sont pourtant disséminées sur des dizaines de milliers d'hectares. Quant aux contrôles sanitaires avant leur diffusion, seuls quelques scientifiques décident de leur niveau d'exigence. Le débat ne cesse d'ailleurs de s'amplifier : les États divergent sur la politique à adopter, les arrachages intempestifs de champs d'OGM au Japon, en Europe ou en Inde se multiplient, les procès foisonnent, tandis que certains clament qu'on freine la recherche. Ce livre fait le point

sur les questions essentielles : ces OGM présentent-ils réellement des risques ? Les contrôles sont-ils suffisants ? Pourquoi les tests à long terme sur des animaux de laboratoire nourris à base d'OGM ne sont-ils pas obligatoires ? Les OGM tiendront-ils leurs promesses : riz résistant à la sécheresse, tomates tolérant le gel ou la salinité, plantes enrichies en vitamines ? Peuvent-ils résoudre des problèmes tels que la faim dans le monde ?

J.-C. T.

TARTAKOWSKY Danielle

La Manif en éclats

[La Dispute, coll. « Comptoir de la politique », 126 p., 11 €, ISBN : 2-84303-089-7.]

- Dans le prolongement de ses travaux sur *Les Manifestations de rue de 1918 à 1968 en France* (Publications de la Sorbonne, 1998), Danielle Tartakowsky signe un nouvel ouvrage portant, cette fois, sur les trois dernières décennies. De cette riche étude, tour à tour quantitative, descriptive et interprétative, on peut tirer plusieurs enseignements. Tout d'abord, un constat : la dynamique manifestante, loin de faiblir, s'est considérablement accrue. Le recours à la manifestation s'est généralisé. Quasi monopole hier de la gauche et de ses organisations historiques (politiques et syndicales) — du moins de 1934 à 1968 —, « descendre dans la rue » est, désormais, une forme d'action que ne méprise plus la droite, qui va même jusqu'à faire référence par la taille de ses cortèges (30 mai 1968, 24 juin 1984, 15 juin 2003). La manifestation a aussi changé. Sa géographie parisienne, fixée en 1935 quand la gauche s'approprie l'axe emblématique Bastille/République/Nation, s'est diversifiée, tout comme ses initiateurs (D. Tartakowsky montre le poids croissant des associations) et ses formes : du *die in* d'Act Up aux *sit-in* jusqu'aux occupations éphémères de la voie publique du type *flashmob*. Au-delà de ce constat, l'ouvrage relie ce phénomène à ce qu'il est convenu d'appeler la crise du politique. À travers l'étude de dizaines de mobilisations, il montre comment, en se dégageant de ses références historiques, la manifestation participe du présentisme diagnostiqué par

François Hartog et aboutit à une recréation permanente du geste, moins inscrit dans une généalogie que dans un moment. Il analyse aussi le rapport complexe qu'entretient la manifestation avec les formes établies du politique, tour à tour pensée comme « troisième tour social », expression d'une démocratie véritable ou mobilisation spontanée de citoyens. Même si on peut regretter l'absence de cartes — alors que l'auteur montre un changement d'attitude avec la prise en compte, par la presse, des manifestations en région — et de photographies — malgré les nombreuses références aux banderoles, aux badges, aux tenues et la morphologie des manifestations —, l'ouvrage permet de mieux comprendre un phénomène caractéristique et important de la vie politique française dont il fait, dans la multiplicité de ses éclats, un symptôme des recompositions en cours.

P. G.

VERNANT Jean-Pierre

La Traversée des frontières

[Le Seuil, 194 p., 18 €, ISBN: 2-02-066251-5.]

- Comment entendre le titre? Non pas comme les noces, heureusement célébrées tout au long de sa carrière d'helléniste, entre l'histoire et l'anthropologie (Vernant s'en est très souvent expliqué, soulignant l'importance qu'eurent pour lui les rencontres fondatrices avec Meyerson et Gernet). Mais plutôt comme le lien que, rétrospectivement, il croit pouvoir tisser entre ses engagements dans l'activité militaire de la Résistance (région toulousaine) et l'élection de la Grèce antique comme domaine de recherche; ou bien encore, en d'autres termes, dénouer les rapports qu'entretiennent trois mémoires: la mémoire individuelle (tel le refus viscéral des accords de Munich en 1938, qui explique un demi-siècle plus tard l'engagement aux côtés des dissidents tchèques); la mémoire collective d'une communauté d'expérience (celle des Résistants, dont Vernant, qui ne se retrouve jamais vraiment dans ce qu'en disent les historiens professionnels — mais Vernant en est un); et, pour finir, la mémoire reconstruite par les historiens à partir de leurs outils et matériaux (un magistère qui ne doit pas devenir

une magistrature, au sens où il appartient aux historiens de contextualiser, expliquer et comprendre, par exemple, les Résistants, certainement pas de les juger). Chemin faisant, Vernant éprouve aujourd'hui la certitude que son expérience active de la Résistance, de la vie à chaque instant risquée, de l'annihilation nazie aurait commandé ses sujets de prédilection pour une anthropologie de la Grèce ancienne: la vie brève, la belle mort héroïque au service de la Cité, seule forme d'immortalité dans une religion qui ignore la résurrection, le rite enfin d'inversion de la mort héroïque qu'est l'outrage fait au corps du vaincu pour que ne demeure nulle trace de sa vaillance, de son courage et de sa jeunesse.

É. V.

WACJMAN Gérard

Fenêtre. Chroniques du regard et de l'intime

[Verdier, 470 p., 29,50 €,

ISBN: 2-86432-415-6.]

- Dédié à Daniel Arasse, qui n'a pas eu le temps de le lire, placé sous le signe du premier recueil de Kafka, *Regards*, mais également sous celui de Lacan — Gérard Wacjman est aussi psychanalyste —, ce livre invite moins à une promenade dans l'histoire de l'art et de la littérature sur le thème des fenêtres, qu'à prendre au pied de la lettre la notion de « vision du monde ». Aller à la fenêtre, c'est en effet une façon de nouer un lien avec le monde, de le penser, l'hypothèse de départ étant que la subjectivité moderne est structurée par la fenêtre, celle dessinée à la Renaissance par Alberti, peintre autant qu'architecte, qui fit du tableau le prototype de la fenêtre: la fenêtre comme scène primitive de la peinture, le regard synonyme d'ouverture, l'association du geste d'ouvrir et de peindre, la naissance du spectateur. Une telle définition met un terme au mythe fondateur de la peinture, selon lequel Dibutade traça sur une paroi l'ombre du corps de son amant en partance. Mais comment voir sans être vu, sans être soi-même transformé en objet sous le regard de l'Autre? Ce prodige, c'est la fenêtre du *studiolo*, petit bureau du duc de Montefeltro dans son palais d'Urbino, qui l'accomplit: la lucarne

... étroite et haute, si elle interdit tout usage optique pour le regard, si elle consacre ce lieu d'intimité et de retraite, laisse néanmoins filtrer un rai de lumière suffisant pour permettre de distinguer, entre autres trompe-l'œil, une fausse fenêtre, lieu stratégique du pouvoir du prince sur ses sujets aux yeux desquels il est lui-même soustrait. Comment ne pas rapprocher ce prince de la Renaissance du dispositif de la psychanalyse tel que l'a fixé Freud, où le thérapeute s'assoit derrière le divan de manière à voir sans être vu ?

S. C.-D.

WESSELINGH Isabelle

et VAULERIN Arnaud

Bosnie, la mémoire à vif

[Buchet-Chastel, 300 p., 22 €, ISBN : 2-283-01980-X.]

- Précédé d'une préface d'Élie Wiesel et d'un avant-propos de Paul Garde, cet essai remarquable permet d'approcher d'un peu plus près la réalité bosniaque dans une région, celle de Prijedor, particulièrement touchée par le nettoyage ethnique opéré en 1992 par les nationalistes grands-serbes sur les populations musulmanes et croates. Associant enquête de terrain, analyse et réflexion, les deux auteurs apportent une contribution précieuse au travail indispensable que doit encore faire l'Europe pour aider à construire dans les Balkans une paix durable. Si l'engagement des populations locales reste essentiel — Isabelle Wesselingh et Arnaud Vaulerin montrent bien qu'il existe —, il ne pourra porter ses fruits que fermement soutenu par la communauté internationale. Or, celle-ci, depuis dix ans, a multiplié les bévues, qui se reflètent aussi dans l'incohérence d'un certain nombre de sentences rendues par le Tribunal pénal international de La Haye, mal comprises par les populations auxquelles ces jugements sont censés rendre justice. Quant aux Nations unies, elles ne semblent pas mesurer à quel point la question des relais d'information — concernant notamment l'avancée des procès — est capitale dans des régions où l'histoire actuelle et passée n'a cessé d'être manipulée. Comment construire l'avenir sans une vue claire du passé récent ?

Sur le terrain, deux tendances s'expriment : chez les coupables, le désir de ne plus en parler, et chez les victimes, la conviction qu'on ne pourra avancer tant que ne sera pas accompli un travail de mémoire et de mise au jour de la vérité. Ces deux tendances se retrouvent au niveau international : si le Tribunal poursuit ses enquêtes et encourage les témoignages, les chancelleries paraissent plus ambivalentes et déjà prêtes à « tourner la page ». À en croire quelques exemples cités par les auteurs, il faut déplorer qu'au niveau européen soient parfois nommés à des postes clés des fonctionnaires témoignant d'une ignorance qui nous fait honte. Serait-ce, une fois de plus, l'expression du mépris historique avec lequel les prétendues grandes nations regardent les petites ? C'est pourtant l'avenir de la paix européenne qui se joue aujourd'hui dans les Balkans. Ce livre rigoureux, précis, très documenté, est là pour nous le rappeler.

L. L. L.

SPORT

Sélection de Gilles FUMEY et Serge LAGET

**La Belle Histoire,
l'équipe de France de football.**

[Éditions de L'Équipe, 384 p., 35 €, ISBN : 2-951-96-053-0.]

• Pour la bonne raison que, suivant l'adage, on ne change pas une équipe ou une formule qui gagne, les éditions de L'Équipe publient encore une somme. Après la saga proprement dite du journal (*Formule 1, Coupe du monde de football et Tour de France*), les éditions du quotidien sportif nous offrent ici l'ouvrage le plus ambitieux jamais publié sur le ballon rond. Le prétexte : le centenaire de l'équipe de France de football, qui a disputé son premier match officiel contre la Belgique le 1^{er} mai 1904. Un bon prétexte puisque 649 matches ont suivi, et 800 joueurs ont porté le célèbre maillot bleu frappé du coq. Dans ce grand volume, grâce à une astucieuse maquette de Jacques Hennaux, faisant cohabiter papiers d'époque et regards d'aujourd'hui, ce sont vraiment les mille et une facettes de la fabuleuse histoire des Bleus qui se bousculent sous le pouce grâce aux témoignages des meilleurs spécialistes de *L'Auto* et de *L'Équipe*. Le tout s'appuie sur une iconographie fantastique, des dizaines de savoureuses « petites histoires », des statistiques aussi nourries et originales qu'implacables, les mini-biographies des 800 internationaux, et un document sensationnel : la fiche illustrée des 650 matches ! Du jamais vu. Cerise sur ce gâteau idéal pour les fêtes : même les matches officieux sont recensés.

s. l.

AUGUSTIN Jean-Pierre
et GILLON Pascal**L'Olympisme. Bilan et enjeux géopolitiques**

[Armand Colin, 172 p., 18 €, ISBN : 2-200-26626-X.]

• Chaque saison olympique rappelle, à qui veut voir le monde ainsi, qu'il existe des manifestations planétaires d'unification culturelle, prenant corps de plus en plus

fortement et qui donnent cette conscience planétaire à une proportion croissante d'êtres humains. Voici guère plus d'un siècle qu'est née cette organisation internationale qui rassemble le plus grand nombre de pays, qui est devenue la première grande entreprise à vendre un spectacle qui fait rêver et qui porte une charge symbolique qui confine au mythe. On s'en étonnera d'autant plus que les acteurs sont des États-nations, jaloux de leurs sélections et dont l'esprit de compétition, poussé à l'extrême par les performances de la technologie, va à l'encontre de l'esprit d'entente cordiale qui est célébré par les médias. J.-P. Augustin et P. Gillon, tous deux géographes, décortiquent le système olympique, qui reste dominé par les grandes nations riches mais que le classement de la Chine aux derniers Jeux d'Athènes remet progressivement en cause. On voit bien ce dont l'éthique de la gestion olympique peut souffrir, depuis la question des origines jusqu'aux formes rampantes de domination géographique et politique : la nomination des villes hôtes, les organisateurs des olympiades, les partenaires financiers et stratégiques que sont les médias et les sponsors... Il y a de quoi s'interroger sur les détournements de la fête : captation des valeurs olympiques par la ville au détriment du pays, liens étroits entre comités olympiques et pouvoirs politiques en place, toujours enclins à récupérer l'idéal sportif au profit de leur propre cause, athlètes en rupture et protestations... Les auteurs travaillent aussi sur les types de sport dans lesquels brillent les pays et qui dessinent des inégalités culturelles très violentes dans les sélections. Il s'avère que l'Europe est surreprésentée du fait de l'ancienneté du sport, de la richesse, de la volonté politique qui peut s'orienter vers des stratégies de niches quand les podiums s'avèrent trop lointains. Les villes savent jouer leurs atouts dans cette partie médiatique qui les met en lumière pendant plusieurs semaines. L'olympisme serait-il une énième mise en ordre du monde dans cette régulation des lieux et des temps ? C'est possible, mais on les voit, avec les auteurs, plutôt comme des « rituels modernes où l'ordre social se donne à voir ».

G. F.

EJNÈS Gérard
et DESCAMPS Pierre-Marie

Le Livre d'or 2004 du football

[Éditions Solar, 160 p., 22,90 €,
ISBN: 2-263-03761-6.]

- Cela fait une éternité que Gérard Ejnès et Pierre-Marie Descamps passent les saisons de football au crible, mais, magiquement, leur passion ne s'altère pas. Moyennant quoi, ils sont encore une fois des guides enthousiastes, méthodiques et efficaces. Et cette saison 2003-2004, ils nous la font visiter comme si nous la découvriions.

Des finales européennes perdues par Monaco (C1) et Marseille (UEFA), fruits d'un parcours enthousiasmant, au feuilleton du troisième titre national pour Lyon, en passant par la conquête de la Coupe de France par le Paris-Saint-Germain, rien ne manque. Surtout pas l'Euro-surprise du Portugal, où la France a peut-être terminé seulement en quarts de finale une saison exemplaire, mais où la Grèce et le Portugal ont disputé une finale pleine de passion. L'examen de la réussite des joueurs français en Angleterre, en Espagne ou en Italie reste un des points forts d'un essai qui épluche toujours le tableau de chasse du meilleur buteur français, en l'occurrence Djibril Cissé (26 buts), sans oublier tous les « faits divers » qui pimentent la saison. Ici, on aime le football, et le vibrant hommage au Brésilien Leonidas, le génial inventeur de la « bicyclette », la fameuse reprise de volée en retourné, en est la plus belle preuve.

S. L.

EMBAREK Michel et HALPHEN Éric
Nouvelles Mêlées

[Gallimard, 226 p., 15,50 €,
ISBN: 2-07-076627-6.]

- Le sport se prête idéalement à la nouvelle. André Reuze, Théodore Chèze, Louis Hémon, Gilbert Prouteau, Pierre Mac Orlan ou Tristan Bernard nous l'ont prouvé hier. Guy Lagorce, Henri Garcia, Christian Montaignac ou Philippe Guillard l'ont illustré ces temps derniers. Michel Embarek, le romancier, et Éric Halphen, l'ancien juge d'instruction, rejoignent aujourd'hui leurs rangs, avec quinze nouvelles tournant autour

de « l'ovalie », du rugby. Autant dire que, pour notre plus grand plaisir, elles ne tournent pas vraiment rond et que, le solide coup de plume des duettistes aidant, on tournicote allègrement d'un match scolaire pas très catholique à un polar noir forcément chez les All Blacks, en passant par la Géorgie, les vestiaires, le Stade de France et Alex-Angel, sans parler de Clairefontaine. Là, une petite Mirabelle réalise à ses dépens que le demi de mêlée tricolore fait toujours ça « vite et bien ». Bref, Éric et Michel, demis d'ouverture et de mêlée de luxe, jouent sur tous les registres, toutes les facettes du rugby, avec un ton, avec des accents et des trouvailles qui sont ceux de la famille des chevaliers de la table ovale. Un essai vivifiant, rugueux et chaleureux, qui nous fait plonger au cœur du rugby d'aujourd'hui, qui reste aussi magique que celui d'hier. Bienvenue dans la mêlée éternelle, l'on y casse toujours des œufs.

S. L.

EZINE Jean-Louis
Un ténébreux

[Le Seuil, 186 p., 17 €, ISBN: 2-02-019342-6.]

- Les ténébreux, les obscurs, les sans-grade avaient déjà la part belle dans *L'Aiglon* d'Edmond Rostand, mais, sous la plume de Jean-Louis Ezine, ils tiennent enfin toute la scène, et même le titre. Ce ne sont pas les mêmes, mais presque. Quelle différence entre un grognard de l'Empereur et un grognard de Desgrange sur les routes du Tour?

Aucune. D'autant que Desgrange est aussi un admirateur de Napoléon et que, s'il crée le Tour, c'est aussi pour créer une noblesse, cette fois du sport, du muscle. La course, une autre forme de combat. Et ce feu sacré qui dévorait les sans-grade de la garde impériale dévore aussi les déshérités, les seconds couteaux, les porteurs d'eau, les isolés, ou les ténébreux du peloton lâchés par Desgrange dès 1903 sur les routes du Tour. Censés faire nombre, eux aussi, eux surtout, ils sont en mal d'héroïsme, comme les champions. C'est donc un de ces coureurs valeureux — d'autant plus obscurs et d'autant plus ténébreux qu'ils disputaient le Tour tout de suite après les grandes ténèbres de 1914-18 et qu'ils participaient

à des étapes dont le départ était donné à 10 heures du soir ou minuit — que l’auteur met en scène. Charles Bunel, le héros, est un modeste pédaleur normand, qui, trop jeune pour participer à la grande boucherie qui a emporté son frère aîné, réclame à son tour sa part de bravoure, car il appartient à la seconde catégorie de victimes faites par la guerre : « celles qui ne l’ont pas faite ». Doublement ténébreux, Charles pédale allégrement entre Louis Maurelois, l’écrivain, témoin et rapporteur de cette histoire, et le baron Théophile de Fombault, qui l’accompagne « à la recherche de l’héroïsme évanoui sur les routes du Tour ». Un sacré beau livre, mais pas un « roman vrai, car rien n’est vrai dans cet univers, les choses n’y tiennent que par le sublime ». Et Jean-Louis Ezine enchaîne — forcés de la route obligeant — si magiquement des phrases du genre : « Quand la réalité devient blessante, il importe, non de l’ignorer, mais de la fatiguer », que l’on fait vite sien son univers, pédalant à travers cette Normandie d’antan où respire Maurice Leblanc, où l’on achète des glaïeuls chez Lerossignol à Houlgate, où l’on joue au diabolo, où l’on devine Sem crayonnant, Jacques-Henri Lartigue impressionnant des négatifs, et même Marcel Proust écrivant. Marcel qui prend des pastilles, comme Henri Pélissier, le héros d’Albert Londres, que l’on croise également. Une Normandie éternelle, un Tour éternel. « Ténébreux », une nouvelle marque de comprimés, parfaits pour remonter le temps. Mieux que les pilules Pink.

S. L.

MARGOT Olivier

Olympiques

[Éditions Assouline, 125 p., 120 €, ISBN : 2-84323-586-3.]

- Les jeux Olympiques ont suscité quantité de beaux, bons et grands livres, mais rares sont ceux qui ont été aussi loin que *Olympiques*, joliment sous-titré « Le pays des citoyens du monde ». Ici, pour la célébration des Jeux revenant enfin à Athènes en 2004 après un périple de 108 ans autour du monde, auteur et éditeur paraphent en effet une authentique œuvre d’art : un portfolio de 51 photos noir et blanc, grand

format, ricochant par-dessus ou par-dessous un texte parfaitement enlevé d’Olivier Margot, brillant journaliste de *L’Équipe*. Des instantanés transformés en livres d’heures se glissant dans un élégant coffret, en attendant peut-être de s’envoler pour décorer un mur. Depuis qu’il a été inventé jadis en Grèce, le sport est devenu un indiscutable espéranto, peut-être parce que, comme le souligne Margot et comme en témoignent les clichés des plus grands photographes, il est « harmonie, cri, voyage » et prétexte à rencontres, à émerveillement et échange. Moyennant quoi, on fait le tour le plus allègre et le plus fantastique de ce nouveau « pays » grâce à des lutteurs, plongeurs, nageurs, sprinters, perchistes, cyclistes, relayeurs, skieurs, patineurs ou boxeurs piégés, saisis ou apprivoisés par les objectifs de Beau, Depardon, Marey, Munkacsi, Riefenstahl, Rodtchenko ou Rubelt. Un véritable musée portable, qui nous permet de retrouver plein pot, plein fer et plein cœur des champions comme Major Taylor, Mark Spitz, Émile Allais, Jesse Owens, l’idole de Wim Wenders, Olga Korbut, ou Jean Borotra, béret basque bondissant. Ici des anges passent, en pleins et en déliés, car de la plume de l’auteur surgissent aussi Wilma Rudolph, la gazelle romaine, Sylvie Guillem, inspirée par Nadia Comaneci contrôlant sa « machine de muscles », Sindelar, le Mozart du football, Nelson Mandela, le rugbyman de l’impossible, ou Kozakiewicz, le perchiste polonais qui secoua le rideau de fer à Moscou en 1980. Oui, entre « les croquenots qui alourdissent et les chaussettes montantes qui agrandissent », on découvre que le sport est encore un pays où il fait bon voyager.

S. L.

d’ORGEIX Jean

Mes victoires, ma défaite

[Éditions du Rocher, 314 p., 21 €, ISBN : 2-268-05130-7.]

- Pour passionnant qu’il soit, le monde du concours hippique n’est pas facile à visiter, encore moins à comprendre. C’est pourquoi ce quinzième livre, que le chevalier d’Orgeix signe, à 80 ans, n’a pas de prix. Un vrai témoignage de l’intérieur, et de l’intérieur

... de l'équipe de France, comme cavalier d'abord, comme patron ensuite. Un parcours chatoyant et contrasté, une vie, une aventure, qui nous mènent de la première Marseillaise que l'auteur fait retentir au Grand Prix à Ostende en 1946, à son échec en 1977 pour réformer l'équitation française, en passant par sa médaille de bronze aux Jeux de Londres en 1948 et le titre olympique de son équipe aux Jeux de Montréal en 1976. Aimant et connaissant les chevaux comme personne, revendiquant personnellement ses victoires comme ses échecs, d'Orgeix, qui parle franc, s'est heurté à l'appareil, aux susceptibilités, aux ambitions personnelles... Mener les chevaux semble souvent plus facile que travailler au milieu des hommes. Cette longue course pleine d'obstacles nous est vivement racontée par un authentique écrivain. Et, au-delà de l'incontestable, du précieux témoignage, on savoure l'intransigeance du cavalier: « Si j'ai manqué la médaille d'or des Jeux de Londres, ce n'est certes pas Sucre de Pomme (Ndlr: son cheval) qui est en cause, mais moi et moi seul qui n'ai pas vu ma bonne foulée d'entrée sur le triple... » Comme sa poésie d'ailleurs: « Ne plus être deux, mais bien se sentir soi-même agrandi par cette masse de chair, de muscle, chaude de vie, qui s'est donnée au point qu'elle ne devient alors qu'un prolongement de soi. Toute l'équitation, tout l'art équestre, toute sa beauté, sa grandeur sont là. » Le meilleur ami du cheval, c'est bien le chevalier d'Orgeix.

S. L.

WESSON John

La Science du football

[Belin, coll. « Pour la science », ill., 176 p., 14,95 €, ISBN : 2-7011-3600-8.]

- Traduit de l'anglais par Maurice Mashaal, et reposant donc essentiellement sur le football britannique, cette étude statistique, scientifique, considérant les mille paramètres inattendus entrant en ligne de compte dans une partie de ballon rond, de la trajectoire au terrain mouillé en passant par le vent, la vitesse de frappe, la taille, l'âge ou l'origine des joueurs, nous révèle ce sport sous un jour inattendu, surprenant, mais pas rébarbatif

pour autant. Une étude sérieuse des probabilités, et une ébouriffante mise en équation de l'ensemble, un jeu d'enfant pour l'auteur, physicien et théoricien des plasmas, nous confirment bien que le football est un jeu intelligent, et accessoirement un sport plus surprenant qu'il n'y paraît. Bref, le point de départ de mille discussions, questions et nouveaux chantiers. À commencer par: est-ce que les fameux carnets de notes d'Aimé Jacquet, en 1998, ne s'appuyaient pas, déjà, un peu, beaucoup sur cet ouvrage? Comme on attend avec impatience une version française décortiquant le championnat de France, et ses étoiles! Ces calculs, ces équations appliquées aux « feuilles mortes » de Platini ou aux coups francs de Frank Sauzée ou de Bernard Genghini!

S. L.

YVONNET Paul

Huit leçons sur le sport

[Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 250 p., 15 €, ISBN : 2-07-077050-8.]

- « La joie que donne le sport est une ivresse qui naît de l'ordre », écrivait jadis Henry de Montherlant dans *Les Olympiques*, et avec le passage du « sport-sport », du « sport-loisir » au « sport-spectacle », cette joie a disparu, s'est évaporée. Pourquoi? Comment? Comment, en un peu plus d'un siècle d'existence, le sportif de haut niveau est passé du statut de champion au statut de vedette? Une petite reconnaissance sociale, un épanouissement, c'est à peu près tout ce que l'on demandait au sport, autrefois. Aujourd'hui, la télévision et la mondialisation aidant, le sportif a changé de statut, de nature. Il n'est plus seulement professionnel, il est devenu une vedette. Le *hic*, c'est parfois le chevauchement, la confusion entre les structures des deux univers. Un imbroglio dément et dérangent, une fausse mitoyenneté que Paul Yvonne clarifie et analyse magistralement au fil de huit leçons. Des leçons s'appuyant sur mille références d'hier et d'aujourd'hui, dont il tire des enseignements audacieux, après comparaison...

S. L.

VOYAGES

Sélection de Gilles FUMEY, Thierry GUICHARD
et Jean-Pierre THIBAUDAT

DARLRYMPLE William **L'Âge de Kali. À la rencontre du sous-continent**

[Éditions Noir sur blanc, 430 p., 25 €,
ISBN : 2-88250-127-7.]

• Nous gardons des souvenirs forts de ce journaliste et historien (ex-Cambridge) écossais qui publia jadis, à vingt-deux ans, le best-seller *In Xanadu*. Ses dix ans en Inde, au Sri-Lanka et au Pakistan lui donnent l'occasion de nous offrir, grâce à la superbe traduction de Monique Lebailly, cette brassée d'essais qui brossent un tableau de passion et d'effroi. Dans une société tiraillée entre l'envie de changer, le désir de quitter la gangue du système des castes et la résistance devant un mode de vie « occidental » qui connaît aussi ses misères, qu'est-ce que « l'âge de Kali » dont les affres saisiraient l'Inde, sinon l'une des grandes ères de la cosmologie hindoue, la quatrième et... la pire, envahie par les guerres, la corruption, la perte des valeurs morales ? Darlrymple veut confirmer ces prophéties pessimistes : le Bihar, aujourd'hui en pleine guerre des castes, où les violences et les massacres désintègrent la société politique ; le Pakistan, rongé par les bandits, où l'auteur rencontre les rois de la drogue ; les palais délabrés de Lucknow, jadis gloire architecturale de la culture des maharadjahs. Mais notre guide ne se laisse pas aller au découragement : il photographie une Inde du Sud beaucoup plus stable et prospère. On aura le privilège d'assister à un exorcisme au nom de Parashakti à Cochîn et de visiter la « cité des veuves » de Vrindavan, de converser avec Baba Sehgal, vraie *rock star* indienne ou de se faufiler dans les coulisses de Bollywood.

Plus courageusement, Darlrymple mène une enquête toute en finesse et sans barguigner au Pakistan, chez Benazir Bhutto et Imran Khan, et dévoile, au Sri Lanka, le terrible système des Tigres tamouls et ses *guerilleros*... féminins. Dans ce livre foisonnant, c'est toute l'Inde et ses satellites

qui se livrent à ceux qui veulent savoir comment le voyage peut être aussi l'un des plus attachants *moyens de savoir*.

G. F.

DAVID-NEEL Alexandra **Dieux et démons des solitudes tibétaines**

[Plon, coll. « Volumes », 960 p., 26 €,
ISBN : 2-259-20104-0.]

• L'œuvre abondante de la grande arpenteuse des toits du monde asiatique a longtemps été malmenée par ses éditeurs mais, depuis quelques années, en la regroupant, Plon y met bon ordre. Dans sa collection « Volumes », il réédite d'un coup des grands ensembles cohérents. Ce fut le cas avec *Grand Tibet et vaste Chine*, rassemblant en un volume ses voyages étalés sur plus de trente ans, c'est le cas aujourd'hui avec ce volume (dont le titre est emprunté au carnet personnel de la voyageuse datant de l'année 1935) qui regroupe quatre ouvrages — le plus connu en est assurément le très personnel *Mystiques et magiciens du Tibet*, qui est suivi par trois romans : *Le Lama aux cinq sagesse*, *Magie d'amour et magie noire*, *La Puissance du néant*. Comme toujours, ce sont les voyages et les rencontres qui forment la réflexion de la voyageuse et de ses personnages porteurs de sa parole. Et comme on pouvait s'y attendre, les héros des romans sont des êtres qui, en quête du monde dans la Haute Asie, partent plus profondément en quête d'eux-mêmes. Frank Tréguier, qui veille sur l'enclave tibétaine qu'Alexandra David-Neel avait créée à Digne-les-Bains, signe une belle préface. Il rappelle ce que disait René Guénon à propos de cette femme infatigable et insaisissable : « Il y a deux Alexandra, celle qui sait, et celle qui écrit. » C'est plus vrai que jamais à travers ces romans où la fiction n'est qu'un voile de pudeur. Le lama Aphur Yongden accompagne la voyageuse tout au long de ce chemin.

J.-P. T.

MICHEL Franck

Voyage au bout de la route. Essai de socio-anthropologie

[L'Aube, 284 p., 22 €, ISBN: 2-7526-0014-3.]

- Quel est le sens, pour l'homme, de ce ruban tracé au-devant de ses pas, de sa vie et de ses rencontres? Car la route qui fait rêver le sédentaire est aussi celle qui l'inquiète et l'intrigue, celle qui peut changer le cours de son existence. L'anthropologue du voyage qu'est Franck Michel, connu pour ses travaux sur le tourisme, donne le sens de cette quête que mènent les hommes sur ce qui est l'un de leurs liens privilégiés. Dans le « voyage total » qu'offre la route, « l'exceptionnel devient normal », le temps un « rite de passage », mais il y a, au bout, « toujours la fatigue » qui reconstruit le voyageur en fonction de ses expériences. Car les manières de rouler sur la route n'ont cessé de s'accroître : vélos et famille des deux-roues, voitures et tous types de machines tractées ou poussées qui se concurrencent férocement sur le bitume. Le livre n'évacue rien de la route meurtrière, oppressante, du voyage qui se transforme en prédation individualiste que tentent de limiter les « codes de la route » dont Franck Michel rappelle le caractère fortement culturel (les conducteurs, au sud de la planète, roulent « au milieu de la chaussée », mais ceux qui roulent au bord fauchent combien de vies?). La route trace des chemins qui deviennent des mythes (Route 66, piste Hô-Chi-Minh, route de la soie, pèlerinages, etc.) grâce au cinéma, au tourisme, à la philosophie ou aux religions. La politique fabrique des « longues marches », des cortèges revendicatifs, des exodes. Elle appelle les nomades, ceux qui sont à la recherche du bien-être, du travail, du sens. La route déroute. Car « c'est finalement elle qui prend l'homme et non l'inverse ».

G. F.

MONTEL-GLENISSON Caroline Champlain. La découverte du Canada

[Nouveau Monde Éditions, 188 p., 25 €, ISBN: 2-84736-046-8.]

- Pourquoi Samuel de Champlain, navigateur et cartographe natif de Brouage, treize fois marin qui a traversé l'Atlantique au début du XVII^e siècle, explorateur infatigable entre Terre-Neuve et Boston, ouvrant plus de 3 500 km² d'immensités qu'il décrit avec finesse, sillonnant les Grands Lacs étatsuniens en canoë, cherchant à atteindre le Pacifique, fin connaisseur des Amérindiens, auteur de quatre récits de voyage qui donnent en direct ce qu'il découvre, pourquoi Champlain est-il si méconnu? Est-ce une timidité malade, un acharnement à vivre discrètement ses maladies et ses blessures? Une fascination sans borne pour les Hurons et les Montagnais? La guerre contre les Iroquois? Difficile de saisir la complexité et la richesse de celui qui fut le premier inventeur de ce qui allait devenir le Canada. D'autant que ses ambitions géopolitiques doivent être reliées à cette conquête de l'Orient par la route de l'Ouest... L'intérêt de ce livre ne tient pas aux faits qu'il recense dans les milliers de pages du journal de l'explorateur, mais dans la parole donnée à plusieurs érudits qui ont connu le découvreur génial de son vivant: Marc Lescarbot, épicurien, poète et modèle littéraire pour Champlain qui entre en rivalité intellectuelle avec lui; Gabriel Sagard, de la famille franciscaine, attiré par les forêts et les Hurons; Jean de Brébeuf et Paul Lejeune, jésuites proches de Richelieu qui font connaître la mission canadienne et racontent autant Champlain que les Indiens. Champlain y apparaît érudit comme Lescarbot, bonhomme comme Sagard, baroque et subtil comme les Jésuites. Ce qui force sans doute le trait, mais le situe au carrefour d'une soif de l'eldorado et de la connaissance scientifique acquise par sa maîtrise technique de la cartographie. Le mélange des deux, à l'instar de ce qu'on connaît chez C. Colomb, annonce ce franchissement de l'imaginaire par le récit de voyage sans pour autant remettre en cause l'authenticité du parcours de l'explorateur.

G. F.

NERVAL Gérard (de)

Le Caire

[Éditions Magellan & Cie, coll. « Heureux qui comme... », 206 p., 6 €, ISBN : 2-914330-67-7.]

- Dans la vogue des manuels littéraires de voyage à petits prix et faits pour être glissés dans la poche, la collection « Heureux qui comme... » essaie de se frayer une place. Son idée est de parcourir un pays à travers plusieurs opuscules reprenant des textes d'écrivains et de voyageurs, des siècles passés de préférence. Après l'Italie et la Grèce, voici l'Égypte en cinq approches : *Le Caire*, par Gérard de Nerval, *Le Sinaï*, par Alexandre Dumas, *Le Nil*, par Gustave Flaubert, et... *Cléopâtre*, par Théophile Gautier. Ce sont les œuvres et leurs auteurs qui déterminent les choix, non les lieux. Comment échapper à *Voyage en Orient* de Nerval ? Le volume sur Le Caire en est extrait. On y retrouve ces pages délicieuses où Nerval évoque un barbier, le Khamsin (ce vent chaud chargé de poussière) ou le harem d'un vice-roi. Il va sans dire que cette collection ne s'adresse pas aux amateurs des écrivains choisis, qui seront irrités par le dépeçage des livres ou par un choix parfois peu exigeant (comme c'est le cas pour le Nil, évoqué à travers quelques lettres de Flaubert, sans plus). Cette collection s'adresse au contraire à ceux qui ignorent les textes de ces voyageurs qu'ils pourront ensuite découvrir dans leur intégralité, au retour de leur voyage. Un plaisir de l'instant et un encouragement à la lecture.

J.-P. T.

ORTLIEB Gilles

Carnets de ronde

[Le Temps qu'il fait, coll. « Lettres du Cabardès », 109 p., 13 € ISBN : 2-86853-410-4.]

- Voyageur polyglotte et attentif, Gilles Ortlieb ramène de ses errances des théories de notes prises sur le vif. Son regard, d'une acuité parfois ironique, débusque dans les paysages la trace fragile d'une humanité en train de s'effacer. *Carnets de ronde*, qui regroupe sept textes, évoque ainsi une promenade à vélo le long de la Moselle,

des voyages en train, « cette façon qu'on a de s'excuser lorsque les circonstances vous font aller dîner seul au restaurant, index dressé pour, tout à la fois, exposer sa situation et demander l'absolution ». Ces petits riens, la justesse de l'expression les élève au rang d'une expérience intime et partageable, une façon de s'ancrer dans le monde, d'y prendre part. Traducteur à Luxembourg auprès du secrétariat du Parlement européen, l'écrivain et poète décrit avec une cruauté kafkaïenne la vie de bureau, cette aliénation volontaire et lobotomisante. Un peu plus loin, ce sont les friches industrielles qui le retiennent ou, encore, la lumière automnale d'une île grecque. Lire Ortlieb, c'est s'ouvrir au monde dans un mode d'apparence mineur, mais qui finit par s'immiscer en nous jusqu'à nous faire sentir la présence fraternelle et solidaire d'un humaniste. Avec le bonheur, sans cesse renouvelé, de tomber sur des images d'une justesse émouvante comme celle de ce pigeon « descendant marche après marche les escaliers du métro Ledru-Rollin : à peu de chose près, la démarche méthodique et prudente d'une vieille dame qui s'en reviendrait avec cabas et provisions du marché d'Aligre ».

T. G.

PÉRONCEL-HUGOZ Jean-Pierre

Le Fil rouge portugais.

Voyage à travers les continents

[Petite bibliothèque Payot, 172 p., 7,95 €, ISBN : 2-228689912-7.]

- Comment un journaliste qui a baroudé dans le monde peut-il trouver une cohérence à son travail de fouineur de bonnes nouvelles, de raretés et d'audaces à raconter, de trouvailles à transmettre tant les occasions surgissent ici ou là dans la plus grande spontanéité de l'actualité ? J.-P. Péroncel-Hugoz, ancien reporter en Afrique du Nord et au Proche-Orient, tire, dans ce petit ouvrage à emmener avec soi, un « fil rouge » qui nous conduit dans les arcanes de la Lusitanie brésilienne, africaine et asiatique. Enveloppé par l'esprit de la *saudade*, le lecteur communique à cette sorte de regret mêlé d'envie, cette tristesse « qui s'empare de tout le corps lorsqu'on pense au bonheur et à la beauté

... du pays que l'on quitte». Il se laisse surprendre par les manières de voir du journaliste à l'affût de l'insolite, des racines, des images. Les Français sont ainsi étonnés d'apprendre qu'Hugues Capet est à la souche de la dynastie franco-bourguignonne qui a régné sur le Portugal qui devient, dans le second millénaire, selon le joli mot de Péroncel-Hugoz, *cosmocrator*. On s'en convaincra encore en rapprochant avec l'auteur, jamais en panne d'intuition géniale et généreuse, les deux Fatima, celle des bords de l'Atlantique et celle chère au cœur de l'Islam. On accompagnera volontiers notre voyageur aux Canaries et à Madère, au Dahomey et à Sao Tomé, qui fut le premier producteur mondial de cacao au XIX^e siècle. Quand on sait que Maputo est une capitale mozambicaine qu'on doit à un chef d'État français, on mesure ce que la « francophonie » a de surprenant, là comme en Inde, au Yémen, à Oman, « paradis arabe », patrie d'un finaliste du championnat d'orthographe... française. Au fur et à mesure qu'on s'orientalise, de Malacca jusqu'au Japon (qui faillit « succomber à la lusitanisation »), on reconnaît à ces « rois du poivre » (François I^{er}) une forte représentation d'eux-mêmes qui ne les arrêta qu'au Brésil, où ils furent confrontés à une terre très vaste. Ce fil rouge, cousu avec index, bibliographie, éphéméride, est une réussite éditoriale qui remplacera avantageusement de bavards et médiocres guides de voyage.

G.F.

RÉGNIER Faustine

L'Exotisme culinaire

[Presses universitaires de France, 264 p., 31 €, ISBN : 2-13-054478-9.]

- Jamais les hommes dans leur histoire n'ont eu autant de plats et de saveurs à leur disposition pour satisfaire leur faim. Faustine Régner travaille sur un corpus de plusieurs milliers de recettes de la presse féminine entre les années 1930 et 2000. Et c'est ainsi qu'elle répond à la question des racines de l'exotisme culinaire et qu'elle perce les secrets de notre ingestion des autres. Car l'exotisme culinaire est une codification et une valeur positive de l'altérité par le fait qu'il met en scène

l'Autre, que l'on a désigné comme « exotique », c'est-à-dire proche (désirable) et lointain, semblable et différent, avec lequel on voyage le temps d'un repas.

L'enquête permet de montrer combien l'exotisme a surgi dans les assiettes avec les voyages, la colonisation, les migrations de personnes et le tourisme qui permet de découvrir, dans de bonnes conditions, les plats étrangers. Mais comment consommer des plats issus de cuisines que l'on connaît mal, si l'on sait, selon le mot de C. Fischler, que les mangeurs sont « néophobes » ? Le marketing prend en charge une bonne part de cette « traduction » entre les cuisiniers et les mangeurs, qui voient ainsi l'étranger devenir familier. Mais le risque est de réduire l'étranger à un plat typique et emblématique. D'autant que les saisons introduisent souvent des variations (plats rafraîchissants d'été ou roboratifs d'hiver) qui peuvent être autant d'illusions exotiques. Faustine Régner montre bien comment les vertus thérapeutiques de l'exotisme s'appuient sur la justification médicale, plus que jamais nécessaire pour accepter les risques de cette décentration culinaire. Autrefois, l'on pouvait voyager « en chambre ». Aujourd'hui, on peut voyager « à table ».

G. F.

A

ABENSOUR Miguel	La Démocratie contre l'État. Marx et le moment machiavélien	73
ALECHINSKY Pierre	Dessins de cinq décennies	14
ALECHINSKY Pierre	Carnets en deux temps	14
ALECHINSKY Pierre	Dotremont, j'écris pour voir	15
ALIOT David	Chier dans le cassetin aux apostrophes	10
ALPHANDARI Yves, PORÉE Jean-Dominique et BOURRIÈRES Sylvain (ill.)	À la découverte des pôles	34
ANGELI May (ill.) et BLOCH Muriel	Qui de l'œuf, qui du poussin?	33
APPELFELD Aharon	Histoire d'une vie	40
ARTAUD Antonin	Œuvres	47
ARTAUD Antonin	50 dessins pour assassiner la magie	47
ARTERO Patrick	2 Bix But Not Too Bix (CD)	66
ASCARIDE Pierre	Inutile de tuer son père, le monde s'en charge suivi de Au vrai chichi marseillais	63
AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.)	Encyclopédie de la Grande Guerre. 1914-1918. Histoire et culture	88
AUGUSTIN Jean-Pierre et GILLON Pascal	L'Olympisme. Bilan et enjeux géopolitiques	107
AUTRE SUD n° 26 - septembre 2004	Claude Michel Cluny	45
AUZEL Dominique	Paroles de François Truffaut	29

B

BADESCU Ramona et CHAUD Benjamin (ill.)	Pomelo rêve	33
BAECQUE Antoine (de) et GUIGUE Arnaud	Le Dictionnaire Truffaut	29
BAILLIEU Jean-Marc	Gu Wei Jin Yong (Le passé sert le présent)	47
BARRAT Jacques et MOÏSEI Claudia	Géopolitique de la Francophonie. Un nouveau souffle?	89
BAUCHAU Henri	L'Enfant bleu	56
BAUDET Jean	Penser la matière	85
BEAMONT Barbara et BEDOUELLE Guy	Des lieux dominicains	11
BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (dir.)	Encyclopédie de la Grande Guerre. 1914-1918. Histoire et culture	88
BECKOUCHE Pierre et RICHARD Yann	Atlas d'une nouvelle Europe	90
BEDOUELLE Guy et BEAMONT Barbara	Des lieux dominicains	11
BELLOCQ Éric, GUY Jean-Michel et LAVENÈRE Vincent (de)	Le Chant des balles, jonglerie musicale	63
BELTING Hans	Pour une anthropologie des images	15
BERGALA Alain	Abbas Kiarostami	30
BERNSTEIN Michèle	Tous les chevaux du roi	40
BERTRAND DORLÉAC Laurence	L'Ordre sauvage. Violence, dépense et sacré dans l'art des années 1950-1960	16
BESNIER Michel et GALERON Henri (ill.)	Mes poules parlent	35
BESSORA	Petroleum	53
BILLOUET Pierre	Foucault	77
BLACK Jeremy	Regards sur le monde. Une histoire des cartes	90
BLAKE Quentin (ill.)	Promenade de Quentin Blake au pays de la poésie française	36
BLANZ Aurélie (ill.) et PARMENTIER-BERNAGE Bruno	Album de chansons	36
BLOCH Muriel et ANGELI May (ill.)	Qui de l'œuf, qui du poussin?	33
BLUTCH	Total jazz, histoires musicales	28

BOLOGNE Jean-Claude	Histoire du célibat et des célibataires	91
BONY Anne	Le Design	20
BORDAS Jean-Sébastien	Le Docteur Héraclius Gloss	27
BORY Jean-François	Japon, le retour. Calligrammes et fragments de journal intime	48
BOTTINEAU Yves et GALLET Michel (dir.)	Les Gabriel	6
BOURRIÈRES Sylvain (ill.), ALPHANDARI Yves et PORÉE Jean-Dominique	À la découverte des pôles	34
BOUVERESSE Jacques	Langage, perception et réalité. Tome II: Physique, phénoménologie et grammaire	16
BOYER Jean et CHOUX Jean	Coffret Arletty: Un chien qui rapporte. La Chaleur du sein (DVD)	31
BRANDSTÄTTER Christian	Wiener Werkstätte. Les Ateliers viennois 1903-1932	6
BRETÉCHER Claire	Portraits sentimentaux	27
BRISAC Geneviève et NADJA (ill.)	Violette et le secret des marionnettes	33
BRUNE Élixa et GUNZIG Edgar	Relations d'incertitude	85

C

CAMINADE Pierre	Se surprendre mortel	48
CANDORE Annie	Guide des moulins	11
CASSÉ Michel	Énergie noire, matière noire	86
CASSIN Barbara (dir.)	Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles	74
CASTELLON Fernando	Larousse des cocktails	12
CESSAC Catherine	Molière et la musique. Des États du Languedoc à la cour du Roi-Soleil	69
CHABOUD Jack	La Franc-maçonnerie - Histoire, mythes et réalités	91
CHARDONNAY Catherine et PERRIN Renaud (ill.)	La Chasse au fauve	3
CHASTENAY Pierre	La Terre, la Lune et le Soleil	86
CHAUD Benjamin (ill.)	Pomelo rêve	33
et BADESCU Ramona		
CHEMOUNI Jacqy	Trotsky et la psychanalyse	92
CHOUAKI Aziz	Une virée	64
CHOUX Jean et BOYER Jean	Coffret Arletty: Un chien qui rapporte/ La Chaleur du sein (DVD)	31
CLARO	Bunker anatomie	53
COHEN Esther	Le Corps du diable. Philosophes et sorcières à la Renaissance	74
COHEN Francis	Monsieur Le Gros Monsieur	49
COHEN Jean-Louis et ELEB Monique	Casablanca. Mythes et figures d'une aventure urbaine	8
Collectif	Ann Veronica Janssens, 8'26"	13
Collectif	Barthélémy Togu, The Sick Opera	13
Collectif	Turner, Whistler, Monet	14
Collectif	Planète Terre	34
Collectif	La Polygraphe, vol. 33-35: Les "semblés"	46
Collectif	Ô Toulouse - Hommage à Claude (CD)	67
Collectif	Mythe et mythologie dans l'antiquité gréco-romaine	73
Collectif	L'Expérience et la Conscience	75
Collectif	Trésor de la langue française informatisé (CD-ROM)	88
Collectif	La Belle Histoire, l'équipe de France de football	107
Collectif	Polia. Revue de l'art des jardins	7

COLLET Jean	François Truffaut	30
COLONNA Vincent	Autofiction et autres mythomanies littéraires	38
CORDELIER Jérôme	Une vie pour les autres. L'aventure du père Ceyrac	92
CORMANN Enzo	La Révolte des anges	64
CORVAISIER Laurent (ill.), PONTOPPIDAN Alain Niels et DEQUEST Pierre-Emmanuel (ill.)	La Vie secrète des arbres	35
CRAMESNIL Joël	La Cartoucherie, une aventure théâtrale	65
CROWLEY Martin	Robert Antelme. L'humanité irréductible	93

D

DAGEN Philippe	Hélion	17
DANA Jean-Pierre	J'ai vécu la première guerre mondiale 1914-1918	35
DARLYMPLE William	L'Âge de Kali. À la rencontre du sous-continent	111
DAVID-NEEL Alexandra	Dieux et démons des solitudes tibétaines	111
DEBRU Claude	Georges Canguilhem, science et non-science	75
DEBUSSY Claude et CHAPELIN François (piano)	Rêverie, D'un cahier d'esquisses, Images 2 (CD)	69
DELAHAYE Jean-Paul	Les Inattendus mathématiques	86
DELBE Alain	Golems	57
DEMOULE Jean-Paul (dir.)	La France archéologique. Vingt ans d'aménagements et de découvertes	18
DEQUEKER-FERGON Jean-Michel et PRUNIER James (ill.)	Sur les traces de Napoléon	35
DEQUEST Pierre-Emmanuel (ill.), PONTOPPIDAN Alain Niels et CORVAISIER Laurent (ill.)	La Vie secrète des arbres	35
DESANTI Jean-Toussaint	La Peau des mots, réflexions sur la question éthique	76
DESCAMPS Pierre-Marie et EJNÈS Gérard	Le Livre d'or 2004 du football	108
DISERENS Corinne (dir.)	Vito Hannibal Acconci Studio	18
DJEMAÏ Abdelkader	Le Nez sur la vitre	57
DUBOIS Jean-Paul	Une vie française	58
DUCHESNE Alain et LEGUAY Thierry	Turlupinades & tricoterics	10
DUCHESNE Alain et LEGUAY Thierry	Saute paillasse!	10
DUPLAIX Sophie et LISTA Marcella (dir.)	Sons et lumières	19

E

EJNÈS Gérard et DESCAMPS Pierre-Marie	Le Livre d'or 2004 du football	108
ELEB Monique et COHEN Jean-Louis	Casablanca. Mythes et figures d'une aventure urbaine	8
EMBAREK Michel et HALPHEN Éric	Nouvelles Mêlées	108
EZINE Jean-Louis	Un ténébreux	108

F

FÉREY Caryl	Utu	54
FOTTORINO Éric	Korsakov	58
FOUCAULT Michel	Philosophie, Michel Foucault, anthologie	76
FOUCAULT Michel	Sécurité, territoire, population (1977-1978)	76

FOUCAULT Michel	Naissance de la bio politique (1978-1979)	76
FOUCAULT Michel	Qu'est-ce que les Lumières ?	77
FOUCAULT Michel	Entretiens avec Roger-Pol Droit	77
FRANCFORT Didier	Le Chant des nations. Musiques et cultures en Europe, 1870-1914	93
FUSARO Philippe	Le Colosse d'argile	54

G

GALERON Henri (ill.) et BESNIER Michel	Mes poules parlent	35
GALLET Michel et BOTTINEAU Yves (dir.)	Les Gabriel	6
GARDE Serge	Guide du Paris des faits divers du Moyen Âge à nos jours	12
GAUDÉ Laurent	Le Soleil des Scorta	59
GILLON Pascal et AUGUSTIN Jean-Pierre	L'Olympisme. Bilan et enjeux géopolitiques	107
GLOWINSKI Michal	Gombrowicz ou la Parodie constructive	38
GOATY Frédéric et ROSE Christian	Black & Soul	68
GODARD Henri	L'Expérience existentielle de l'art	21
GODELIER Maurice	Les Métamorphoses de la parenté	94
GÖTTING Jean-Claude	La Malle Sanderson	27
GRANOFF Wladimir	Le Désir d'analyse	94
GRISEY Gérard	Le Noir de l'étoile (CD)	71
GRITZ David	Levinas face au beau	78
GROS Frédéric	Michel Foucault	77
GUIGUE Arnaud et BAECQUE Antoine (de)	Le Dictionnaire Truffaut	29
GUNZIG Edgar et BRUNE Élis	Relations d'incertitude	85
GUY Jean-Michel, BELLOCQ Éric et LAVENÈRE Vincent (de)	Le Chant des balles, jonglerie musicale	63

H

HADOT Pierre	Wittgenstein et les limites du langage	79
HADOT Pierre et Ilsetraut	Apprendre à philosopher dans l'Antiquité, l'enseignement du "Manuel d'Épictète" et son commentaire néoplatonicien	79
HALPHEN Éric et EMBAREK Michel	Nouvelles Mêlées	108
HATZFELD Marc	Petit Traité de la banlieue. Repères pour l'intervention sociale	9
HAZOUT-DREYFUS Laurence (dir.)	Central Station	19
HILDESHEIMER Françoise	Richelieu	95
Histoires littéraires n° 18	Les suppléments littéraires aujourd'hui	37
HODEIR André	Les Mondes du jazz	68
HUNYADI Mark	Je est un clone. L'éthique à l'épreuve des biotechnologies	80

I

IACUB Marcela	L'Empire du ventre. Pour une autre histoire de la maternité	95
---------------	--	----

J

JACQUET Michel	Travelling sur les années noires	31
JAMME Franck André	Extraits de la vie des scarabées	50
JENNAR Raoul Marc	Europe, la trahison des élites	96
JODY Jean-Paul	La Position du missionnaire	55
JULLIEN François (dir.)	Sujet, moi, personne	80

K

KALLIR Jane	Egon Schiele, dessins et aquarelles	20
KÆNIG Gaspard	Octave avait vingt ans	59
KOUNDÉ Hubert	Cagoule	65
KRIEGEL Blandine	Michel Foucault aujourd'hui	77
KRULIC Brigitte	Europe, lieux communs. Cafés, gares, jardins publics	90

L

LA PORTE Xavier (de) et LINDGAARD Jade	Le B.A.-BA du BHL, enquête sur le plus grand intellectuel français	37
LAGARDE François	Proème de Roger Laporte (CD-ROM), Jean-Christophe Bailly (CD-ROM), Robert Combas (CD-ROM), Albert Hoffmann (CD-ROM), Jean-Luc Nancy (CD-ROM), Jean-Louis Schefer (CD-ROM), Denis Roche (CD-ROM)	39
LAMARCHE Caroline	Carnets d'une soumise de province	60
LAVENÈRE Vincent (de), BELLOCQ Éric et GUY Jean-Michel	Le Chant des balles, jonglerie musicale	63
LAZZARATO Maurizio	Les Révolutions du capitalisme	97
LE ROUGE Georges-Louis	Les Jardins anglo-chinois à la mode ou Détails des nouveaux jardins à la mode (1775-1789)	8
LE THOREL-DAVIOT Pascale	Nouveau Dictionnaire des artistes contemporains	20
LEFEBVRE Henri	Les Unités perdues	50
LEGUAY Thierry et DUCHESNE Alain	Turlupinades & tricoterics	10
LEGUAY Thierry et DUCHESNE Alain	Saute paillasse!	10
LENOIR Frédéric et TONNAC Jean-Philippe (de) (dir.)	La Mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances	97
LINDGAARD Jade et LA PORTE Xavier (de)	Le B.A.-BA du BHL, enquête sur le plus grand intellectuel français	37
LISTA Marcella et DUPLAIX Sophie (dir.)	Sons et lumières	19
LOBSTEIN Dominique	Monet et Londres	14
LOUIS-COMBET Claude	D'île et de mémoire	41

M

MACÉ Gérard	Illusions sur mesure	51
MACHUEL Thierry	Psalm (CD)	71
MALLET Marie-Louise et MICHAUD Ginette (dir.)	Derrida	81
MALRAUX André	Écrits sur l'art	21
MALRAUX André	Lazare	41

MARGOT Olivier	Olympiques	109
MARTIN Jean-Clément	La Révolution française 1789-1799. Une histoire socio-politique	98
MATALON Martin	Le Scorpion (CD)	71
MATTICK Paul et SIEGEL Katy	Argent	25
MAURIAC François	D'un bloc-note à l'autre	42
MENGUE Philippe	La Philosophie au piège de l'histoire	81
MESLAY Olivier	Turner, l'incendie de la peinture	14
MICHAUD Ginette et MALLET Marie-Louise (dir.)	Derrida	81
MICHEL Franck	Voyage au bout de la route. Essai de socio-anthropologie	112
MOÏSEI Claudia et BARRAT Jacques	Géopolitique de la Francophonie. Un nouveau souffle?	89
MONTEL-GLENISSON Caroline	ChAMPLAIN. La découverte du Canada	112
MORIN-ROTUREAU Évelyne (dir.)	1914-1918: combats de femmes	98
MOSCOVITZ Jean-Jacques	Lettre d'un psychanalyste à Steven Spielberg	99
MÜLLER Andreas Uwe et NEYER Maria Amata	Edith Stein. Une femme dans le siècle	82
MURAIL Marie-Aude	Simple	36

N

NADJA (ill.) et BRISAC Geneviève	Violette et le secret des marionnettes	33
NANCY Jean-Luc	Au ciel et sur la terre	82
NATHAN Tobie	Serial Eater	55
NEAU-DUFOUR Frédérique	Geneviève de Gaulle Anthonioz	99
NEF Frédéric	Qu'est-ce que la métaphysique?	83
NERVAL Gérard (de)	Le Caire	113
NEYER Maria Amata et MÜLLER Andreas Uwe	Edith Stein. Une femme dans le siècle	82
NOUHEN Élodie (ill.) et PIQUEMAL Michel	Mon miel, ma douceur	34

O

d'ORGEIX Jean	Mes victoires, ma défaite	109
ORTLIEB Gilles	Carnets de ronde	113
OURY Jean	Préfaces	100

P

PAGNOL Marcel	La Fille du puisatier (DVD)	32
PARMENTIER-BERNAGE Bruno et BLANZ Aurélie (ill.)	Album de chansons	36
PÉCOU Thierry	Outre-Mémoire (CD)	72
PELLEJERO et LAPIÈRE	Le Tour de valse	27
PÉRONCEL-HUGOZ Jean-Pierre	Le Fil rouge portugais. Voyage à travers les continents	113
PERREAU David	Xavier Veilhan	23
PERRIER Jean-Claude (dir.)	André Malraux et la tentation de l'Inde	21
PERRIN Renaud (ill.) et CHARDONNAY Catherine	La Chasse au fauve	33
PÉTRÉ-GRENOUILLEAU Olivier	Les Traités négrières: essai d'histoire globale	100
PIERRAT Emmanuel	Le Bonheur de vivre en enfer	101
PIERRE LA POLICE	Traumavision	28
PIERRON Agnès	Pêle-mêle sexuel	42

PIQUEMAL Michel et NOUHEN Élodie (ill.)	Mon miel, ma douceur	34
PIVOT Bernard	Françoise Dolto (DVD), Georges Dumézil (DVD), Marguerite Duras (DVD), Julien Green (DVD), Louis Guilloux (DVD), Marcel Jouhandeau (DVD), Claude Lévi-Strauss (DVD), Vladimir Nabokov (DVD), Jules Roy (DVD), Georges Simenon (DVD), Marguerite Yourcenar	39
PLANHOL Xavier (de)	Le Paysage animal. L'homme et la grande faune: une zoogéographie historique	102
POIRRIER Philippe	Les Enjeux de l'histoire culturelle	102
POIVRE D'ARVOR Patrick	La Mort de Don Juan	60
PONTALIS Jean-Bertrand	Le Dormeur éveillé	43
PONTOPIPIDAN Alain Niels, CORVAISIER Laurent (ill.) et DEQUEST Pierre-Emmanuel (ill.)	La Vie secrète des arbres	35
PORÉE Jean-Dominique, ALPHANDARI Yves et BOURRIÈRES Sylvain (ill.)	À la découverte des pôles	34
POTTE-BONNEVILLE Mathieu	Michel Foucault, l'inquiétude de l'histoire	77
POUVREAU Benoît	Un politique en architecture. Eugène Claudius-Petit (1907-1989)	7
PRUNIER James (ill.) et DEQUEKER-FERGON Jean-Michel	Sur les traces de Napoléon	35
PRUVOST Jean	La Dent-de-lion, la Semeuse et le Petit Larousse	10
Psychanalyse (revue)	n° 1	88

R

RANCIÈRE Jacques	Malaise dans l'esthétique	24
RÉGNIER Faustine	L'Exotisme culinaire	114
REINHARDT Éric	Existence	60
RENAUD Henri	Henri Renaud All Stars (CD)	67
RENAUD Henri	Henri Renaud-Al Cohn Quartet (CD)	67
RENAUT Alain	La Fin de l'autorité	103
RICHARD Yann et BECKOUCHE Pierre	Atlas d'une nouvelle Europe	90
ROBBE-GRILLET Catherine	Jeune Mariée. Journal 1957-1962	43
RONDEAU Daniel	Dans la marche du temps	61
ROSE Christian et GOATY Frédéric	Black & Soul	68
ROTHKO Marc	La Réalité de l'artiste	24
ROULET Marie-Claude	La Mère Satan et autres nouvelles du village	36
ROUSSEL Albert	Psaume 80, Fanfare pour un sacré païen, Le Bardit des Francs, Aeneas (CD)	69
ROUSSO Henry	Le Dossier Lyon III. Le rapport sur le racisme et le négationnisme à l'université Jean-Moulin	103
ROYET Véronique	Georges Louis Le Rouge. Les Jardins anglo-chinois	8

S

SABATIER François	La Musique dans la prose française, des Lumières à Marcel Proust	70
SAINTE BRIS Gonzague	L'Éducation gourmande de Flaubert	12
SAINTE-CHÉRON Michaël (de)	Malraux, la recherche de l'absolu	39
SEGALEN Victor	Correspondance	44

SERALINI Gilles Éric	Ces OGM qui changent le monde	104
SIEGEL Katy et MATTICK Paul	Argent	25
STEINER Barbara et YANG Jun	Autobiographie	25
STEWART John	La vie existe-t-elle?	87
SUEL Lucien	Canal Mémoire	52

T

TARTAKOWSKY Danielle	La Manif en éclats	104
TONNAC Jean-Philippe (de) et LENOIR Frédéric (dir.)	La Mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances	97
TROUILLOT Lyonel	Bicentenaire	61

V

VANDENSCHRICK Jacques	Traversant les assombrées	52
VASSET Philippe	Carte muette	56
VAULERIN Arnaud et WESSELINGH Isabelle	Bosnie, la mémoire à vif	106
VEINSTEIN Alain	La Partition	62
VERNANT Jean-Pierre	Ulysse suivi de Persée	82
VERNANT Jean-Pierre	La Traversée des frontières	105
VIGNAL Marc	Jean Sibélius	70

W

WACJMAN Gérard	Fenêtre. Chroniques du regard et de l'intime	105
WESSELINGH Isabelle et VAULERIN Arnaud	Bosnie, la mémoire à vif	106
WESSON John	La Science du football	110
WINSHLUSS	Smart Monkey	28
WOLF Laurent	Vie et mort du tableau	26
WORMS Frédéric	Bergson ou les deux sens de la vie	83
YANG Jun et STEINER Barbara	Autobiographie	25
YVONNET Paul	Huit leçons sur le sport	110
ZIELINSKI Agata	Levinas. La responsabilité est sans pourquoi	84
ZOLA Émile	Lettres à Jeanne Rozerot (1892-1902)	45

Notre Librairie

Revue des littératures du Sud

N° 155-156, juillet-décembre 2004

272 p., 21 euros.

Identités littéraires

Cahier spécial : « Ahmadou Kourouma : l'héritage »

« L'Afrique n'existe pas » : cette formule lancée par Kossi Efoui il y a quelques années a eu le bonheur de rappeler que la thématique de l'identité pouvait être un carcan. L'écrivain africain, en particulier, se trouve souvent emprisonné dans les limites étroites d'une appartenance géographique.

L'identité, qui se tisse dans la relation et est, par essence, mouvante n'est pourtant jamais donnée d'emblée mais en perpétuel devenir.

Où l'écrivain se situe-t-il ? L'écriture est-elle liée à un espace géographique ou dessine-t-elle sa propre cartographie ?

Aujourd'hui, l'espace de la création ne coïncide pas toujours avec l'espace géographique d'origine, favorisant de multiples allers-retours. L'hétérogénéité et la « pollinisation croisée » dont parle Salman Rushdie sont devenues les véritables conditions de la création littéraire. S'abreuvant à des sources diverses, l'écrivain revisite la question de l'appartenance, transcendant les frontières géographiques, inventant des « patries imaginaires » et cherchant

à se situer dans cet espace autre que l'on a pu nommer « la République Mondiale des Lettres ».

Par ailleurs, et du fait de cette mobilité, des regards neufs sont portés sur les pays d'accueil qui se trouvent revisités. Ce décentrement de la perspective permet une distance salutaire et inverse les visions d'usage : les discours et les réalités sont soumis à la critique, les définitions toutes faites réévaluées. Le rôle de l'écrivain est bien, en effet, de remodeler la langue, de remettre en cause les étiquetages et d'offrir un espace de traduction, c'est-à-dire de liberté possible.

Cette liberté de l'écriture, l'écrivain ivoirien Ahmadou Kourouma l'a illustrée dans toute son œuvre, qui s'est amusée à subvertir les codes établis. Dans la langue, bien sûr, que l'écrivain a renouvelée, faisant de l'insécurité linguistique un principe de créativité, mais aussi dans sa vision de la tradition, des femmes, et surtout dans son usage de l'ironie comme principe de dévoilement, mettant particulièrement en lumière l'envers de l'Histoire.

La revue consacre à l'auteur, décédé il y a maintenant un an, un important cahier qui permet de revenir sur une œuvre fondatrice. Agraçant l'intelligence, se méfiant des vérités acquises et des frontières toutes tracées, Ahmadou Kourouma est un des aînés qui a montré que l'écriture et l'identité se défiaient des catalogages.

Erc

Archéologie.

20 ans de recherches françaises dans le monde

Adpf – Erc/Maisonneuve et Larose,

735 p., 68 euros (broché), 88 euros (relié),

prix de souscription interne : 44 euros,

ISBN : 2-86538-294-X.

Vingt années après la publication de *L'archéologie française à l'étranger, recherches et découvertes*, avec le même enthousiasme et une détermination inchangée, les archéologues, dont le ministère des Affaires étrangères soutient les missions, livrent ici le bilan de leurs travaux.

Dans une langue accessible, cet ouvrage abondamment illustré expose avec clarté leurs démarches savantes et présente les résultats et les riches découvertes de plus de deux cents missions réparties sur les cinq continents.

Mari, Angkor, Karnak, Zeugma, Rio Bec, Pétra, Gontsy, Leptis Magna, Mehrgarh, Xanthos, Alexandrie, Djoumboulak Koum... Des missions connues aux plus récentes, chacune est le fruit

d'un partenariat mis en œuvre avec les autorités chargées du patrimoine culturel dans plus de soixante pays.

Ainsi sont tracés, au fil de ces quelque huit cents pages, les parcours qui permettent une meilleure compréhension des civilisations du passé, « chemin de dialogue et de solidarité entre les hommes ».

adpf diffusion ●

Anne du PARQUET, Florence MIAGOUX

et Fatima BASTOS

Tél. : (33 1) 43 13 11 00

fax : (33 1) 43 13 11 25

mél : diffusion@adpf.asso.fr

**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération
internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit
et des médiathèques

adpf décembre 2004●

ISSN : 1623-4766

ISBN : 2-914935-34-X